

NITASINAN

NOTES TERRÉ



**FEMMES
INDIENNES**

**spécial
16/17**

PARUTION AUTO-FINANCEE

A BUT NON LUCRATIF

NITASSINAN N°16/17 (double) : 3°/4° trimestres 1988

Publication trimestrielle auto-financée, à but NON LUCRATIF, du CSIA, Ass.1901

ADRESSE : NITASSINAN - CSIA BP 101 75623 PARIS CEDEX 13 - FRANCE

DIRECTEUR DE PUBLICATION : Marcel CANTON

DEPOT LEGAL : 3°/4° trimestres 1988 - N° ISSN : 0758 6000

N° DE COMMISSION PARITAIRE : 666 59

REDACTION / TRADUCTION / ILLUSTRATION (non rémunérées) : signatures au gré
des articles

POUR TOUS CONTACTS : se référer à l'adresse ci-dessus.



DOCUMENTS COULEURS PLACES EN COUVERTURE :

- au recto : "Jeune Femme Lakota à Pine Ridge (Sud-Dakota), en 1987",
photographie de Pascal MARILLER ;

- au verso : "Grand-Mère Innu à Mingan durant l'été 1987", photographie de
de Vincent GUANZINI.

(Photographies inédites dont la reproduction est réservée à "Nitassinan")

Avant-propos

"Durant la Danse des Femmes traditionnelle, lorsque les hommes chantent, c'est pour honorer toutes les mères. Le premier couplet est chanté pour honorer notre principale mère, la Terre Mère (qui) s'est vu confier par le créateur la charge de subvenir à nos besoins(...). Les responsabilités de la Terre Mère et de la mère humaine sont les mêmes (...)."

Et, dans les pages qui suivent, Tom PORTER, chef traditionnel de la nation mohawk, ajoute :

"Ce sont les Mères de Clan qui choisissent les leaders (...). Ce sont les mères qui sont à la tête des Sociétés de Médecine. Ainsi donc, la Mère est véritablement l'orchestrateur de la vie sur cette terre, et nous ne devons jamais déshonorer le nom de Mère."

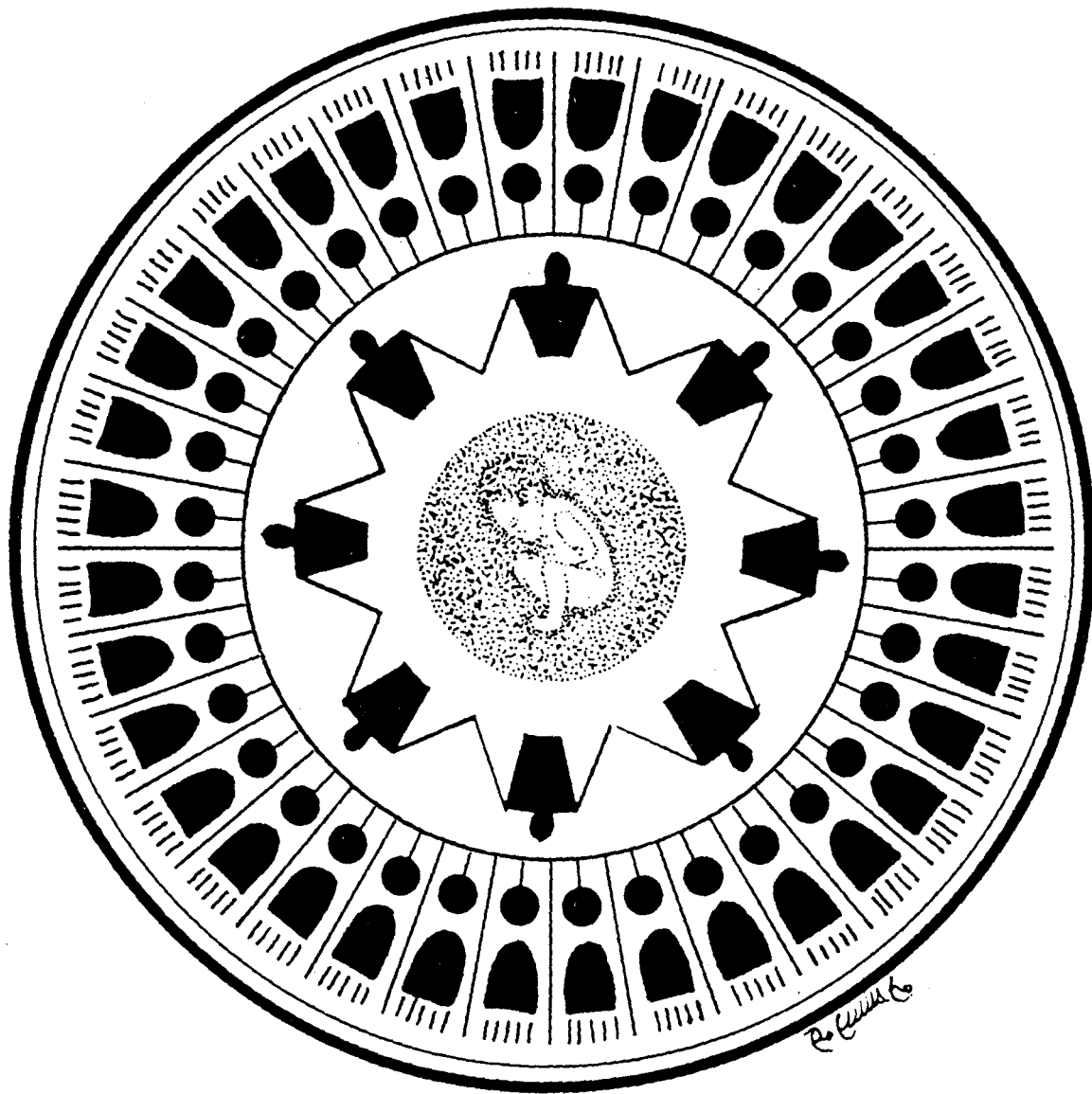
Tom PORTER sera le seul homme à parler ici ; il témoigne avec émotion et gravité. Nous touchons à l'essentiel. Ses quelques paroles justifient amplement -et besoin en est- la modeste mais lourde tâche d'élaborer un tel dossier. Nous en sommes, réellement, particulièrement satisfaits. Vous n'y trouverez ni la liste des "princesses indiennes", ni celle d'une panoplie d'attributs définissant "la femme indienne", ni une galerie parfaitement diachronique de "portraits historiques représentatifs", ni un parcours ethno-géographique superbement bouclé... L'Anecdote y est Histoire et la poésie à peine traduite. Puissiez-vous entendre, comme nous l'avons fait, ces femmes indiennes parler des femmes.

M.C.

Sommaire

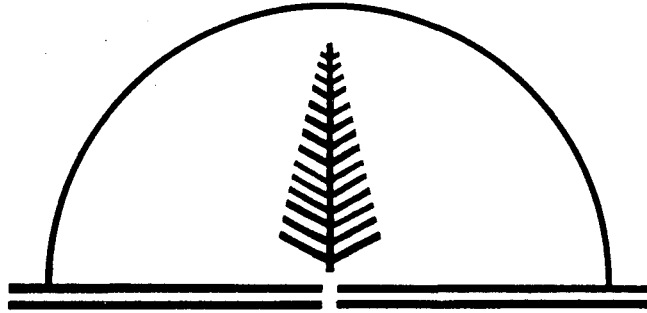
PAGES:

FEMME DU CIEL - Cosmogonie iroquoise -	5
LA PLAGE DE CHESTERMAN -Nootka-	9
LA BAIGNADE DES PRINCESSES -l'imaginaire américain-	22
LA VIE PERDUE DE MATOAKA -"Princesse Pocahontas"-	23
LE ROLE DES FEMMES -par Tom PORTER, chef Mohawk-	27
FEMME LAKOTA -les âges d'une vie-	29
ALICE NEW HOLY BLUE LEGS, brodeuse -interview-	40
SARAH LAZORE, vannière mohawk -interview-	43
LE FIL DE MA GRAND-MERE, vignette personnelle de Katsi COOK	47
NOTRE DETTE ENVERS LES FEMMES GUERRIER, par Janet McCLOUD.....	49
LES MAINS COUPEES D'ANNA MAE.....	51
LES FORMES INVISIBLES DU GENOCIDE -stérilisations, rapt des enfants-.....	56
ROBERTA BLACKGOAT, Diné, résistance à BIG MOUNTAIN -interview-	64
FEMININ POEME.....	68
L'OUEST ABOLI, ILS GAGNERENT LE GRAND NORD -étude de WESTERN-	70
A LA CROISEE DES CONTINENTS -reportage-.....	75
SOUTIEN EUROPEEN, MALMÖ 88 -conclusions-.....	76
LUBICON, dernières informations et mise au point.....	77
AMERICAN DANCE THEATER -analyse-, interview de Hanay Geigamah.....	79
OCTOBRE 88 - <u>PROCHAINEMENT</u> - ABONNEMENTS.....	81
REMERCIEMENTS - AIDER NITASSINAN ?	82



FEMME-DU-CIEL

Cosmogonie iroquoise



Il y a bien des hivers, la Terre était entièrement sous une grande couverture d'eau. Il n'y avait ni soleil, ni lune, ni étoiles, et il n'y avait pas de lumière. Tout était plongé dans l'obscurité.

En ce temps, les seules créatures vivantes dans le monde étaient des animaux aquatiques, tels que le castor, le ragondin, le canard et le plongeon.

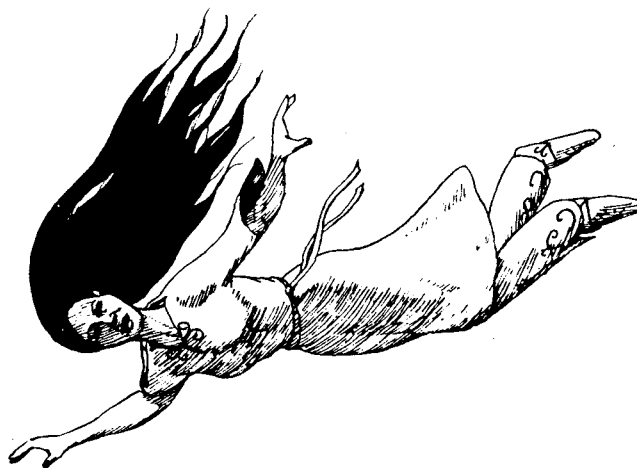
Très loin au-dessus de la Terre, se trouvait le pays des Esprits Heureux, où vivait Rawennio, le Grand Maître. Et, au centre de ce monde supérieur, poussait un arbre gigantesque.

Ce grand arbre était un pommier, dont les racines s'enfonçaient loin dans le sol.

Un jour, Rawennio arracha par ses racines cet arbre immense.

Le Grand Esprit appela sa fille, qui vivait dans le Monde Supérieur, et lui ordonna de regarder dans le trou qu'avait laissé l'arbre déraciné.

Cette femme, qui allait devenir la mère des Esprits du Bien et du Mal s'approcha et regarda dans le trou, à côté de l'arbre déraciné...





Elle vit, loin au-dessous, le Monde Inférieur, couvert d'eau et entouré d'une masse de nuages.

" Tu dois descendre dans ce monde de ténèbres" , lui dit le Grand Esprit. Il la souleva doucement, et la laissa tomber dans le trou.

Elle se mit à flotter vers le bas.

Loin au-dessous, les animaux aquatiques nageaient dans les eaux sombres. En levant la tête, ils virent une grande lumière qui était la femme du ciel, tombant lentement vers eux.

Comme une grande lumière émanait de son corps, ils eurent tout d'abord très peur.

La crainte emplit leurs cœurs, et ils plongèrent dans les eaux profondes.

Mais lorsqu'ils revinrent à la surface, leur crainte se dissipa. Ils commencèrent à se demander ce qu'ils pourraient faire pour la femme lorsqu'elle toucherait l'eau.

" Nous devons trouver un endroit sec où elle puisse se poser" dit le castor, et il plongea sous l'eau pour y trouver un peu de terre. Au bout d'un long moment, le cadavre du castor revint flotter à la surface.

Le plongeur essaya ensuite, mais son corps ne revint jamais à la surface. Bien d'autres animaux s'y essayèrent, mais aucun ne parvint à rapporter de terre.

Finalement, le ragondin plongea, et au bout d'un temps très long, son corps revint flotter à la surface de l'eau. Ses petites pattes étaient fortement serrées. En les ouvrant, on trouva un peu de terre.

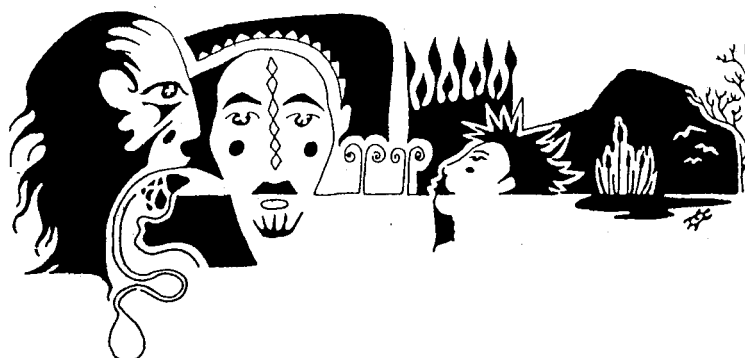
Les créatures de l'eau prirent cette terre, et appelèrent une grande tortue pour lui appliquer fermement la terre sur son large dos. La tortue se mit immédiatement à grandir. Et la quantité de terre augmenta aussi.

Cette terre devint l'Amérique du Nord, une grande île. Parfois la terre se fissure et tremble, et les vagues déferlent sur le rivage avec violence. Les hommes blancs disent: " Tremblement de terre" . Les Mohawk disent: " La Tortue s'étire" .

Le Femme du Ciel avait presque atteint la terre, maintenant. "Nous devons voler au devant d'elle et la laisser se reposer sur nos dos pour faciliter son atterrissage", dit le chef des cygnes blancs. Un grand vol de cygnes blancs s'envola vers le Femme du Ciel. Ils la prirent sur leur dos, et, doucement, la déposèrent à terre.

Après un certain temps, le Femme donna naissance à des jumeaux. Celui qui devait devenir l'Esprit de Bien naquit en premier. L'autre, Esprit du Mal, fit tant souffrir sa mère en naissant qu'elle mourut.

L'Esprit du Bien prit immédiatement la tête de sa mère, et la suspendit dans le ciel. Elle devint le soleil. Et avec le corps de sa mère, l'Esprit du Bien fabriqua la lune et les étoiles, et les accrocha dans le ciel.





Il ensevelit le reste du corps de sa mère sous la terre. C'est pourquoi tous les êtres vivants trouvent de quoi se nourrir dans le sol. Ils proviennent de la Terre Mère.

L'Esprit du Mal plaça les ténèbres dans le ciel de l'ouest, pour chasser le soleil devant.

L'Esprit du Bien créa bien des choses qu'il plaça sur terre. L'Esprit du Mal s'efforça de défaire le travail de son frère en créant le mal. L'Esprit du Bien créa de grands arbres très beaux, comme le pin et le tsuga.

L'Esprit du Mal en déforma certains. Dans d'autres, il mit des nœuds ou les couvrit d'épines, ou y plaça des fruits vénéneux.

L'Esprit du Bien créa des animaux comme le cerf et l'ours.

L'Esprit du Mal créa des animaux venimeux, des lézards et des serpents pour détruire les animaux créés par l'Esprit du Bien.

L'Esprit du Bien créa des sources et des fleuves avec une eau claire et pure.

L'Esprit du Mal souffla du poison dans de nombreuses sources. Il répandit des serpents dans d'autres.

L'Esprit du bien créa de belles rivières protégées par de hautes collines.

L'Esprit du Mal précipita des rochers et de la terre dans les rivières, rendant ainsi le courant rapide et dangereux. Tout ce que créa l'Esprit du Bien, son mauvais frère chercha à le détruire.

Finalement, quand la terre fut achevée, l'Esprit du Bien modela l'homme avec de l'argile rouge. Il mit l'homme sur la terre, et lui prescrivit comment vivre. L'Esprit du Mal, pour ne pas être en reste, façonna une créature avec l'écume blanche de la mer. Sa création était le singe.

Après avoir créé l'homme et les autres créatures de la terre, l'Esprit du Bien créa un esprit protecteur pour veiller sur chacune de ses créations.

Il appela alors l'Esprit du Mal et lui demanda d'arrêter ses méfaits sur terre.

L'Esprit du Mal refusa d'obéir. Alors l'Esprit du Bien fut saisi d'une violente colère contre son frère. Il le défia dans un combat dont l'enjeu serait la suprématie sur terre. Ils prirent pour armes les épines d'un pommier géant. Ils combattirent durant de nombreux soleils (jours).

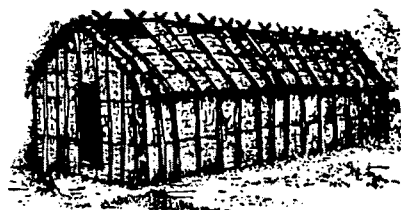
Finalement, l'Esprit du Mal fut vaincu.

L'Esprit du Bien devint alors le Maître sur terre. Il bannit son mauvais frère dans une sombre caverne souterraine, où séjourner à jamais.

Mais l'esprit du Mal a des serviteurs dévoués qui errent sur la terre. Ces esprits malins peuvent prendre la forme de tout créature que l'Esprit du Mal désire qu'ils prennent. Ils influencent constamment les esprits des hommes, les amenant à commettre le mal.

C'est pourquoi en chaque être humain, il y a un cœur bon et un cœur mauvais. Aussi bon que puisse paraître un homme, il n'empêche qu'il y ait également un mauvais côté en lui. Et aussi mauvais qu'un homme puisse paraître, il y a aussi du bon en lui. Aucun homme n'est parfait.

L'Esprit du Bien continue à créer et à protéger l'humanité. Il contrôle les esprits des hommes justes après leur mort. L'Esprit du Mal, lui, prend en charge l'âme des mauvais.



traduction de Nathalie Novik



LA PLAGE DE CHESTERMAN

Nuu-chah-nulth (Nootka)

Ce texte a été choisi dans un recueil de récits collectés par Anne Cameron auprès des femmes de l'Île de Vancouver. En 1980, dit-elle, elle reçut l'autorisation de leur part de publier ces récits qui sont centrés sur le personnage sacré de la Vieille Femme.

Nous publions donc l'un de ces récits, mais il convient de souligner le fait que certains termes employés par Mme Cameron le sont faute d'une autre terminologie en anglais. Il faut donc bien replacer dans leur contexte des mots tels que "Combattant" ou "armée", pour désigner ceux d'entre eux qui combattirent les Conquistadores, alors qu'aucune nation indienne n'avait d'armée ou de soldat dans le sens que nous donnons à ces mots, la guerre telle que nous la connaissons n'existant pas pour les Amérindiens.

Les sociétés du Nord Pacifique ont une tradition de hiérarchie différente de la nôtre ; aussi les termes "esclaves", "noblesse", "initiés" sont-ils eux aussi à utiliser avec précaution. Il est visible dans une partie de ce texte, que l'auteur est une féministe convaincue, et son style, du coup, est nettement marqué. Mais, par ailleurs, le récit dans son ensemble est assez fidèle à la façon dont les anciens rapportent le passé, et nous avons donc pensé qu'il était important de le faire connaître et apprécier.

Marée rouge !

Nous étions tous assis sur les marches devant nos maisons, faisant plus attention à Rien qu'à Quelque chose, regardant les bateaux de pêche et de plaisance et les yachts rentrer au port, écoutant nos radios. Au pluriel. Ce que nous faisons la plupart du temps le soir c'est placer la radio près d'une fenêtre ouverte et nous asseoir dehors où il fait quand même plus frais - sinon plus froid - et les autres viennent aussi s'asseoir sur leurs marches avec leur radio près de la fenêtre, et puis d'autres gens encore, et comme ça personne n'a besoin de monter le son jusqu'à s'en faire péter les oreilles et tout le monde peut écouter les informations. Naturellement, si un individualiste forcené se branche sur une autre station, c'est fichu en matière de communication par la sociabilité, mais comme on n'a pas des masses de choix pour les stations, on n'a pas à s'en faire, sauf pour les magnétos que nous sommes de plus en plus nombreux à posséder en dépit de la plus exécrable saison de pêche que nous ayons jamais eue.



C'est pourquoi nous étions si nombreux assis là à écouter, la plupart d'entre nous calculant que la douzaine de poissons que nous avions ramenée ne valait même pas l'essence pour aller les chercher, aussi y avait-il beaucoup plus de bateaux de plaisance que de bateaux de pêche, au large. Billy Peters avait même réussi à amener quatre des anciens sur la véranda, pour chanter et jouer du tambour comme ils le faisaient autrefois, et comme ça ne faisait rien d'autre que donner à tous du bon temps et remonter le moral des vieux, les gens se disaient qu'ils pouvaient tout aussi bien rester, car quand il n'y a pas de poissons là-bas, il n'y a pas de pêche non plus.

Donc, nous étions en train de savourer notre café après dîner, quand la voix du speaker de la CBC nous parvint, riche et fruitée, pour annoncer à tous les auditeurs que toute la côte était sous le coup d'une marée rouge, et qu'il était interdit de ramasser les praires, les huîtres et les moules.

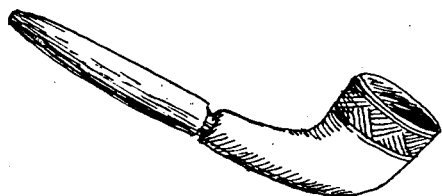
L'un des garçons ricana et dit : "Marée rouge. Bon Dieu, ça c'est bien pour les blancs", et deux autres se mirent à rire et à l'approuver, mais ma Grand-mère ho-

cha la tête et suça ses dents du haut, et c'est tout ce qu'elle fit. Mais Fred rentra dans sa maison, ferma la radio, et vint s'asseoir sur nos marches, et puis Frank et Jackie vinrent nous rejoindre, alors je suis enrée fermer la radio, je suis allée prendre la grande bouilloire en émail et l'ai mise sur le gaz pour faire du thé.

Angie Sam apporta deux plaques de biscuits qu'elle venait de retirer du four, Alice et Big Bill apportèrent des brownies, et avant que l'eau n'ait eu le temps de bouillir, entre les gâteaux, les tartes, les roulés, le gâteau de Christie et d'autres choses préparées ailleurs et apportées pour les cuire plus tard dans notre four, nous avions tout ce qu'il fallait pour passer une bonne soirée.

Prendre des notes, pour plus tard

Grosse surprise : Grand-mère dit que je devrais peut-être prendre des notes pour réécrire tout ça plus tard, comme ça on serait sûr que l'histoire ne sera pas perdue après sa mort. Depuis des années, ma Grand-mère parle de façon détachée de sa mort ou après sa mort, non pas qu'elle ait une tendance morbide, mais parce que pour elle et de nombreux anciens, mourir fait autant partie de la vie que naître, et c'est une chose importante, une grande étape, et pas quelque chose à prendre à la légère. Mais c'était la première qu'elle me disait vraiment de l'écrire. D'habitude, je lui demandais la permission et bien des fois elle disait simplement Non, l'écriture c'est pour ceux qui sont trop paresseux pour se souvenir, et jusqu'à ce que j'obtienne sa permission, ce ne serait pas correct, aussi ai-je la tête pleine d'histoires au cas où elle dirait que je peux les écrire. Je sortis mon cahier, mais j'utilisai surtout mes oreilles, ce que à quoi j'avais été soumise toute entraînée par une vie entière passée avec elle à étudier.



Chaque épidémie emportait donc des chapitres entiers de Notre Histoire

"Nous ne l'appelions pas Marée Rouge", dit ma Grand-mère doucement en anglais, car beaucoup de jeunes ne parlent pas bien le Nootka, et certains ne le parlent pas du tout. Nous nous penchâmes quelque peu en avant, pour mieux l'entendre, et elle nous donna le nom en Nootka, mais ce n'est pas la peine de l'écrire, parce que nous n'avons pas d'alphabet, n'en avons jamais eu, nous avons toujours mémorisé ce qui avait de l'importance, et même si je trouvais un moyen d'écrire le mot employé par Grand-mère pour Marée Rouge, vous seriez incapable de le prononcer de toutes manières.

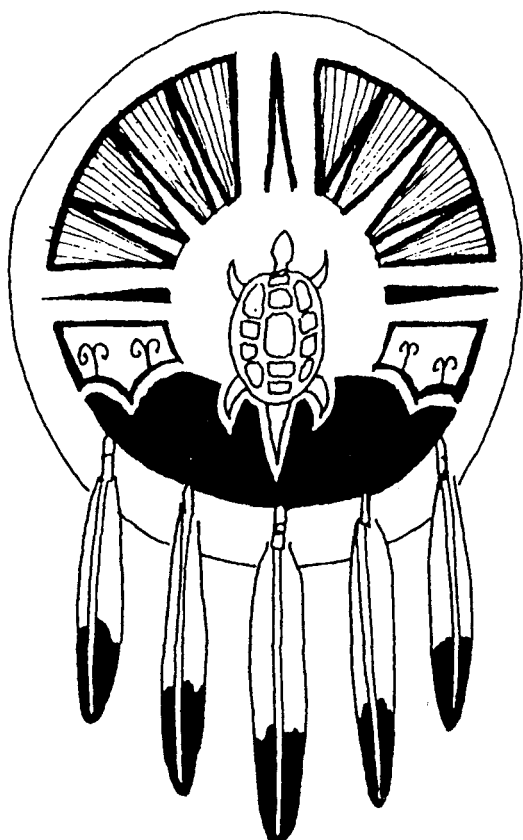
Bien sûr, nous ne mémorisions pas tous tout ce dont il fallait se souvenir. Certaines personnes qui s'y intéressaient mémorisaient les liens de famille par naissance et par mariage, d'autres mémorisaient les accords de commerce et de pêche, les autres mémorisaient les chants et les mélodies pour naviguer en utilisant les courants marins, les autres mémorisaient les paroles de chansons et de poèmes, ou les pas des danses. Il est évident que c'est une méthode qui a ses risques. Chaque épidémie de variole ou de tuberculose emportait des chapitres entiers de ce qui avait été de l'histoire véritablement vivante. Mais ils m'ont dit à l'école que la grande bibliothèque d'Alexandrie avait brûlé de fond en comble, alors peut-être que quand on doit avoir la poisse, on a la poisse.

La Marée Rouge est causée par des petits êtres vivants dans la mer, -le plancton peut-être-, qui se multiplient au soleil et dans l'eau tiède. L'eau au large de l'île n'est jamais ce que vous appelez Tiède, mais tout est relatif, et l'été est plus chaud que l'hiver, dans l'eau et ailleurs, et ces petits machins poussent, se multiplient, et parfois il y en a tant qu'ils colorent l'eau avec la couleur de leurs corps agglutinés. Si les huîtres, les praires ou les moules filtrent cette eau au-travers d'elles et ingèrent ces petits trucs, ça ne les rend pas malades, mais ceux qui les mangeront tomberont malades et en mourront probablement...

"Depuis le moment où les framboises mûrissent, et celui où l'on cueille les mûres, et jusqu'à l'apparition des premiers gels, se mit à réciter Grand-mère, ceux qui veulent rester purs ne consommeront pas de crustacés."

Les lois sacrées de l'Alimentation

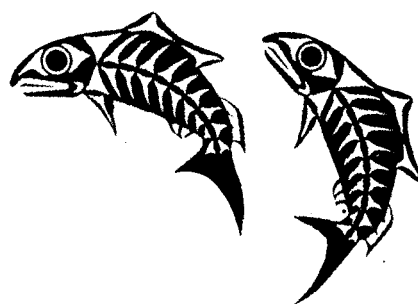
"Ceux qui consommeront ce qui est défendu ne souffriront peut-être pas dans cette vie, et personne ne peut dire quel prix ils paieront dans leur prochaine vie, car ce n'est pas à nous de le savoir. Mais nombreux sont ceux qui, parmi ceux qui violeront les lois sacrées sur l'alimentation, en mourront sans que l'on puisse les en protéger ou les guérir. Tout d'abord on éprouve un fourmillement au bout des doigts, et puis autour des lèvres et sur le visage. Le fourmillement se transforme en engourdissement. L'engourdissement se répand et devient paralysie. On ne souffre pas. On a même des sensations agréables et des rêves brillamment colorés, mais l'âme s'échappe au fur et à mesure que l'intoxication gagne du terrain, puis la respiration s'arrête, et le corps est une enveloppe vide. Plus rien que de la chair morte sur des os tenus ensemble par un sac de peau."



Mourir d'une soupe aux praires

Il y eut un moment de silence, et puis le jeune qui avait dit que la Marée Rouge, c'était pour les blancs, prit son souffle et dit, sans regarder Grand-mère : "Je ne connais personne qui en soit mort".

"Moi si," dit-elle tout aussi doucement, et elle murmura quelques noms et quelques paroles sacrées. "Les parents avaient été enlevés tout jeunes pour être mis en pension et n'avaient jamais appris nos traditions. Alors un soir d'été ils ont fait une soupe aux praires, et au matin, comme rien ne bougeait, quelqu'un est allé voir chez eux et les a trouvés tous morts, et la soupe qui restait dans la soupière, blanche à l'intérieur, bleue sur le dessus : nous avons pris la soupe, le récipient, et avons tout enterré avec la marmite dans laquelle elle avait cuit la soupe, mais c'était trop tard."



"Autrefois, dit-elle en acceptant une tasse de thé et la tarte au citron que Sammy Adams lui avait apportée, et après avoir soufflé sur son thé pour le refroidir un peu, elle mangea de la tarte et manifesta son approbation, puis elle se rinça la bouche en buvant le thé, rendit sa tasse pour en avoir plus, et revint à ce qu'elle disait. "Autrefois, s'il y avait une baie ou une calanque envahie par la marée rouge, la nouvelle se répandait assez vite. Si nous en trouvions une, nous envoyions des canoës avec des messagers à Queen Cove, Zeballos, l'île de Nootka, Kyuquot, tous les villages de nos familles, pour le leur faire savoir. A leur tour, ils envoyaient des messagers dans d'autres villages, qui eux aussi relayaient le message, et très rapidement, nous étions tous au courant. Et puis, parfois, nous marquions l'endroit avec un bateau et un avertissement, ou un poteau, et pendant quatre ans - quatre ans sans marée rouge - personne ne viendrait chercher de la nourriture à cet endroit-là".



Un poison parfois bien utile

"Mais parfois cette nourriture empoisonnée servait pour des usages sacrés. Certains de ces usages sont toujours secrets.", et nous hâchames tous la tête, en signe de respect pour ce secret. "L'ancienne et quelques disciples allaient ramasser un tas de fruits de mer infectés, les rapportaient et les faisaient bouillir jusqu'à obtenir une soupe très épaisse, jusqu'à ce que presque toute l'eau soit évaporée. Alors ils séchaient ça et le réduisaient en bouillie, et puis le mettaient à évaporer au soleil, tout ce qu'il fallait, et après on le pilait très fin, et ça devenait une poudre. Et si vous mélangiez ça avec de l'eau, eh bien, vous obteniez du poison".

Elle sourit, un petit sourire satisfait pour elle-même, et tourna son regard vers l'eau. "Un des matelots du Capitaine Cook est mort de la marée rouge. Peut-être plus d'un, mais un certainement."

"Héros" ou "Martyrs", les Quistadores et leurs "Saints Hommes"

"Ils enseignent à l'école que c'est Cook qui découvrit cet endroit. Mais en fait, il n'était pas le premier. On lui adjugea la découverte parce que c'était un Anglais, et les Anglais n'aiment pas reconnaître qu'ils peuvent ne pas être les premiers. Il y a eu beaucoup d'Espagnols ici d'abord. Bien avant les Anglais, au moins deux générations avant les Anglais. L'histoire c'est que ça faisait plus ou moins partie de leur religion, alors ils ont envoyé des bateaux et des équipages pour chercher de nouveaux mondes. Ceux qui trouvaient quelque chose et revenaient pour le raconter devenaient des héros, et ceux qui ne revenaient pas c'étaient des anges ou quelque chose comme ça... quel est le mot, Ki-Ki?"

"Martyr", dis-je rapidement.

"Martyr", approuva Grand-mère, en avalant son thé. "Eh bien, certains de ces martyrs sont venus ici". Elle se mit soudain à rire, son visage se moulant dans toutes ses rides, je pouvais voir la petite fille qu'elle avait été il y a fort longtemps. "Pas beaucoup de héros, mais alors trois bateaux entiers de martyrs", et son rictus de petite pomme ridée disparût, et le doux visage de ma Grand-mère se durcit, comme s'il était sculpté dans la pierre, la pierre inébranlable des falaises de granit.

"Quistadores", grogna-t-elle d'une voix froide, "des quistadores, avec du métal sur leurs corps et des chapeaux de fer sur leurs têtes, et totalement dépourvus de cœur", et nous restâmes silencieux, sentant toutes sortes de choses dans le ton de sa voix.

"Ils sont sortis du brouillard, des bateaux comme nous n'en avions jamais vus avant, comme des canetons autour de leur mère, des bateaux et les hommes qui tiraient, qui venaient vers la plage, en agitant les bras et en criant joyeusement, comme si la fumée de nos maisons était la chose la plus merveilleuse qu'ils aient vue depuis des mois. Alors nous les avons accueillis, nourris, nous leur avons donné de l'eau douce à rapporter au vaisseau principal, et de la nourriture pour leurs amis qui étaient restés à bord".



"Au début, tout allait bien, mais petit à petit, ça a dégénéré. Ils avaient des officiers, des marins et des soldats, mais les problèmes sont venus de leurs saints hommes, leurs prêtres en longues robes. Des yeux comme des charbons ardents, et même pas le souvenir de la bonté en eux. Ils ont commencé par se plaindre de ce que les gosses nageaient tout nus, et ont fini par essayer de contrôler nos vies. Ils ont fini par se dresser contre la Société des Femmes, en disant à nos hommes que les femmes n'étaient pas supposées être leurs égales, n'étaient pas supposées transmettre leur héritage, et qu'elles devaient seulement être à la disposition des hommes, mises au travail, et échangées comme des objets."

Ils devinrent bien embêtants

"On aurait dit que tout ce qui touchait aux femmes leur restait en travers de la gorge. Je ne sais à quoi ressemblaient leurs propres femmes, on n'a jamais vu les femmes des Quistadores, ils n'avaient amené que des hommes et des jeunes garçons qui servaient de femmes que ça leur plaise ou non."

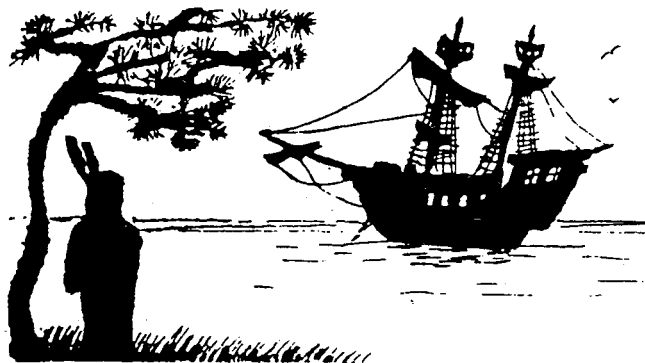
"Au début, nous avons haussé les épaules, chacun a le droit de mener sa vie différemment, mais eux, ils n'avaient pas la même attitude, ils se mirent à chercher à nous faire vivre comme eux. Leurs bonnes manières disparurent très vite, tout à coup ils se mirent à braquer leur canon sur un arbre parfaitement normal et à le faire sauter, juste pour nous montrer ce qu'ils pouvaient faire. Et à nous dire qu'il fallait que ça change ou ils feraient la même chose avec le village. En un rien de temps, ils étaient devenus vraiment embêtants."

"Ca leur suffisait peut-être d'user des garçons quand il n'y avait pas de femmes alentour, mais quand ils ont vu les femmes, on ne pouvait plus les tenir. Et bien que ni les femmes de la noblesse ni celles de sang royal ne les côtoient, certaines femmes du peuple ou la plupart des esclaves étaient prêtes à leur octroyer leurs faveurs en échange des étranges objets que les Quistadores avaient apportés. Mais très vite, toutes les femmes qui avaient été avec les Quistadores comme ça sont tombées malades. Très malades."

Syphilis !

Elle s'arrêta de parler un long moment, sa tasse à la main, fixant la mer où les premières ombres de la nuit s'avançaient sur les vagues, et nous attendions, sachant qu'elle souffrait en se souvenant du choc et de l'horreur du premier contact avec la syphilis et de ses effets meurtriers. Quelques femmes mirent à profit ce silence pour essuyer les visages ensommeillés des enfants et les mettre à dormir dans mon lit, où ils se mirent le pouce dans la bouche et fermèrent les yeux, rassurés, sachant qu'on les emmènerait plus tard à la maison. Certains d'entre nous allumèrent les pe-

tites spirales vertes qui viennent d'Italie pour combattre les moustiques, j'apportai son châle à Grand-mère, refis beaucoup de thé, et nous nous installâmes tous pour écouter la suite d'une histoire que personne n'écrit dans les livres d'école. Nous avons entendu l'autre version de l'histoire si souvent que certains d'entre nous étaient même prêts à y croire.



Quand Grand-mère demanda plus de thé, nous comprîmes qu'elle était prête à reprendre son récit. Assis en groupe, nous regardions la baie et les îles telles qu'elles sont aujourd'hui, mais en même temps telles qu'elles devaient être depuis des siècles, avant l'arrivée des entreprises d'abattage du bois.

Les femmes eurent une réunion

"Un jour, les femmes convoquèrent une réunion et dirent qu'elles ne voulaient plus de Quistadores, et plus d'ingérence et de bêtises de leur part ou de celle des prêtres. Et quand une ancienne décrivit ce que la maladie de pourriture faisait aux femmes qui avaient été avec les matelots, et décrivit l'horreur de toute cette histoire, tout le monde tomba d'accord que l'hospitalité est une chose, mais qu'il faut bien tracer une ligne quelque part, et que des bébés nés sans nez et avec des dents pointues comme celles d'un chat fournissaient toutes les raisons voulues pour tracer la ligne."

"Donc le conseil tint une réunion avec les Quistadores pour leur faire savoir que nous en avions assez. Aucun des Quistadores n'avait appris notre langage, mais certains des Mémoires avaient appris suffisamment du leur pour faire passer le message. Et ils n'ont pas aimé ce qu'ils ont entendu."

"Nous ne les avons pas isolés de l'eau, nous ne leur avons pas dit qu'ils ne pouvaient plus pêcher, mais nous les avons exclus des villages. Ils ont protesté contre cette décision, et pendant quelque temps, nous avons dû faire en sorte que les Combattants soient très visibles avec leurs grands casse-têtes à portée de main, et pour commencer nous avons emmené toutes les mères et les enfants dans la forêt au cas où ils feraient vraiment avec le grand canon ce qu'ils avaient promis de faire".

"Les Quistadores se sont finalement installés à côté, et n'ont pas utilisé leurs grands canons, mais ils étaient toujours dans les parages, et ça créait beaucoup de problèmes. Ils venaient aussi près qu'ils l'osaient du village, et essayaient de nous sourire et de nous charmer, et puis quand ils voyaient que ça ne marchait pas, il y avait des regards de travers et des bousculades. Au point que quand nous voulions nous rendre aux sources sulfureuses pour nous baigner et nous purifier, il fallait envoyer vingt ou trente Combattants pour les tenir à l'écart."

"Un jour, nous avons retrouvé un Combattant avec la moitié du crâne emportée, nous savions bien que c'était les Quistadores qui avaient fait ça, mais nous ne savions pas qui : ce que nous savions de façon sûre, c'est qu'ils allaient tous mentir à propos de ça et que le responsable serait protégé par les autres, aussi ça ne servirait à rien de se plaindre, et puis peut-être nous laisseraient-ils en paix. Certains des Combattants étaient vraiment furieux, mais en dépit de leur colère, ils savaient que le Moment n'était pas encore venu. Il faut savoir attendre le bon Moment."



Et puis un soir ... un cri de petite fille

"Et puis, un soir, nous étions en train d'écouter un poète qui nous racontait une nouvelle histoire à propos de la mer et d'un voyage imaginaire dans un pays magique, quand un cri nous fit dresser les cheveux sur la tête. Nous nous précipitâmes pour voir ce qui s'était passé, mais tout ce que nous avons pu découvrir, c'est que deux petites filles avaient disparu. Des petites filles, dix et onze ans. Elles étaient allées chercher le nécessaire pour faire des paniers. L'une d'entre elles était en train d'apprendre et voulait montrer à l'autre comment faire, et travailler en écoutant le poète, et son amie était allée avec elle pour lui tenir compagnie. Mais en dépit de nos recherches toute la nuit, nous ne les avons pas retrouvées. Jusqu'à l'aube. C'est alors que nous les avons trouvées."

Elle ne leva pas la main pour essuyer les larmes, elle les laissa couler sur son visage et tomber en tache sombre sur sa robe de coton bleue. Sa voix tremblait, mais elle continuait à parler, presque en psalmodiant, et je me disais qu'il fallait qu'elle puisse garder ces choses à l'intérieur d'une sorte de structure pour ne pas être détruite par la douleur.

L'inconcevable, l'ébranlement du pilier de la Création

"On a trouvé la première sur le ventre, flottant à moitié dans l'eau, les jambes soulevées par les vagues, les yeux grand ouverts fixant le sable et les rochers de la plage. On a retrouvé sa robe plus tard. Son corps était couvert de bleus et de morsures, ses petits seins étaient griffés et mordus, mais l'eau avait lavé le sang. Un chiffon enfoncé dans sa bouche avait étouffé ses cris et il y avait des traces de doigts bleuies sur son cou. Mais ce dont elle était morte c'était que l'arrière de sa tête avait été écrasé, peut-être par un caillou, peut-être par la poignée d'une épée de Quistadore. Elle était morte quand ils l'avaient jetée à l'eau, mais ses dernières heures avaient été l'enfer et la mort était venue pour elle comme une amie."



"La seconde a été retrouvée dans les buissons, étendue sur du salal écrasé, entourée d'airelles et de vigne. Nue. Nous n'avons jamais retrouvé sa robe. Ils avaient pris leur temps avec elle, il y avait des larmes séchées sur son visage, et des endroits où la poussière et la terre de sa lutte avaient été lavées par les larmes. Sa bouche était enflée, les lèvres coupées et éclatées, et il y avait une grande contusion sur le côté droit de son visage."

"Les gens n'avaient aucun moyen de comprendre ce qui était arrivé. Jamais rien de semblable ne s'était produit depuis l'origine des temps, tout ce qu'ils pouvaient faire, c'était contempler la preuve de l'horreur et se sentir paralysés par le choc. Ils pouvaient bien voir ce qui avait été fait, mais ils ne pouvaient pas comprendre comment ou pourquoi. Il leur avait été déjà très difficile d'admettre que les Quistadores puissent forcer une femme adulte à avoir des relations sexuelles quand elle ne le voulait pas, mais la pensée de relations sexuelles avec un enfant était trop horrible pour être imaginée, aussi les gens ne savaient-ils pas quoi penser. L'ancienne examina les deux bébés, et la preuve formelle de ce qu'elle trouva ébranla en quelque sorte le pi-

lier de la création, une menace pour l'ici et le maintenant, mais aussi pour le passé et le futur. Elle passa de longues heures dans son sanctuaire, priant et demandant de l'aide aux sources magiques, de l'aide pour comprendre. Quand elle nous transmit ce qu'elle avait appris par ses prières et sa magie, nous l'avons crue, mais nous ne pouvions toujours pas comprendre pourquoi il viendrait à quelqu'un l'envie de faire une chose pareille."

"Nous ne laissâmes pas les mères des petites filles les voir avant de les avoir lavées et arrangées, et personne n'avait envie de leur dire ce que l'ancienne avait décrit. Beaucoup d'entre nous pleuraient ou se sentaient mal -ou les deux- en pensant à ce que les petites avaient souffert. Personne ne voulait y penser, mais aucun de ceux qui savaient ne pouvait cesser d'y penser, et nous étions tous paralysés par l'horreur. Paralysés."

"Certains des Combattants étaient prêts à leur débarquer dessus et à se déchaîner, mais nous avons réussi à les calmer en leur faisant remarquer qu'ils n'arriveraient jamais à tous les avoir, et les survivants auraient de toutes manières leurs grands canons. Il valait mieux attendre."

"Attendre et ne jamais dire un mot. Nous ne leur avons jamais dit que deux enfants avaient disparu".

Une dizaine d'Initiées de la Société des Femmes

"Les Quistadores avaient un camp à un bon bout de chemin du village, avec un bateau ancré dans la baie. Ils avaient débarqué leurs chevaux du bateau, et avaient construit un enclos pour eux pour les garder la nuit ; mais dans la journée, ils les laissaient en liberté. Il y avait des gardes la nuit pour s'assurer que personne ne viendrait les surprendre, et des patrouilles pendant la journée."

"Certaines des initiées et des disciples eurent une réunion à la maison du conseil, et passèrent quelque temps avec l'ancienne en prières, en jeûne, en méditations. Et puis une dizaine d'entre elles, des soeurs dont le nom n'est connu que des disciples et prononcé avec

amour, se rendirent là où vivaient les Quistadores. Et l'une après l'autre, elles choisirent chacune une sentinelle, et vinrent à leur rencontre, souriant fort hardiment, amicales et ouvertes."

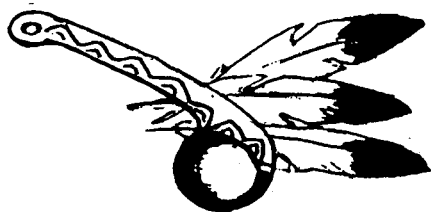
"Il faut se souvenir que nous n'avions ni de putains ni de traînées, et que ces femmes étaient des initiées de la Société des Femmes, des disciples de la Vieille Femme, comme Ki-Ki, fières de leurs corps, sachant qu'elles allaient devenir des mères de clans, et aucune d'entre elles n'avait approché les Espagnols de cette façon-là auparavant. Et normalement, aucune d'entre elles n'irait même jusqu'à approcher un Espagnol."

"Les sentinelles se dirent alors que leur dieu ne les avait pas oubliés ! Ils n'avaient jamais connu de femmes élevées comme ça, dont on pouvait être fier, dont on pouvait jouir, leurs corps et puis toutes ces bonnes sensations. Pendant deux nuits, ils se battirent pour être de garde, et ceux qui ne montaient pas la garde ricanait et sentaient la jalousie monter en eux à chaque bruit venant de l'ombre. Le bruissement de l'herbe, des soupirs, des râles et parfois un cri surpris se terminant par le rire de gorge profond d'une femme lascive."

Prêts à mourir ou tuer

"Alors, la marée était basse, vraiment basse, et cela voulait dire qu'il n'y avait qu'une issue pour sortir de la baie, parce que l'autre côté était barré par un banc de sable. Tout de suite après le coucher du soleil, le brouillard descendit et ceux qui étaient sur le rivage allumèrent un grand feu pour éloigner les ombres humides et menaçantes."

"Les canoës sortirent du brouillard, glissant silencieusement. Les Combattants venaient de Tahsis, de Kuyquot, de Clayoquot, de Hesquiath, Yuquatl et Hecate, des villages qui n'existent même plus, décimés par les épidémies. Et aussi de Ehatisaht, de Kelsemath, d'Opit-saht et de Kallicum."

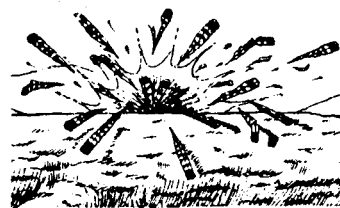


Alors elles prirent leurs couteaux

"Les rameurs étaient des hommes et des femmes, qui s'étaient purifiés et qui étaient prêts à mourir ou à tuer, des hommes et des femmes qui avaient affronté leurs propres peurs et les avaient surmontées, et qui étaient prêts maintenant, s'il le fallait, à faire face à l'inconnu de l'autre monde."

"Et sur le rivage, les soeurs sacrées sortirent du brouillard en souriant, leurs seins nus luisants d'huile claire de phoque, leur peau parfumée de bruyère et de cigüe, leur chevelure enduite du suc des fleurs."

"Le brouillard n'est pas compact comme un mur, il se dissipe, et là où il a disparu, la lune brille ; les sentinelles, voyant les soeurs se diriger vers eux, enlevèrent leurs casques de métal, le métal sur leurs poitrines et leurs dos, dénudant leur peau à l'air de la nuit, aux effleurements des soeurs."



"Les canoës dépassèrent la pointe et s'alignèrent dans le banc de brouillard, fermant le passage. Les femmes glissèrent par-dessus bord, le corps enduit de graisse de baleine pour se protéger du froid. Une femme sur quatre tenait un mortier rempli de braises, recouvert d'un panier de cèdre pour dissimuler le feu. Les trois autres avaient des vessies de phoque remplies d'huile de phoque fondue ou de résine de cèdre, et elles nagèrent en silence le long du grand vaisseau de bois qu'elles enduisaient tout le long et au-dessus de la ligne de flottaison."

"Les soeurs sacrées se rapprochèrent en souriant des sentinelles et se laissèrent toucher, caresser et allonger sur le sol. Les sentinelles furent vraiment surprises quand les soeurs croisèrent les jambes autour de leur taille, les chevilles sur leur dos, et collèrent étroitement leurs bouches sur les lèvres des hommes pour étouffer tout son. Car alors elles prirent leurs couteaux pour égorger les Espagnols."

"Quand les sentinelles cessèrent de se débattre et de sursauter, les soeurs roulèrent de dessous leurs corps, les revêtirent de leurs casques et de leurs armures, et se tinrent tranquilles dans le brouillard pénétrant, le sang, le sang espagnol, refroidissant et séchant sur leurs corps. Pour les Espagnols groupés autour du feu, tout semblait normal. Les quelques petits bruits qu'ils entendaient les faisaient sourire et souhaiter d'avoir été de garde, mais ils ne pouvaient rien voir à cause du brouillard et puis en raison du fait qu'ils étaient si près du feu que leurs yeux ne pouvaient rien distinguer dans l'obscurité."

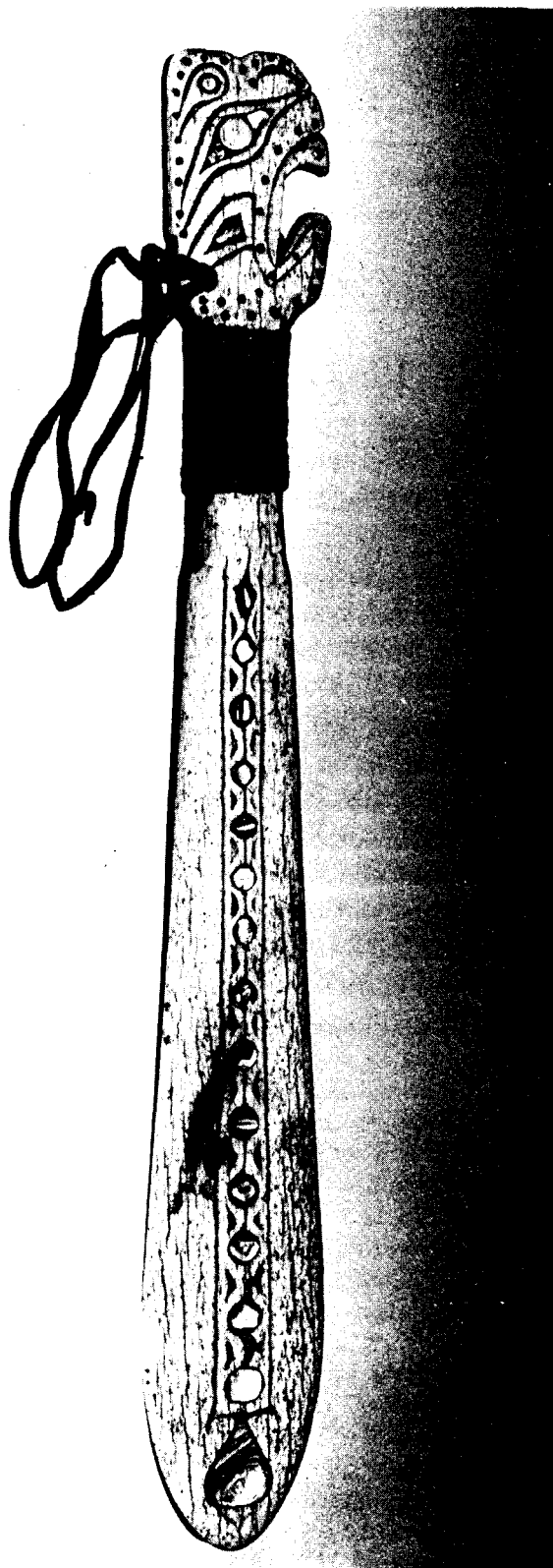
"Les soeurs émirent un sifflement aigu, comme des faucons crécerelles, et l'armée sortit des bois, se mouvant sans bruit, glissant d'un recoin d'ombre à un autre, d'un banc de brouillard à un autre, se cachant derrière des troncs et des rochers de ceux qui, autour du feu, écoutait un musicien leur jouer de la musique du pays natal. Les guerriers de ce qui est aujourd'hui Tofino et Bamfield et Ucluelet et les gens de Tse-Shaht venus par le canal, et des gens de tous les environs. Tous les hommes, même des garçons qui n'avaient pas encore terminé leur initiation d'homme, et toutes les femmes qui n'étaient pas enceintes ou avec un enfant au sein. Seuls les très vieux, les très jeunes, et les femmes avec des enfants en bas âge ne s'étaient pas joints au combat."

Ne pas tuer l'Histoire

L'un des garçons prit un air étonné, aussi Grand-mère arrêta-t-elle son récit pour lui permettre de comprendre tout seul ou de poser sa question. Il demanda : "Je ne savais pas que les femmes aussi étaient des guerriers."

"Les femmes combattaient", dit Grand-mère avec patience, pas agacée d'avoir été interrompue. "Avant l'arrivée des étrangers, nous n'avions pas beaucoup l'occasion de nous battre, mais après, tous ceux qui étaient sains de corps allaient au combat. Sauf ceux qui ne devaient pas être blessés, comme les personnes spéciales ou sacrées, ceux qui interprètent les songes, les mémoriseurs, les danseurs, les bouffons sa-

crés, et les femmes portant ou nourrissant une nouvelle vie. Personne n'aurait voulu combattre ou tuer l'une de ces personnes de peur de mettre en danger la vie de ces personnes chez lui. Si tu tues un mémoriseur, tu tues un gros morceau d'histoire, et si tu tues l'histoire d'un autre, la tienne risque de ne pas durer très longtemps. Et quand c'est fait, c'est comme si tu avais tué de nouveau tous ceux qui étaient ici avant toi. Et peut-être même le souvenir de toi-même dans des temps antérieurs.



C'est pourquoi ces personnes ne participaient jamais aux combats."

"Si une femme avec un enfant se faisait tuer, qu'arrivait-il à l'enfant ?", demanda Jackie, et nous savions qu'elle pensait aux siens.

"Sa grand-mère s'en chargeait, comme je l'ai fait avec Ki-Ki, ou bien sa tante, ou une famille qui aimait les enfants. Les orphelins étaient la responsabilité de tout le peuple, surtout des chefs et des gens riches, et bien des fois, des orphelins se sont retrouvés dans des situations bien meilleures du point de vue de la richesse et du statut social que s'ils n'avaient pas perdu les leurs. Rien ne peut remplacer le fait de perdre sa famille, mais tout le monde s'efforçait de combler la perte le mieux possible."

Il commençait à faire frisquet dehors, et nous rentrâmes donc dans la maison. Grand-mère s'installa dans son grand fauteuil à bascule, et je donnais un bol de lait au chat. Les tasses se remplirent, le niveau des gâteaux et des biscuits baissa, et nous échangeâmes quelques mots. Les mères allèrent jeter un coup d'oeil sur les enfants endormis, et au bout d'un moment, nous nous réunîmes à nouveau autour de Grand-mère, certains par terre, pour laisser le canapé-lit et les chaises aux plus âgés.

"L'armée en place, les leaders sifflèrent et attendirent. Ils se répartirent en trois groupes, de telle sorte que les Quistadores auprès du feu étaient cernés, la mer devant eux et des gens en colère à leur droite, à leur gauche et derrière eux, et ce grand feu qui les aveuglait au milieu."

"Quant aux nageuses, quand elles entendirent le cri du faucon, elles répandirent les braises sur l'huile et la résine le long des bateaux en bois, certaines se brûlèrent profondément en faisant ça, et quand les bateaux se mirent à brûler, elles retournèrent à la nage vers les canoës. Les Quistadores se mirent à hurler, l'un d'entre eux tira, et l'une des nageuses poussa un cri curieux et disparut sous l'eau. Elle fut la première à mourir - et la plupart d'entre vous ici ce soir sont des parents à elle ou à sa soeur. Elle avait deux filles qui vinrent vivre avec leur grand-mère après, et sa soeur avait une grande famille, et tous les enfants furent élevés ensemble, se marièrent et eurent

des enfants qui eurent des enfants qui étaient déjà âgés quand j'étais une petite fille."

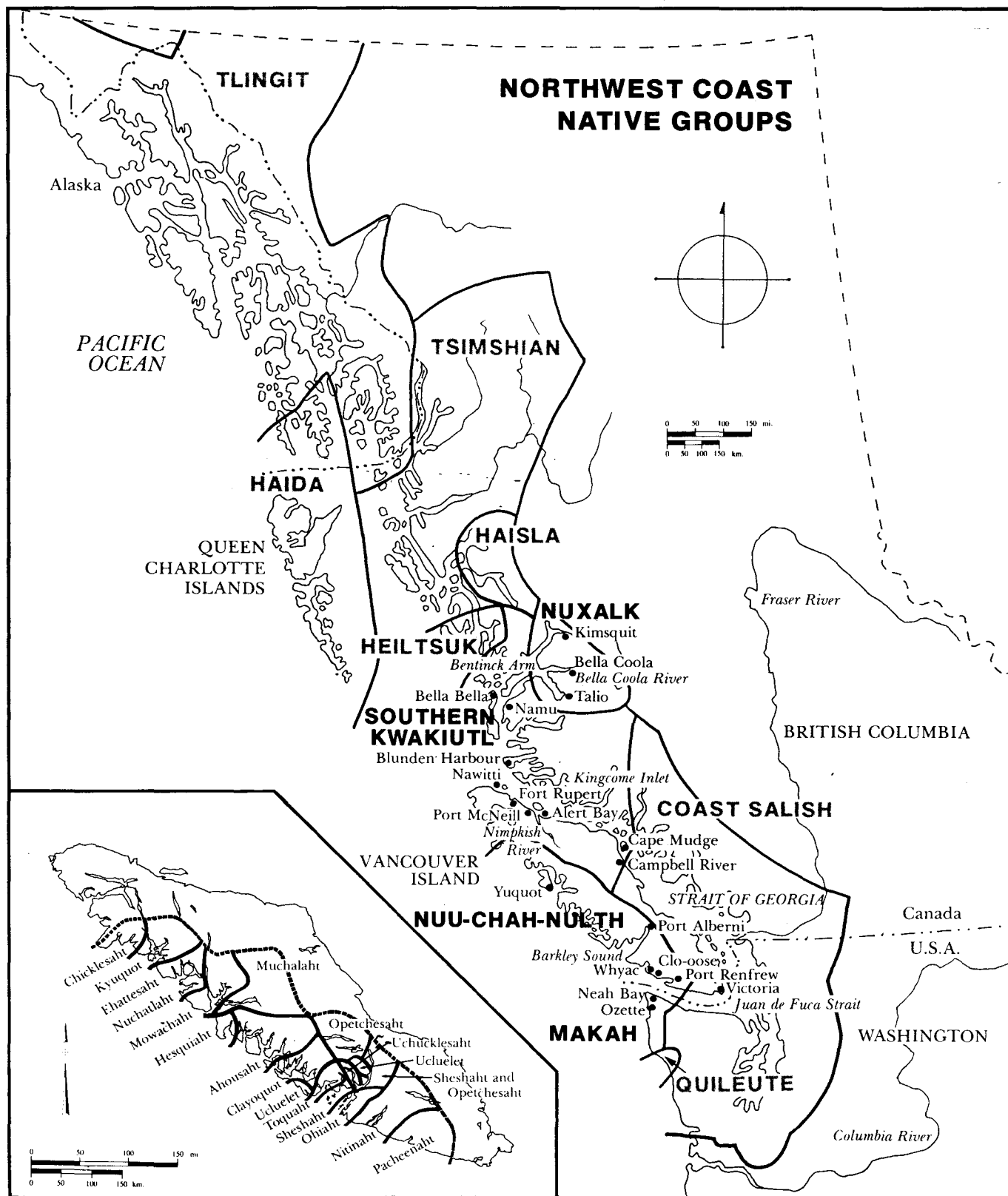
Les chevaux, l'aubaine !

"Les Combattants dans les canoës se mirent à lancer leurs lances avec des pointes enflammées, des vessies de phoque remplies d'huile, ou des harpons à baleine avec de l'écorce enflammée attachée dessus. Les vessies s'écrasèrent sur le pont et l'huile fondue se répandit et prit feu avec les lances et les harpons. Deux jeunes garçons avaient volé de la poudre à canon, l'avaient remplacée par du sable ce qui fait que les Quistadores ne s'en étaient pas aperçus, et ils avaient mis cette poudre dans des récipients en forme d'oeuf, les deux coques tenues fermement ensemble, avec à l'intérieur des chiffons trempés dans l'huile ou la graisse, des clous et des coquillages pointus, et quand ils allumèrent et balancèrent ces engins, ceux qui explosèrent firent un boucan d'enfer et de sacrés dégâts."

"Sur le rivage, ils couraient en hurlant et en tirant, ils pouvaient voir que leurs vaisseaux étaient en flammes, mais ils ne pouvaient pas voir les canoës, et quand l'armée leur débarqua dessus, ce fut le carnage. Ce fut horrible."

"Certains Quistadores cherchèrent à atteindre leurs canots à rames pour essayer de s'échapper ou d'aider ceux qui étaient à bord des bateaux en flammes, mais ils se firent massacrer avant même d'avoir réussi à pousser leurs machins dans l'eau. Au large, ils essayèrent de mettre quelques canots à l'eau, mais les canoës les rattrapèrent et ne mirent pas longtemps à les couler et à tuer tous les Espagnols dedans."





"Les chevaux s'échappèrent de leur enclos et se ruèrent de tous côtés, renversant des gens, les piétinant, tuant les Quistadores et nous aussi, et puis l'un d'entre eux s'échappa dans la forêt les autres suivirent, et longtemps après on a continué à trouver des chevaux sauvages par ici. De temps à autre, nous arrivions à en attraper, et ils étaient également bons à manger."

"Les gourdins volaient, les épées lui-saient, les gens criaient, il y avait du sang partout. Nous avons gardé les prêtres pour la fin, pour leur donner le temps de prier, avant de leur démolir le crâne."

CARTE ET PHOTOGRAPHIES EXTRAITES DE

"WISDOM OF THE ELDERS" de Ruth Kirk

(Douglas / Mc Intyre Ltd.)

Prisonniers d'un feu qui dure depuis 300 ans

"Nous n'avons pu rapporter tous nos morts à la maison pour les enterrer. Nous avons donc organisé une cérémonie sur la plage pour ceux qui avaient été emportés ou balayés au large. Quand un homme meurt en état de péché, ou qu'il n'a pas été vengé, son âme ne peut trouver le repos, elle reste et hante les lieux. Et ce qui était mal dans la vie reste le mal après, nous avons dû laisser certains de ceux qui étaient les plus forts et les meilleurs dans l'existence pour qu'ils gardent les fantômes des Quistadores. Parfois, la nuit, on peut les voir sur la plage, prisonniers d'un feu qui dure depuis trois cents ans, et il y a des gens qui ne peuvent dormir sur la plage de Chesterman parce qu'une partie de leur passé est encore en train de s'y battre, et d'autres qui ont l'esprit troublé quand ils y viennent, et puis les autres qui sont seulement tristes et ne savent pas pourquoi."

"Mais rentrés à la maison, ce n'était toujours pas fini. Les soeurs qui avaient trompé les sentinelles avaient sû avant de le faire qu'elles n'avaient aucune chance d'échapper à la maladie de pourriture. Nous n'avions aucun remède contre la maladie, et nous le savions."

"Elles se rendirent à la maison auprès du lieu de cérémonie pour y prier. Le sang des Quistadores souillait encore leurs corps. Les gens vinrent les voir, mais personne ne les toucha. Nous leur avons tenu compagnie, nous avons plaisanté et chanté ensemble, mais personne ne les a touchées. Et la Vieille Femme a fait connaître sa présence, et l'ancienne a mélangé de la poudre fait avec la marée rouge, l'a donnée à boire aux soeurs, et ça a changé leur comportement. Elles se sont mises à rire, elles ont fait quelques plaisanteries douteuses, et puis elles se sont allongées sur leurs lits et elles en ont bu encore. Les gens autour continuaient à parler, à chanter, à raconter des histoires, mais les soeurs sont devenues plus rêveuses, elles ont bu encore de la potion



et nous avons su assez vite qu'elles étaient ailleurs, un ailleurs de couleurs vives, de musique nouvelle, d'air pur, et puis, presque toutes en même temps, elles ont fait le passage et laissé leur enveloppe de chair sur le lit."

Les meilleures d'entre nous, mortes

"Certains d'entre nous éclatèrent en sanglots. Ces femmes auraient dû devenir des mémoriseurs, des maîtres, des mères, et vivre longtemps. Elles étaient les meilleures d'entre nous, et elles étaient toutes mortes. L'une sur la plage d'un coup sur la tête, et les autres de la poudre rouge."



Aujourd'hui encore, nous nous souvenons de Leurs Noms...

"Nous soulevâmes leurs lits pour ne pas avoir à les toucher, et les emportâmes à la plage. Les lits furent placés sur des tas de rondins de cèdre, avec leurs vêtements et leurs affaires. Celle qui était morte sur la plage fut également ramenée et brûlée, mais une partie de son âme ne vint pas et resta sur la plage. Le feu fut entretenu nuit et jour, et au matin du quatrième jour, nous laissâmes le feu mourir. Cette nuit-là, au coucher du soleil, nous remplîmes des paniers avec leurs cendres,

les dispersâmes dans la mer, les chants, les prières, les discours se prolongeant jusqu'à ce que toutes les cendres soient dispersées."

"Et aujourd'hui encore, nous nous souvenons de leurs noms."

Grand-mère resta dans son fauteuil à fixer le Rien, et nous nous levâmes tous pour la laisser seule avec le passé et les soeurs dont les noms ne sont connus que de la Société des Femmes."

Extrait de "Daughters of Copper Woman", d'Anne Cameron (1981)

Traduction de Nathalie Novik

LA BAIGNADE DES PRINCESSES

ou la femme indienne dans l'imaginaire américain

Nathalie Novik

La femme indienne fait l'objet d'un grand nombre de stéréotypes véhiculés tant en Amérique que dans le reste du monde, dont l'un des plus répandus reste celui de la squaw traînant son baluchon et les enfants à pied derrière son guerrier de mari monté à cheval.

Ce mythe-là conduit tout naturellement à l'adoption générale de l'idée que quelques héroïnes indiennes n'auraient pu résister à la passion que leur inspiraient les visages pâles que le hasard mettait sur leur chemin, et on pourrait verser une larme d'attendrissement sur la pauvre Pocahontas ou la courage Sacagawea, dont les amours eurent pour conséquences directes l'appropriation du territoire de leurs ancêtres par les Blancs.

L'histoire de Pocahontas va connaître de nombreux avatars dans l'histoire américaine, le plus curieux étant certainement celui de la princesse cherokee, cherokee parce que c'est plus facile à retenir que le vrai nom de son peuple. En effet, si vous mentionnez les Indiens devant l'Américain moyen, il se souviendra en un éclair qu'il a dans ses ancêtres une princesse cherokee. Le phénomène est si répandu que l'écrivain Vine Deloria en est même arrivé à calculer une proportion absolument effarante de princesses cherokee au 18^e siècle, si l'on prenait vraiment au sérieux la fréquence de ces éclairs de mémoire.

Un autre mythe étonnant est celui des circonstances dans lesquelles le Blanc est amené à rencontrer la belle Indienne. Toute la littérature des romans de gare et un très grand nombre d'oeuvres d'art (peintures, gravures, etc...) dépeignent de façon fort romantique cette rencontre qui se produit inmanquablement alors que la belle est au bain, généralement dans un décor idyllique. La récurrence de cette



image est frappante, comme une sorte d'antithèse à la vérité de l'histoire - les massacres, les rapt, les viols -, un retour au Paradis Perdu, à un Eden de relations amoureuses entre Blancs et Indiens.

Alors, si l'on rapproche tous ces stéréotypes, ces mythes, et que l'on tienne compte statistiquement de leur fréquence et de leur pérennité, nous serions amenés à en conclure que nos contemporains américains descendent de milliers de pionniers qui passaient des journées entières au bord des lacs cherokee à épier les innombrables princesses qui s'y baignaient...

LA VIE PERDUE DE MATOAKA

- "Princesse Pocahontas" pour le Mythe -

A Jamestown, en Virginie, une statue représente une jeune Indienne vêtue de peau de daim, les bras tendus dans un geste d'amitié. Le socle porte cette inscription :

"A Pocahontas, qui fut l'instrument de Dieu pour préserver cette colonie de la mort, de la faim et de l'anarchie."

Qu'elle ait été ou non "l'instrument de Dieu", il est certain que la plus ancienne des "héroïnes indiennes connues" joua un rôle important lors des premiers contacts des Autochtones avec les colons anglais...

"Pocahontas", la conviviale

Fille du grand chef Powhatan qui "régnait" sur les tribus algonquines installées à l'embouchure de la James River, elle avait une douzaine d'années lorsque, le 14 mai 1607, un bateau de la Virginia Company débarqua un premier contingent de colons en un point assez marécageux de la côte, pour y fonder une ville qu'ils baptisèrent Jamestown, en l'honneur de Jacques 1er Stuart, roi d'Angleterre et d'Ecosse (fils de l'infortunée Marie et du non moins infortuné Darnley).

Il semble que Matoaka se soit liée d'amitié avec les rares enfants anglais de cette première colonie et, sans doute aussi, avec quelques adultes. Ceci lui valut peut-être d'être affublée de ce bizarre nom espagnol avec lequel elle est passée dans "l'histoire" : Pocahontas.

Parmi les colons anglais se trouvait un certain "Captain Smith" qui écrivait, dix ans plus tard, dans un rapport à la reine Anne :

"...Fait prisonnier par leur grand chef Powhatan, je fus traité avec la plus extrême courtoisie par ce grand Sauvage, par son fils Nantaquaus, et par la soeur de celui-ci, Pocahontas. Cette enfant de douze ou treize ans, la fille préférée du roi, fit preuve de tant de compassion pour ma triste situation que j'éprouvai pour elle le plus grand respect. Après six semaines de captivité (Smith écrit de "fatting", c'est-à-dire "à l'engrais"), le jour de mon exécution arriva. Mais, à la dernière minute, Pocahontas mit sa vie en jeu pour sauver la mienne, puis implora son père avec



tant de conviction que l'on me reconduisit sain et sauf à Jamestown."

Pour tenter de comprendre quelles pouvaient être alors les relations entre colons et autochtones, donnons la parole à l'historien américain Wilcomb E. Washburn (in "Seventeenth-Century Indian Wars") :

De la place pour tous

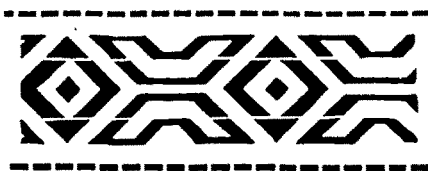
"L'expérience des colons de Virginie ressemble à celle que vécurent ceux de Nouvelle-Angleterre. Les Indiens, ici comme là-bas, avaient des raisons de craindre les nouveaux venus car ils les identifiaient aux explorateurs, pêcheurs, chasseurs d'esclaves et autres pirates qui leur avaient apporté la violence bien avant l'établissement des premières colonies. Néanmoins, la réception accordée aux colons fut le plus souvent amicale et hospitalière. Les misères des colons de Jamestown, par exemple, pendant l'automne de 1607, furent soulagées par la générosité et l'hospitalité des Indiens. Il y avait de la place pour tous et chacun pouvait tirer parti de son association avec l'autre."

Quémandeur puis exigeant, le colon

(Washburn rappelle ensuite que la population algonquienne de Virginie à l'arrivée des Anglais pouvait être estimée entre 15 et 22 000 et qu'elle était pratiquement réduite à néant à la fin du XVII^e siècle.)

Car, après avoir été quémandeurs, les colons -qui ont reçu des renforts- deviennent exigeants. Le "miraculé" Smith lui-même met à sac toute la région du Chesapeake. Les Indiens, bien sûr, réagissent et l'on commence à s'entre-tuer...

Pocahontas, pourtant, continue elle-même à ravitailler Jamestown ; elle obtient en 1608 la libération de quelques prisonniers indiens et continue à fréquenter la ville après le départ de John Smith. Le nouveau Secrétaire de la Colonie, William Strachey, écrit qu'on la voit fréquemment "nue comme tous les enfants indiens" et affirme qu'elle a été mariée en 1609 (donc à environ 14 ans) à un certain Capitaine Kocoum, dont on ne trouve trace nulle part ailleurs..



La chronique locale ne reparle de Pocahontas qu'au printemps de 1613. Elle est en visite chez des alliés de son père, lorsqu'un commerçant de Jamestown, qui navigue sur le Potomac, l'attire à bord de son bateau et la prend en otage dans l'espoir d'amener Powhatan à montrer plus de "compréhension" devant les exigences croissantes des Anglais. Ce qui se passe ensuite, comme ce qui précède d'ailleurs, a fait l'objet de tellement de récits plus ou moins romancés, souvent très tendancieux, qu'il est difficile d'en dégager la vérité et en particulier de déterminer quelle influence cet enlèvement a eue sur les massacres et les guerres qui ensanglantèrent plus tard cette région -surtout en 1622 et 1644. Ce qui est certain, c'est que Matoaka ne revint jamais vivre parmi les siens.



Un départ aux motivations incertaines

La chronique anglaise nous dit qu'elle était très désireuse d'apprendre les manières et la langue anglaises. On confie donc son "éducation" au pasteur Alexander Whitaker, chargé de la paroisse de Henrico sur la James River, à 80 km en amont de Jamestown. C'est là qu'un colon anglais, John Rolfe, veuf depuis dix ans, tombe amoureux d'elle et demande au gouverneur l'autorisation de l'épouser, arguant des services qu'elle a rendus à Jamestown. Permission accordée, et Mataoka-Pocahontas, fraîchement instruite dans la religion catholique (embranchement anglican) est baptisée Rebecca, épouse John Rolfe, le 5 avril 1614.

Il semble que Powhatan, bien que n'ayant pas assisté au mariage, ait accordé sa "bénédiction" à ce premier (?) couple anglo-indien, ainsi qu'un collier de perles et pas mal de terres ; il semble que durant quelques temps les relations entre les Indiens et les colons s'améliorèrent.

"Chaud" mais fatal climat

Mais "Rebecca" n'eut guère le temps de bénéficier de ce climat qu'elle avait contribué à établir. Après qu'elle eût donné naissance à un fils, Thomas (le premier métis "officiel" anglo-indien), son mari l'emmena en Angleterre pour la présenter à sa famille. Ils étaient accompagnés de leur fils et de plusieurs autres Algonquins. L'Angleterre -écrivait les chroniqueurs de l'époque- leur réserva un accueil enthousiaste (enthousiasme soigneusement entretenu... par les actionnaires de la compagnie de Virginie). Pocahontas fut même présentée à la reine Anne et au roi Jacques Ier et assista, le 6 janvier 1617, à la représentation d'une pièce de Ben Johnson (l'auteur de "Volpone"), avec, à ses côtés, en costume d'apparat, Uttamatomakkin, l'un des grands conseillers de son père.



Hélas, la Tamise a ses charmes, mais pas les mêmes que la James River. Le fog londonien, pas encore devenu le smog, fut fatal à notre "héroïne" ! Trois mois plus tard, alors que Rolfe préparait leur retour en Virginie malgré -écrivit John Smith- les protestations de Pocahontas, celle-ci succomba rapidement à une maladie pulmonaire aggravée par un hiver exceptionnellement rude. On enterra à Gravesend, paroisse de Saint George celle qui n'aurait jamais dû quitter les rives ensoleillées du Chesapeake.

John repartit seul exploiter sa plantation de tabac et "l'histoire" le considère comme le principal responsable du développement de cette culture en Virginie -avec toutes les conséquences que l'on sait pour les Indiens et...pour la santé du genre humain. Mais en 1622, Opechancanough, frère et successeur de Powhatan (donc son oncle par alliance), exaspéré par les proportions que prenait l'invasion de ses terres, déclencha une nouvelle révolte. John Rolfe fut parmi les premières victimes. Son fils Thomas ne revint en Virginie qu'une vingtaine d'années plus tard. Selon M. Gridley (in "American Indian Women"),

"Les Indiens n'avaient pas oublié que Pocahontas avait laissé un fils. Ils le considéraient comme un des leurs, le descendant de leur grand chef (!). Il trouva en arrivant la plantation sur laquelle il était né et les milliers d'hectares hérités de son grand-père.(...) Comme son père, Thomas devint planteur de tabac. Les relations étaient alors si tendues entre les colons et les Indiens depuis 1622, que personne n'avait le droit de communiquer avec les Powhatan -nom donné à toutes les tribus algonquines qui étaient "placées sous son autorité". Thomas demanda néanmoins, et obtint, l'autorisation de rendre visite à ses parents indiens ; mais, comme il avait reçu une éducation anglaise, il s'occupa beaucoup plus des affaires de la colonie que de celles des Indiens."

La "Bonne Sauvagesse"

N.B. - La "Petite Princesse Indienne" resta dans l'oubli durant plus d'un siècle mais, avec la mode du "Bon Sauvage", elle devint pour de nombreux écrivains anglo-saxons le symbole de "l'innocence de la vie primitive" ; un courant que l'on retrouve un peu partout dans la littérature américaine -sans qu'il ait jamais amélioré ni le niveau de celle-ci, ni le sort des innocentes victimes de la "civilisation"...

Il n'est toutefois pas impossible de lire, parmi les ouvrages récents : -"Pocahontas, the Life and the Legend", de F.Mossiker (A.A.Kopf, N.Y.1976) -"Pocahontas", Norman (University of Oklahoma Press, 1980). Et, si l'on a le courage d'affronter ses 8 ou 900 pages, "Chesapeake", de Mitchener qui, là encore, comme dans "Colorado Saga", décrit avec une remarquable et rare objectivité les rapports entre les Indiens et les Premiers Blancs.



Post-Scriptum

En dehors de toute considération romantique ou humanitaire, il est peut-être intéressant de résumer ici l'interprétation que donne à l'épopée de Pocahontas, l'historien Gary B. Nash (professeur à U.C.L.A.) dans un ouvrage qui semble peu connu en France :

"Red, White and Black, the Peoples of Early America".

Pour lui, Powhatan s'était emparé de John Smith pour bien montrer aux Anglais qu'il était encore maître chez lui et qu'on ne pouvait pas impunément s'aventurer sur "ses terres"; l'exécution du célèbre Captain et l'intervention de Pocahontas n'auraient été qu'une mise en scène soigneusement réglée. Mais les Anglais n'auraient vu là que l'intervention divine et peut-être le désir des Indiens de sceller des liens d'amitié avec leurs "visiteurs". Pocahontas devint ensuite l'ambassadrice de son père à Jamestown et le tint informé des dissensions qui régnaient dans le camp anglais... Mais avec les exactions de Smith, les relations s'enveniment ; Powhatan l'accuse d'avoir davantage l'intention de "s'emparer de son pays que de faire du commerce", et les raids se succèdent de part et d'autre. Après le départ de Smith, Powhatan déclenche un véritable blocus économique qui aboutira au retrait de la colonie anglaise en juin 1610... lorsque, miracle! deux bateaux apportent des vivres et 150 hommes de troupe avec, pour instructions données au Gouverneur Militaire,

"d'occuper militairement la région entre les rivières James et York, d'en arracher les tribus à la "suzzeraineté" de Powhatan, d'en tirer un maximum de maïs, de fourrures, de teintures et de travail pour, si possible, faire des indigènes une main-d'oeuvre agricole comme celle

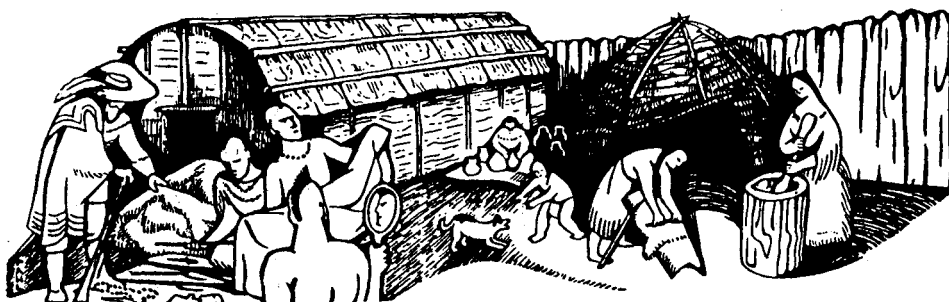
des Espagnols dans leurs colonies." On ne connaissait pas encore toute l'"efficacité" de la méthode espagnole et... ses résultats.

Powhatan réagit par des attaques sporadiques entre 1610 et 1612, mais les Anglais anéantissent trois petites tribus, détruisent deux villages indiens et obtiennent par la force suffisamment de maïs pour subsister. C'est dans cette atmosphère que le Capitaine Samuel Argall "kidnappe" Pocahontas pour -il l'a écrit lui-même- amener Powhatan à céder. La soumission rapide de Pocahontas fait irrésistiblement penser à certains lavages de cerveau, mais on ne peut, dans ce domaine, que faire des suppositions. Peut-être la jeune Indienne -elle n'a alors que 17-18 ans- a-t-elle été sensible aux charmes du riche veuf ? Quoi qu'il en soit, cette offre de mariage réussit sans doute à persuader Powhatan qu'il y trouverait plus d'avantages que d'inconvénients et c'est ainsi que Pocahontas -pardon! Rebecca- devint, de gré ou de force, l'instrument d'une trêve entre les deux populations.

Son arrivée en Angleterre fut habilement utilisée par la Compagnie de Virginie pour PROMOUVOIR LA COLONISATION du Chesapeake, et -ironie du sort!- elle vécut juste assez longtemps pour amener de nombreux souscripteurs à fournir le nerf d'une guerre qui allait, avec l'afflux de milliers de chercheurs de fortune dans son pays, conduire inéluctablement à l'anéantissement de son peuple.

(1: C'est ce même Capitaine Argall qui, quelques mois plus tard, anéantit le comptoir français de Port-Royal et contribue ainsi à l'appropriation exclusive et définitive de la Virginie.)

Extrait de "Le Rouge et le Blanc" de Joseph Tournaire (en préparation) .



LE ROLE DES FEMMES

par Tom Porter (*Chef Mohawk*)

Durant la Danse des Femmes traditionnelle, lorsque les hommes chantent, c'est pour honorer toutes les mères.

Le premier couplet est chanté pour honorer notre mère principale, la Terre Mère. Quand débute le second couplet, les femmes entrent dans la danse. La Terre Mère s'est vu confier par le Créateur la charge de subvenir à nos besoins en nous donnant la nourriture, les plantes médicinales et tout ce dont nous avons besoin pour survivre. Les responsabilités de la Terre Mère et de la mère humaine sont les mêmes. Et elles ont toutes deux une très lourde responsabilité :

elle seule.

Il n'y a pas de mariage dans lequel le mari et la femme se partageraient les responsabilités moitié-moitié. Ce n'est pas vrai. Il est plus exact de dire que c'est partagé en 80 et 20 %. C'est la femme qui porte le fardeau. Ce sont les femmes qui se font du souci, qui encouragent les gens, qui donnent des réprimandes, et qui accomplissent la majorité des travaux physiques dont la famille a besoin, qui remplacent les docteurs, tout. C'est pourquoi quand une femme a un enfant, c'est elle qui ne dort jamais. Au moindre petit bruit que fait l'enfant, la mère se lève et va voir si tout va bien. Le père "n'entend" jamais ça. Quand un enfant souille ses couches, c'est généralement la mère qui le change. Quand cet enfant se barbouille le visage, sa mère le sait et le lave. Quand cet enfant montre des symptômes de maladie, elle se fait du souci et va chercher des remèdes et des soins pour que la maladie s'en aille. Quand cet enfant se conduit mal, soit en manquant de respect ou en désobéissant, c'est la mère qui le réprimande en premier. Quand ces enfants deviennent de jeunes adultes, les instructions qu'ils ont reçues de leur mère quand ils étaient petits les aident à grandir et à distinguer le bien du mal. Quand un enfant se sent isolé ou rejeté, c'est la mère qui est là pour rassurer cet enfant avec sa tendresse et ses encouragements. Chaque jour, la mère parle à l'enfant et lui apprend à devenir un adulte. Quoiqu'il



arrive, jour et nuit, votre mère sera là. Combien d'heures, combien de jours cette mère a-t-elle investis dans son enfant ? C'est impossible à estimer. Et cette tendresse et ce souci ne cessent jamais. Qu'au jour où cette mère est enterrée.

Qu'importe l'heure, ce sont les mères qui auront toujours de la nourriture pour nous. Pendant les mois d'hiver, quand la pile de bois diminue, ce sont nos mères qui nous disent que nous devrions rapporter du bois. Ce sont ces petites choses qui permettent aux enfants d'apprendre qui les aideront plus tard à l'âge adulte. Si son fils va à la pêche et a la chance de rapporter du poisson à la maison, sa Mère doit alors nettoyer et préparer le poisson. Ceci devrait porter chance aux pêcheurs, et ce qui est encore plus important, encourager le jeune pêcheur à recommencer et à savoir que ses efforts sont appréciés par sa famille.

C'est la mère qui dit aux enfants quand un orage arrive : "Ne vous mettez pas à crier et à chanter et à courir sous les éclairs et le tonnerre." Si nous suivons ces recommandations, il ne nous arrivera pas de mal, et nous montrerons du respect aux esprits du Tonnerre.

La naissance d'un bébé est toujours accompagnée de grandes souffrances, et c'est un grand miracle en soi. Seules les mères savent ça. Une mère mohawk n'abandonne jamais ses enfants. S'il faut marcher 800 Km dans la neige, avec de la neige jusqu'à la taille, les vraies mères porteront leurs 4 ou 5 enfants elles-mêmes, et feront tout le chemin ou mourront avec eux. Même quand les enfants sont grands, une mère reste toujours une mère, et s'ils se conduisent mal, c'est cette mère qui les réprimandera. Et elle insistera, quel que soit le prix à payer pour revenir dans le droit chemin. Pour les Mohawks, on

ne devient pas adulte à 21 ans. Une mère exigera toujours le respect de la part de ses enfants.

Une vraie mère ne confiera jamais ses enfants à une étrangère. Elle ne les laissera pas, tout petits, aux soins de quelqu'un qui n'est pas un parent proche

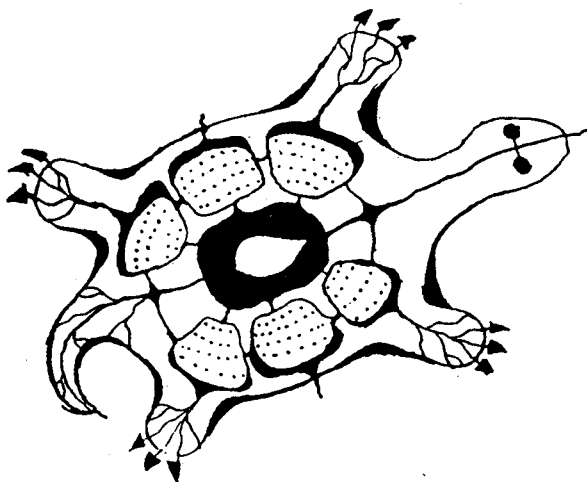
En ce qui concerne les cérémonies de notre peuple, c'est aux mères de s'assurer que les enfants s'y rendent bien. Ce sont elles qui veillent à ce que les aliments destinés à la cérémonie sont bien préparés et emportés. C'est la mère qui sent immédiatement quand les esprits s'assemblent autour de la maison, et qui sait qu'une cérémonie doit survenir pour les empêcher de nuire à la famille.

Ce sont les mères (de Clan) qui choisissent les hommes qui seront les leaders de la Nation Mohawk. Elles observent les enfants quand ils deviennent des adultes et, en fonction de la façon dont leur caractère se forme, en déduisent quel genre de leader ils feront. Ce sont les mères qui sont à la tête des Sociétés de Médecine. Ainsi donc, la Mère est véritablement l'orchestrateur de la vie sur cette terre. Et nous ne devons jamais déshonorer le nom de Mère.

Et en hommage à ma Mère et à feu ma grand-mère, je voudrais dire merci. Pour les douleurs que vous avez éprouvées en me donnant naissance, pour m'avoir appris à distinguer le bien du mal. Merci de me l'avoir appris, de telle sorte que ma tâche de père, parce que vous avez tout fait pour moi, s'en trouve facilitée. Merci à ma merveilleuse femme, la mère de mes enfants. Et à ma Grand-mère, merci, parce que, sans toi, rien ne serait.

In Akwesasne Notes, traduction

de Nathalie Novik



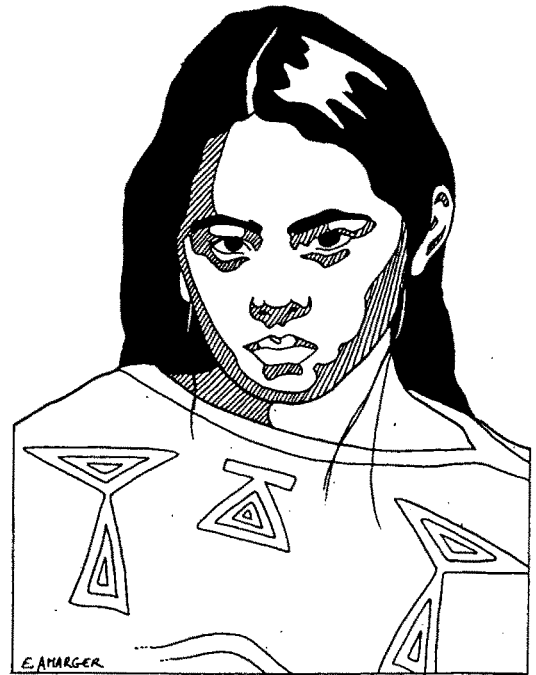
FEMME LAKOTA

Selon les croyances lakota, un certain aspect de l'esprit de la personne, désigné par "tun", vit éternellement, "revenant" périodiquement pour habiter un nouveau-né. Sans ce "tun", le bébé ne pourrait vivre. comme le "tun" vient d'ailleurs, lorsque naît le bébé, les gens disent : "Hoksicala wan icimani hi" ("Un bébé voyageur est arrivé")...

LA NAISSANCE retour de "tun"

Tous les enfants, particulièrement durant leur première année, sont considérés comme "wakan"(sacrés). Les Lakota croient que, durant cette période, il est essentiel de traiter les enfants convenablement, de crainte qu'ils ne "retournent chez eux".

A la naissance, la sage-femme -le plus souvent une grand-mère ou une tante de la jeune mère- coupe le cordon ombilical avec un couteau tranchant et nettoie la bouche du bébé. C'est aussi à elle de disposer du placenta qu'elle enveloppe dans une peau de cerf et place haut dans un arbre afin que les animaux ne puissent le trouver et n'exercent sur l'enfant quelque néfaste influence. Les grands-parents de celui-ci confectionnent un petit sachet en peau de cerf ayant la forme d'un lézard des sables, le "t'elanunwe"(trompe-la-mort), et déposent le cordon dans ce sachet. Il faut savoir que le lézard des sables est admiré pour sa longévité.



" WINCINCALA " L'ENFANCE

Plus tard, le "t'elanunwe" est fixé au berceau de l'enfant, puis à l'une des tresses de la fillette. On pense que si le cordon était rejeté ou ne demeurerait pas bien vue, l'enfant deviendrait trop curieux. C'est ainsi que les adultes demandent souvent à un enfant un peu trop curieux : "Cekpa, oyale he?" (Chercherais-tu ton cordon ombilical?)

Filles et garçons reçoivent un nom se rapportant à un événement naturel marquant, à un parent ou membre important de la tribu qui est décédé, ou encore à une occasion historique jugée importante pour le "tiyospaye" (famille élargie). Ils reçoivent aussi un nom rituel qui sera employé par le "Tyapaha" (Annonneur) au cours des "give-aways" ou repris lors de chants interprétés pour des occasions telles que la Danse de Victoire.

Le premier enfant à naître est appelé "witokapa" s'il s'agit d'une fille, et "wicatokapa" si c'est un garçon. Le dernier-né, garçon ou fille, est appelé "hakela" ou "hakokta" (le dernier) .

Les noms féminins ne se distinguent des noms masculins que par un suffixe. Ainsi, le nom masculin "Mahpiya Ska" (Nuage Blanc) peut-il être distingué du nom féminin "Mahpiya Ska Win".

"Skatapi cik' ala", jouer à la maman

A mesure qu'elle grandissait, la fillette jouait avec des poupées et des tipis miniatures, et lorsqu'elle était assez grande pour monter à cheval, c'est à dire vers l'âge de trois ou quatre ans, on lui donnait des accessoires de femme semblables à ceux de sa mère : un étui à couteau, une boîte à alènes et un grattoir.

Une petite fille pouvait pratiquer la plupart des jeux aussi bien avec les garçons qu'avec les autres fillettes, mais elles seules pouvaient jouer au "skatapi cik'ala" (le petit jeu), dans lequel elles imitaient les activités des femmes - portant des poupées dans le dos, des piquets de tente ou des chevaux de bois, plantant les tentes, cuisinant ou donnant à manger aux enfants...- A travers ces jeux, les enfants apprennent la culture de leur tribu et le comportement à adopter à l'égard des autres membres de la communauté.

Apprendre à travers jeux...

Tous les jeux ne sont pas de simples activités de détente. L'un des rites essentiels de la tradition Lakota est le "tapa wankayeyapi" (lancement de la balle). Cette cérémonie qui se déroule comme un jeu est en fait une "leçon" rituelle.

Les enfants entendaient parler des frandes cérémonies traditionnelles, comme la Danse du Soleil*, depuis leur plus jeune âge et avaient maintes occasions d'en suivre le déroulement. On leur apprenait à considérer la pipe sacrée avec respect, à ne jamais la manipuler en dépit du bon sens, et à l'extraire du sac dans lequel elle était enveloppée.

... ou "wicowoyake", les légendes.

Le soir, autour du feu, dans le tipi, les petites filles et les petits garçons attendaient avec impatience les conteurs d'histoires qui leur narraient les "ohunkakan" (histoires pour rire) et les "wicowoyake" (légendes). Les "ohunkakan" avaient la fonction la plus importante : enseigner les bonnes manières et les convenances du comportement social, et illustrer les gestes à éviter ; ces histoires mettaient souvent en scène des personnages mythiques tels "Iktomi" (l'a-raignée), héros dans la culture Lakota. Les "wicowoyake" étaient des histoires proches de celles contenues dans les "Winter Counts". Elles relataient des événements importants survenus aux Lakota. Toutes ces histoires étaient basées sur des faits historiques mis en relation avec le monde spirituel ; à travers elles, les Lakota pouvaient apprendre le passé de leur peuple et y greffer les événements vécus au présent.

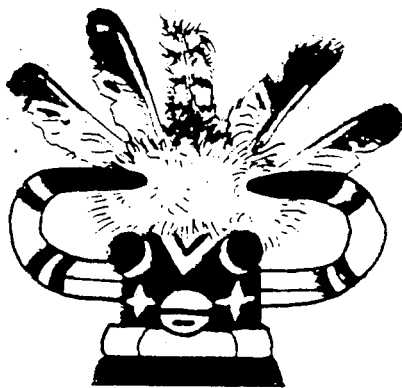
On enseignait aussi à l'enfant à connaître ses parents : "Tunkasila, Unci, Ina, Ate, Tunwi, etc..." Les filles apprenaient l'importance de respecter la nature ; leurs mères et grand-mères gardaient un oeil vigilant sur elles alors qu'elles approchaient de la maturité. Bientôt leur enfance se terminerait, et surviendrait pour elles le moment de "tankake" (devenir une femme) ; leur changement de statut social serait alors annoncé à tout le "Tiyospaye".



"WIKOSKALAKA" L'ADOLESCENCE

La maturation physiologique des jeunes filles Lakota implique des changements concomitants dans leur statut social et rituel. La transition de l'enfance à l'adolescence dans la vie d'une femme est résolument marquée, alors qu'elle passe presque inaperçue dans la vie d'un homme.

Lorsqu'elle atteignait l'âge de son premier cycle menstruel, la jeune fille était conduite dans un nouveau tipi, au-delà du cercle du camp. Une femme plus âgée de sa famille, ou choisie par sa famille pour sa réputation irréprochable veillait à ce qu'elle ne manquât de rien et l'éduquait quant à ses nouvelles obligations de future femme et mère. Les Lakota pensent que, tout comme à sa naissance, les influences entourant une jeune femme durant ses premières règles ont sur elle un impact déterminant pour son avenir. Et, tout comme le placenta était manipulé avec soin à la naissance, il en était de même des premiers paquets menstruels et des suivants. Ils étaient cousus de douce peau de cerf doublée de fin duvet de "cattail" (*thypha latifolia*) et maintenu par une ceinture ou un pagne.



De même qu'un garçon pouvait chercher une vision dès que sa voix commençait à changer, une fille le pouvait également en enveloppant ainsi son premier flux menstruel et en le plaçant dans un arbre.

Lorsque la fille atteignait l'âge adulte, ses parents parrainaient un rite important, "isnati awicalowanpi" ("ils chantent sur ses premières règles") parfois nommé aussi la Cérémonie du Bison,



car il était célébré pour invoquer l'esprit du bison, et, par ce moyen, assurer à l'initiée les vertus les plus valorisantes pour une femme Lakota -chasteté, fécondité, industrie et hospitalité- et pour annoncer au peuple que la fille était à présent une femme.

Dans l'esprit de la Femme Bison Blanc

Les jeunes femmes apprenaient ainsi les vertus de la Femme Bison Blanc. Pour les protéger des hommes impudiques qui parcouraient le camp la nuit, rampant sous les tipis pour s'allonger avec les jeunes femmes, les mères attachaient à leurs filles pubères des "ceintures de chasteté" en cuir cru. La virginité des jeunes filles était en outre garantie par le fait qu'on pouvait en permanence constater qu'elles étaient en compagnie d'une "chaperonne", habituellement une grand-mère qui, lorsqu'elle ne se déplaçait pas avec sa petite fille, gardait sur elle un oeil attentif depuis l'intérieur d'un tipi voisin.

La période menstruelle était aussi accompagnée d'un certain nombre d'interdits qui défendaient à l'adolescente de cuisiner ou de toucher à la nourriture, d'aller près des hommes ou de leurs armes, de manipuler des herbes médicinales ou des objets rituels comme la pipe sacrée.

Autour du cottonwood

Sinon, à cet âge, la jeune fille se concentrait sur les activités de femmes -particulièrement la cuisine, le tannage et l'assemblage des peaux de bison pour la confection des tipis. Mais il y avait des rôles autrement importants à tenir, qui étaient liés aux Sept Rites Sacrés apportés aux Lakota par la Femme Bison Blanc. L'un des plus importants consistait à participer en tant que vierge à la Danse du Soleil. En effet, lors de ce rite fondamental, ce sont quatre jeunes vierges qui donnent les quatre premiers coups de hache lors de l'abattage du "cottonwood" autour duquel les danseurs évolueront et seront attachés lors du dernier jour de la cérémonie. A chacune des quatre vierges correspond une direction, et chacune d'elle frappe l'arbre sacré avec la hache dans l'ordre suivant : Ouest, Nord, Est, Sud.

Les jeunes femmes étaient aussi fort précieuses pour les sociétés guerrières au sein desquelles, surtout, elles chantaient.

Des sociétés de femmes

Certaines sociétés étaient exclusivement réservées aux jeunes femmes. La "Wipata Okolakicije", par exemple, était une confrérie dont les membres apprenaient les techniques de la broderie en piquants de porc-épic ("quilling") par l'intermédiaire d'instructions visionnaires émanant d'"Anukite" (la Femme Double, aussi nommée Femme Cerf). Les femmes de cette société étaient réunies par une aïeule et exposaient leurs travaux au cours d'un festin. De même les femmes qui étaient expertes dans le tannage des peaux formaient la "Taha Kpanyanpi", fabriquant en groupe des tipis.

"Grimpez sur le sommet d'une colline et cherchez une femme de l'autre côté"

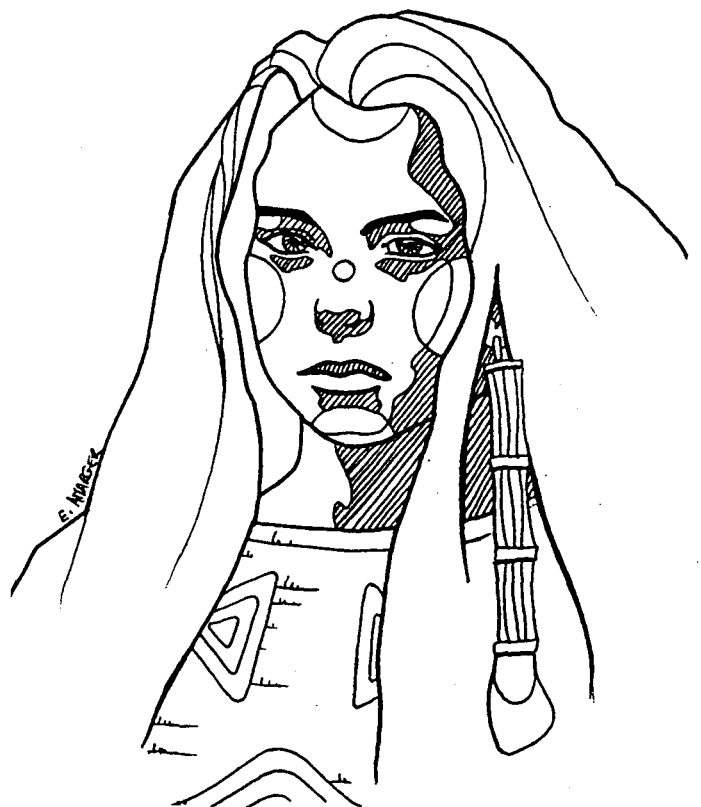
Avant de se courtoiser, jeunes hommes et jeunes femmes étaient instruits quant au meilleur choix d'un conjoint qui était idéalement membre d'un autre "Ti-yospaje". Les grands-pères réunissaient leurs petits enfants autour d'eux et les

prévenaient : "Petits enfants, ne choisissez pas une femme au coin de votre demeure! ("Takoja, tiokahmi etan tawicutun sni po!)"

On enseignait soigneusement aux enfants leurs relations de parenté afin qu'ils sachent bien qui était ou n'était pas éligible en vue d'un mariage. Les hommes âgés avaient l'habitude de dire aux jeunes: "Grimpez sur le sommet d'une colline, et cherchez une femme de l'autre côté!" Pour les jeunes femmes désireuses de rencontrer de jeunes hommes, des repas et des danses étaient organisés, le soir, dans le cercle du camp.

Tant va la fille à l'eau

Bien que la fille "marchât au milieu des femmes", il y avait certaines occasions pendant lesquelles elle pouvait échapper aux yeux vigilants de sa mère ou de sa grand-mère, et rencontrer un garçon qui lui plaisait. La meilleure occasion survenait lorsqu'elle était envoyée chercher de l'eau à la rivière avoisinante. Elle suivait une piste qui était assez peu en vue du camp. Si elle plaisait à un garçon, celui-ci l'attendait sur la piste et tirait alors sur sa robe ou lui lançait des petits cailloux afin d'attirer son attention. Si la jeune femme souhaitait répondre à ses avances, elle pouvait s'attarder un peu et lui parler. Sinon, elle poursuivait ses besognes comme si de rien n'était.



Entre couverture et flûte d'amour

Mais la procédure habituelle, pour la jeune femme, était plutôt d'attendre hors de son tipi, au coucher du soleil, bavardant peut-être avec une parente ou une amie de son âge. Les jeunes hommes impatients -et ils pouvaient être nombreux- s'avançaient lentement, formant un rang devant elle. A ce moment, la compagne éventuelle de la jeune femme s'éloignait, la laissant bavarder avec chacun des soupirants. Bien entendu, ses parents plus âgés restaient dans le tipi se plaçant de façon à pouvoir observer chacun des garçons qui approchaient. Et chacun attendait son tour : alors, venant vers elle, il disposait ses bras autour d'elle pour l'envelopper dans sa couverture de cour, pratique nommée "sina aopemni inajinpi" ("debout dans la couverture").



Chaque jeune homme racontait les événements importants de la journée, ou lui contait ses exploits guerriers ou encore son habileté à la chasse. Le choix de la jeune femme se fondait sur les réalisations du jeune homme dont les exploits étaient scrupuleusement évalués par toute la famille de la fille.

Mais le succès de la conversation tenue par le jeune guerrier n'était pas tout à fait confié à la chance... La plupart des soupirants venaient en effet "armés" de Médecine de l'Elan ("Elk Medicine") ; cette dernière ayant la réputation de pouvoir placer la jeune fille sous le charme de son propriétaire. Tard dans la nuit, après que tous les soupirants aient eu leur chance de parler à la jeune fille, on pouvait entendre dans la brise le son des "siyotanka" (flûtes d'amour) sur lesquelles étaient jouées de tendres mélodies. Souvent, la fille reconnaissait le joueur à sa musique.

Lorsque venait pour l'adolescente le moment de faire son choix, une grande excitation régnait dans le camp. Habituellement, ses parents consentaient au mariage, comme le faisaient les parents du jeune homme. Mais il y avait des cas où les mariages étaient arrangés par les parents sans même l'avis du couple. Dans ce cas, les amoureux authentiques pouvaient prendre la fuite, se réfugiant souvent dans une autre bande Lakota. Si la femme ne voulait pas partir, il arrivait que le jeune homme la capture et l'enlève vers un autre camp.

"Okiciyuze", s'unir

Tout au long de son adolescence, la jeune femme continuait à apprendre les tâches qu'elle devrait accomplir en tant qu'épouse et mère. Ses parents et grands parents poursuivaient son éducation. Le mariage apporterait de nouvelles responsabilités et une foule de nouveaux parents ; il était donc important d'apprendre correctement les termes de parenté. En Lakota, le mot désignant le mariage est "okiciyuze" (s'unir), et les formalités coutumières consistent en grande partie en une série d'échanges de cadeaux entre les familles des deux jeunes époux.

Les mères disaient : "Lorsque votre fille se marie, elle disparaît pour toujours, mais lorsqu'un fils se marie, vous recevez une nouvelle fille". C'est que la cérémonie de mariage elle-même impliquait essentiellement un changement de lieu de résidence pour l'épouse qui devait rejoindre le foyer familial de son mari. Alors que pour elle approchait le moment des cérémonies et des repas, la mère la prévenait : "Tu vas devenir une "wiwoh'a" (une femme liée), aussi prends en ton parti, car tu me quittes pour de bon et tu mourras là-bas." C'était une autre façon de lui dire qu'elle devait aller vivre dans le "wicoti" -ou camp de chasse- de son époux, se déplaçant avec lui à la recherche du bison et autres gibiers. Et il pouvait s'écouler beaucoup de temps avant que la bande de son mari et celle de son père ne se rencontrent. Elle vivrait aussi avec des gens qui appartiendraient à un "tiyospaye" différent, ces grandes divisions des Lakota selon lesquelles les gens sont apparentés par la naissance et non par le lieu de résidence.

"WINYAN" la femme adulte

Au cours d'un rite marquant, la femme était introduite dans la bande de chasse de son mari. D'abord la famille de celui-ci distribuait des cadeaux à celle de sa femme. Ces cadeaux, qui comprenaient des chevaux, des couvertures et autres objets de valeur, étaient donnés à l'épouse qui, à son tour, les distribuait à ses parents. Elle prenait ensuite des cadeaux collectés par ceux-ci et les offrait à ses beaux-parents. Les cadeaux échangés, venait le moment "wi-wh'a hunka" (adoption de la femme) et du "sawicayapi" (don des cadeaux) lors duquel la famille dressait un tipi à la nouvelle belle-fille et lui préparait ses objets. Alors, la grand-mère, la mère et les soeurs du mari habillaient la jeune épouse d'une robe en peau de daim (confectionnée par sa belle-mère), lui peignaient en rouge la raie des cheveux, puis préparaient un grand repas pour tout le monde.

Mariée, propriétaire

La grand-mère de la jeune femme était chargée de fabriquer le tipi du jeune couple -qui resterait propriété de l'épouse-, le mari devant fournir tout le reste. La femme possédait ses propres chevaux, selle, couverture de selle, ustensiles de cuisine et vêtements -tout, sauf le matériel de chasse et de combat de son mari-. Idéalement, le nouveau tipi était monté près de ceux du père et des frères de ce dernier.

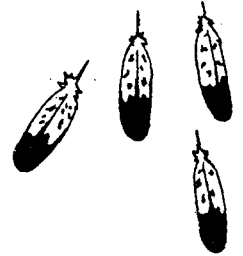
Un homme issu d'une famille prospère pouvait prendre plus d'une épouse -habituellement deux ou trois, et généralement des soeurs. Mais il devait disposer de moyens substantiels, dans la mesure où chacune de ses femmes -avec ses propres enfants- devait vivre dans un tipi tout à elle. Il devait également posséder de nombreux chevaux pour pouvoir déplacer les tipis et leur contenu, ainsi que les enfants, lorsque le camp partait à la recherche de gibier ou d'un bon emplacement pour l'hiver.

Le partage des tâches

Dans la société Lakota, la division du travail attribuait aux hommes la charge de la chasse et de la sécurité, et aux femmes celles des travaux ménagers et des enfants. Cependant, cette division n'était pas absolue, et chacun pouvait participer librement à tous les aspects des tâches de l'autre. Si le mari était présent au foyer durant plusieurs jours, il faisait ce qu'il pouvait pour alléger le travail de sa femme ; il coupait du bois, fabriquait ou réparait les selles, coupait la viande en fines lanières pour la faire sécher, et amusait les enfants. Hommes et femmes se devaient d'être attentionnés l'un pour l'autre. Chaque matin, en signe de respect, brossait et tressait les cheveux de sa femme, lui peignait ensuite les joues en rouge. De la graisse était parfois mêlée à la peinture, afin de protéger contre vent et soleil.

L'épouse, elle, avait à charge de monter et démonter le tipi, mais elle était aidée par les autres femmes, les enfants et les hommes. Lorsque venait le moment de déplacer le camp, elle emballait le tipi, le matériel de cou-



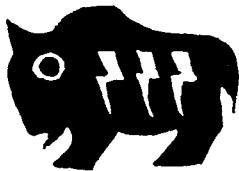


chage, les vêtements, les ustensiles de cuisine et la nourriture à emporter sur les travois, et se chargeait en outre de déplacer le mobilier et les enfants, afin que les hommes soient en permanence à même de défendre le groupe si nécessaire. Dès l'instant où le clan voyageait, ceux-ci précédaient femmes, enfants et personnes âgées, de telle sorte qu'en cas de danger, animal ou humain, ils étaient les premiers exposés et pouvaient protéger leur suite.

Les femmes collectaient de la nourriture comme les "chokecherries" (petites cerises sauvages), "buffalo-berries", groseilles, prunes, navets et haricots sauvages - ces derniers étant ramassés... dans les nids de souris des champs. Ces aliments étaient emballés dans des sacs en vessie et des boîtes parflèches.

Mais la vie des femmes Lakota n'était pas que labeurs ; elles avaient leur part dans les activités ludiques et rituelles. Elles se joignaient aux hommes lors de jeux tels que le "hanpae-cunpi" (jeu du mocassin) au cours duquel un objet était caché, ou le "kansukutepi" (chasse à la prune) qui consistait à jeter des dés en noyau de prune dans un bol en bois .

Bien plus qu'une ménagère



Une riche alimentation

La base alimentaire des Lakota était la viande de bison, d'élan et de cerf aussi, accompagnée de fruits ou légumes sauvages ; s'y ajoutait beaucoup de gibier plus petit : antilope, rat musqué, chien de prairie, raton laveur, porc-épic, skunk, louveteau, renardeau, castor, lapin, canard sauvage, coq de bruyère... Le maïs était obtenu par troc avec d'autres tribus.

Ce sont les femmes qui devaient préparer tous ces aliments. Elles accompagnaient également maris et frères à la chasse au bison afin d'aider au dépeçage puis au découpage de la viande à transporter au camp. Ce sont elles encore qui tannaient les peaux et confectionnaient tout ce qui en découlait (vêtements, mocassins, tipis, etc...).

Tout comme pour les hommes, le combat tenait un rôle important dans la vie des femmes qui, souvent, appartenaient à des "sociétés guerrières". Dans les sociétés "Tokala" (Renards) et "Cante Tinza" (Coeurs Forts), les femmes devaient chanter. Les membres de la société "Napesni", au coeur de la bataille, portaient une longue traîne dont l'extrémité était plantée dans le sol à l'aide d'un piquet, ce qui leur interdisait toute retraite. Seul, un des leurs pouvait retirer le piquet et libérer un camarade Napesni ; sinon, il s'agissait de combattre jusqu'à la mort, se sacrifiant pour son peuple. Dans cette situation, les soeurs des guerriers pouvaient participer à la danse circulaire et tenir la traîne de leurs frères. Elles étaient toujours très respectueuses à leur égard y compris après leurs mariages respectifs, et très fières de célébrer leurs victoires.



Un certain nombre de danses étaient dirigées par les femmes en l'honneur des hommes; ainsi la "Iwakicipi" (Danse de Victoire) lors de laquelle elles portaient armes et coiffures de leurs maris, frères ou fils. Il existait aussi des sociétés guerrières composées de femmes dont les parents masculins avaient accomplis des actes de bravoure.

Pourvoyeuse de "médecine de combat"

Mais les femmes avaient aussi leurs propres sociétés-médecine, et l'une d'entre elle, la "Wakan Okolakiciye", était une association de femmes qui avaient Rêvé de l'Elan, du Bison ou du Cheval. La fonction première de cette société était de fournir une "médecine de combat" et, bien que ces femmes fussent bénévoles, elles partageaient le butin des guerriers victorieux.

Bien que la fidélité fût hautement valorisée dans le mariage, il arrivait qu'une femme prenne la fuite avec un autre homme. L'acte de celui-ci était désigné par "wiinahme" (cacher une femme), c'est à dire la séduire ou s'enfuir avec elle. Le couple d'amants devait alors chercher refuge dans une autre bande, car au mari trompé revenait la prérogative de réunir les hommes de sa parenté pour traquer le coupable et éventuellement le tuer. Il arrivait que la femme, quant à elle, soit battue ou qu'on lui entaillât le nez ou l'oreille, marque permanente de son adultère.



Des divorces égalitaires

Des principes égalitaires prévalaient en cas de divorce : si un homme désirait se séparer de sa femme, il pouvait annoncer publiquement, au cours d'un repas ou d'une danse, qu'il allait "wiihpeya" (répudier sa femme). Cette coutume aurait trouvé son origine dans la société Miwatani et, par la suite, aurait été adoptée par d'autres "sociétés guerrières", les Tokala, Ihoka, Lotka et Omaha. Au moment voulu, l'homme qui voulait divorcer s'approchait du tambour, le frappait avec la baguette qu'il jetait ensuite par-dessus son épaule. L'acte était alors incontestable. Si une femme voulait divorcer, elle pouvait "wicasaihpeyapi" (répudier l'homme) car c'est elle qui possédait le tipi. Elle emballait simplement tous les objets de son mari alors qu'il était absent, et les laissait dehors devant l'entrée. A son retour, il n'avait d'autre choix que celui de prendre ses affaires et de partir.



Après avoir donné le jour à son premier enfant, la femme d'âge mûr se consacrait aux tâches ménagères et à élever ses enfants. Dans une famille Lakota, le nombre idéal de ceux-ci était cinq ou six, bien que ce fût souvent moins, car chacun était allaité durant deux, voire quatre années. L'allaitement cessait en fait lorsque la mère ne pouvait plus supporter les morsures des tétées. Il est vrai que les femmes amérindiennes étaient fortes et résistantes, portant et allaitant avec moins de difficulté que d'autres.

Bien qu'elles fussent en permanence occupées à pourvoir aux besoins familiaux, leur existence n'était pas laborieuse à outrance, et encore moins "misérable".

"WINUNHICALA" LA FEMME AGÉE

Les femmes âgées, et particulièrement celles qui avaient la ménopause, étaient respectées pour leur savoir, leur sagesse et leur pouvoir. Les grands-mères assumaient la majeure partie de la surveillance et de l'éducation des petites filles, et à cet égard, étaient presque plus importantes que les mères elles-mêmes. Outre l'apprentissage de techniques, comme la cuisine, la couture la broderie en piquants de porc-épic et le tannage, les femmes âgées prodiguaient leurs conseils aux enfants quant à leurs responsabilités morales et spirituelles. C'était sous l'aile de leurs grands-parents que les enfants Lakota découvraient le monde environnant, souvent analysé et expliqué dans un langage cryptique d'Anciens.

Au centre de l'éducation et des rites.

Les grands-parents commençaient aussi à enseigner aux enfants les dictons et admonitions propres à la société Lakota. De leurs grands-mères, on recevait connaissance et sagesse, et, comme la Femme Bison Blanc l'avait promis, c'était aux femmes d'assurer la pérennité des valeurs Lakota. Les aîeules se devaient d'être les plus sages et, sur le point de devenir des "Wicahunka" (Ancêtre femme), elles étaient de tous les rites associés à la mort.

On pensait que la mort imminente était annoncée par certains signes que quelques femmes seulement pouvait percevoir, interpréter et expliquer. Lorsqu'un guerrier décédait, son corps devait recevoir des soins spécifiques (peinture faciale rouge, plumes d'aigle dans les cheveux, etc...) et ces soins étaient prodigués par les vieilles femmes. En fait, toute la préparation du corps et des funérailles incombait aux parents du défunt.

Souvent, lors du décès d'un parent proche, les femmes se tailladaient bras et jambes avec un couteau ou un éclat de silex. Hommes et femmes se coupaient les cheveux, pouvant même s'amputer de l'auriculaire en signe de deuil. La mère

restait près du corps durant quatre nuit retournant à son tipi chaque matin. Le père demeurait à l'écart de l'échafaud funéraire et se rendait au sommet d'une colline pour s'y recueillir. Les autres femmes étaient conviées à rester chez elles et à se montrer travailleuses, concentrées sur leurs travaux de ménage et de broderie. Elles étaient prévenues par les anciens qu'à flâner en telle occasion, elle risquait de devenir paresseuse à jamais.

"Wapiye winyan" la Femme Guérisseuse

Lorsqu'une femme atteignait l'âge de la ménopause, elle recevait fréquemment, par l'intermédiaire d'hommes-médecine ou de visions, le pouvoir de s'investir dans différents rites. Elle se voyait alors particulièrement apte à soigner à l'aide des plantes. On la nommait "Wapiye winyan" (Femme guérisseuse). Celles qui avaient "pouvoir de sorcellerie" étaient connues comme "Wihmunga". Très peu de femmes la pratiquaient, mais toutes les "femmes sacrées", tout comme les "hommes-médecine", savaient que l'acquisition de "pouvoirs" signifiait qu'elles devaient être extrêmement prudentes durant tout le reste de leur vie. Le mauvais usage du pouvoir sacré pouvait attirer une "représaille des Esprits" qui prendraient la vie d'un être cher.



Les femmes âgées participaient aussi à la Danse du Soleil et à d'autres cérémonies importantes - cela, tant qu'elles le pouvaient physiquement. Jusqu'à la fin de sa vie une femme se montrait précieuse pour sa famille et sa tribu. Si elle restait avec son mari jusqu'à ce qu'il décédât, et si elle ne se remariait pas, elle était tout particulièrement choyée. Si elle se remariait, on cancanait à son sujet, disant qu'elle ne devait pas véritablement l'aimer.

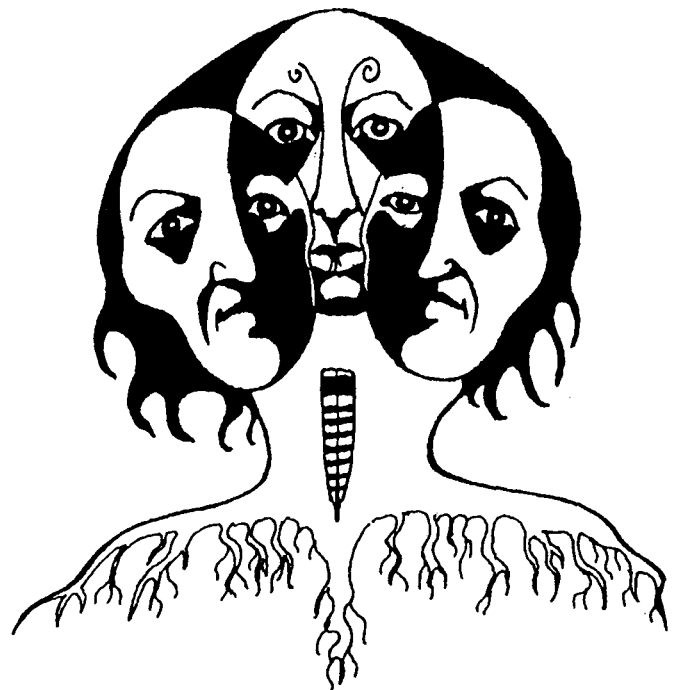
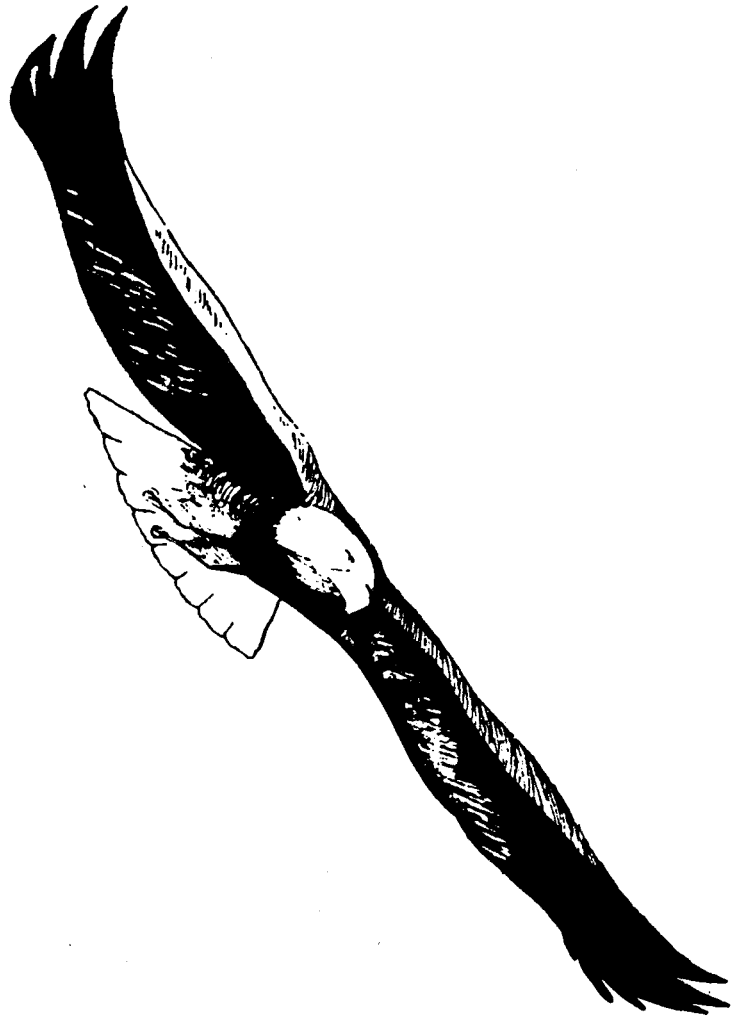
Si les Lakota avaient grand peur de perdre leurs enfants, ils n'avaient par contre aucune crainte de mourir de vieillesse, les vieux couples plaisantant souvent entre eux, pariant sur lequel des deux resterait vivant et chercherait aussitôt un conjoint plus jeune. Pourtant, même l'homme, s'il ne voulait risquer d'être culpabilisé, devait rester veuf.

Revenir au "Wanagiyata", le domaine des esprits

Comme ce fut la Femme Bison Blanc qui apporta aux Lakota les rites leur permettant de vivre "avec tous leurs parents", il semblait logique que la dernière personne à côtoyer juste avant la mort fût aussi une femme. On croyait qu'à la puberté chacun devait être tatoué, sur le poignet ou sur le front, afin de permettre à l'esprit de "passer sans risque sur la Route Fantôme". Quelque part dans le Sud, cette route formait un embranchement à l'intersection duquel une vieille femme vérifiait le tatouage de chaque esprit de passage.

Ceux qui portaient tatouage étaient autorisés à continuer le long de la Route Fantôme jusqu'à atteindre "Wanagiyata" (le domaine des Esprits), semblable à la terre, mais où l'on pouvait retrouver tous ses parents défunts et la multitude des esprits des bisons et autres animaux.

La vieille femme refoulait ceux qui ne portaient pas tatouage par-delà un nuage ou une falaise, leur refusant à jamais le droit de parcourir à nouveau la Route Fantôme et les condamnant à errer indéfiniment sur terre sous la forme de "fantômes" sans aucune demeure permanente.





Aujourd'hui, comme hier

Aujourd'hui, les enfants Lakota apprennent toujours à être généreux, à partager la nourriture, les vêtements, le foyer, à être compatissant également, aussi bien avec les Indiens d'autres tribus qu'avec les non-Indiens. On leur apprend toujours à respecter les anciens, à aimer leurs parents, à être fidèle en amitié et, par-dessus tout, à coopérer avec les autres membres de la tribu, plutôt que de les concurrencer.

Bien que les Lakota soient de nos jours en bien des points semblables à leurs contemporains non-indiens, ils en sont aussi bien différents. Et notamment la relation entre hommes et femmes ne cadre pas avec la "culture" importée : c'est que chez les Indiens cette relation est essentiellement basée sur la complémentarité et la coopération entre les deux sexes, plutôt que sur la domination ou la compétitivité.

En dépit du génocide puis des atteintes psycho-culturelles qu'on lui a infligés, le Peuple Lakota est parvenu à préserver, autour du rôle central toujours tenu par ses femmes, un grand nombre de valeurs traditionnelles essentielles qui, espérons-le sauront être transmises aux générations futures.

*

(Texte rédigé à l'aide du livre "Oglala Women" de Marla N. Powers, University of Chicago Press)

par Pascal Mariller

ALICE NEW HOLY BLUE LEGS

(Woskapi, l'art lakota de broder avec des piquants de porc-épic)

L'"herbe à bison, qui avait été jaunie par l'ardent soleil d'été, contrastait avec les silhouettes sombres des pins éparpillés sur les collines aux formes arrondies. En ce beau matin d'"été indien", pas un seul nuage ne parcourait le ciel immense du Dakota du Sud, et rien ne laissait présager que, bientôt, Waziya enverrait son souffle glacial qui couvrirait Unci Maka d'une blanche couverture de neige et de glace.

La ligne sombre des Black Hills

par Pascal Mariller

Après avoir parcouru l'interminable piste de "gumbo" -ce sol caractéristique du Dakota du Sud, sableux et abrasif lorsqu'il est sec, gras lorsqu'il est humide et quasiment impraticable après forte pluie, chaque voiture retraçant les sillons déjà existants- nous arrivons enfin en vue de la communauté de Grass Creek.

Perdues au milieu de la prairie, quelques modestes demeures entourées de carcasses de voitures et moteurs en tous genres, scène typique de la Réserve. Au nord, on peut apercevoir les falaises des "Badlands" et, en portant son regard à l'Ouest, loin à l'horizon, la ligne sombre des "Black Hills".

L'une des rares spécialistes

Alors que nous contemplons le paysage, nous voyons quelqu'un sortir de l'une des maisons ; nous nous portons à sa rencontre. C'est une femme de taille moyenne, âgée d'une soixantaine d'années environ, ses cheveux grisonnants se terminent par une longue tresse dans le dos ; elle est vêtue d'une veste et d'un pantalon beiges. Elle se dirige sous un "abri d'été" -toit de branches de pin soutenu par une armature du même arbre- où elle éparpille quelques graines pour nourrir ses volailles.



"Pardon Madame, sauriez-vous où habite Mme Alice New Holy Blue Legs ?

- Oui, Alice Blue Legs, c'est moi, venez !"

Anog - Ité, la Femme Double

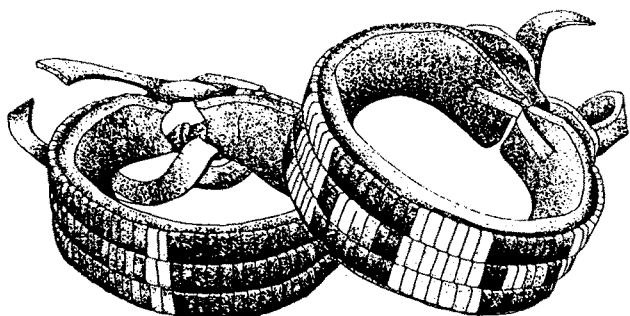
Elle nous fait entrer dans sa maison aux murs de bois peints en vert et à la toiture tapissée de mottes de terre. A l'intérieur, nous faisons connaissance avec deux de ses filles et leurs jeunes enfants. Après nous avoir invités à nous asseoir, Alice nous offre à chacun une tasse de café et un morceau de "fry bread". C'est alors que nous lui expliquons le but de notre visite : en apprendre davantage sur l'art du "quillwork" -art de la broderie en piquants de porc-épic- dont elle est l'une des rares spécialistes encore en vie.

"Pourriez-vous nous raconter les origines de la technique du "quillwork" ?

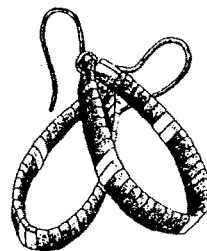
-On raconte qu'il y a très longtemps, une femme qui avait rêvé de Anog-Ité (la Femme Double), enseigna le quilling aux Lakota, elle-même l'ayant appris dans son rêve. Elle avait monté un tipi et demandé qu'on lui apporte un porc-épic. Seule, elle tria et teignit les piquants puis choisit quelqu'un pour l'aider à broder une couverture. C'est ainsi qu'à partir de cette époque les femmes qui, avaient rêvé de Anog-Ité étaient réputées pour leur habileté à broder les piquants de porc-épic.

Une grande dextérité

Autrefois, il existait en effet des sociétés regroupant les femmes spécialisées dans le quillwork. Elles se réunissaient à des périodes régulières pour exposer leurs travaux et discuter des techniques qu'elles avaient utilisées pour les réaliser. Des repas étaient préparés, des cadeaux distribués. Les dessins figurant sur les broderies étaient considérés comme étant la propriété de leur créatrice et ne devaient pas être copiés ; elle les avait rêvés, il lui appartenaient.



Le quillwork, qui était l'ancien précurseur du "beadwork" (art de la broderie de perles) des Peuples indiens des Plaines, était en parfaite harmonie avec l'attitude artistique indienne et devint la plus valorisée des réalisations féminines. Contrairement au tannage qui demandait une certaine force physique, le quilling demandait plutôt une grande dextérité ; mais une fois appliqués, les piquants cousus devenaient une surface bien lisse se prêtant à l'art géométrique des Plaines.



Il existait pour le moins neuf techniques différentes pour broder les piquants, toutes étant désignées par des mots particuliers et étant réservées à des fins spécifiques : décoration du tuyau de calumet, des franges d'un sac, d'une chemise et des jambières d'un homme, des mocassins ou d'une couverture. Le quillwork est un art propre aux Indiens d'Amérique du Nord.

Autrefois, les hommes chassaient le porc-épic avec des arcs et des flèches, le rabattant dans un trou ou sur un arbre d'où il ne pouvait s'échapper. D'après certains témoignages, on pouvait extraire les piquants sans tuer l'animal mais habituellement le porc-épic était tué, rôti et mangé, ses piquants ayant été soigneusement collectés -en les tirant en direction de la queue pour éviter de se faire piquer!

Teintures de racines et de baies

Ils étaient ensuite lavés (de nos jours on les trempe dans de l'eau savonneuse), séchés et teints. Les diverses couleurs étaient obtenues en faisant bouillir des racines et des baies. Les piquants blancs étaient brièvement trempés dans l'eau avant d'être plongés dans la teinture, dans laquelle on ne les laissait que peu de temps, de manière à ce que le coeur du piquant ne soit pas atteint. Lorsque la couleur était satisfaisante, les piquants étaient placés à sécher au soleil sur un morceau d'écorce.

Dès 1860, les artifices des blancs

Les femmes lakota classaient les piquants en quatre longueurs, ainsi que par tailles et couleurs, et les rangeaient dans des sachets en vessie. Pour broder, elles les assouplissaient dans leur bouche.

Après la venue de l'homme blanc qui apporta avec lui des perles de couleurs vives, le quillwork disparut graduellement en de nombreux endroits des Etats-Unis. De même que la connaissance de la provenance et des méthodes de préparation de nombreuses teintures végétales avec lesquelles les piquants étaient colorés. Les teintures à l'aniline, importées dans l'Ouest par les commerçants européens, remplacèrent les colorants indigènes dès les années 1860.

Transmettre un art perdu

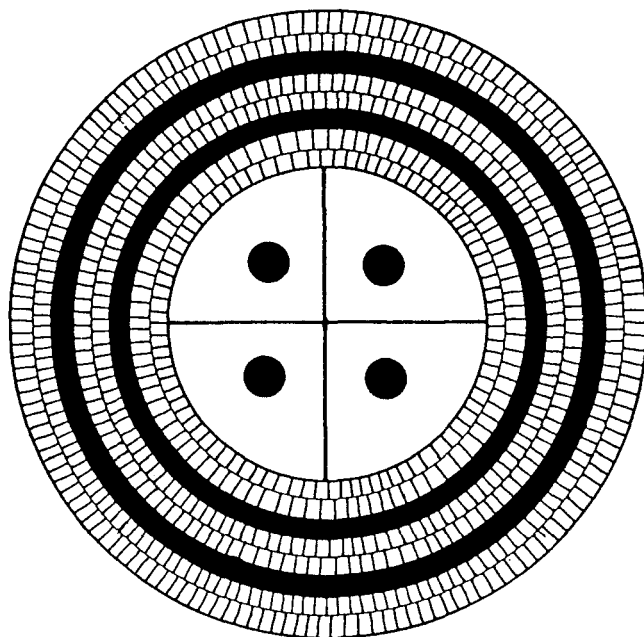
"Comment avez-vous appris à broder les piquants de porc-épic, Madame Blue Legs ?

-Ma mère étant décédée alors que je n'étais qu'une toute petite fille, c'est mon père qui m'a enseigné l'art du quillwork, et j'ai employé l'argent gagné en vendant mon premier travail à acheter de la nourriture pour ma famille."

Tout en nous faisant une démonstration, Alice nous raconte comment elle a utilisé l'argent de ses travaux pour améliorer l'éducation de ses enfants et comment, lorsque ses cinq filles furent plus âgées, elle leur enseigna le quillwork.

"Ainsi, si elles se retrouvent un jour sans emploi, elles pourront toujours gagner leur vie en réalisant et vendant des produits artisanaux".

Alice a visité de nombreux musées et a remarqué qu'ils n'exposaient que des pièces de quillwork anciennes et qu'il n'y avait pas de nouveaux travaux. C'est alors qu'elle réalisa que c'était un art perdu et décida de le transmettre à sa famille et à de nombreuses autres personnes.



Elle enseigne à présent son art dans les établissements scolaires de la Réserve de Pine Ridge et participe à de nombreuses rencontres au cours desquelles elle s'efforce de promouvoir cet art ainsi que la culture lakota. En 1985, elle a reçu la plus haute récompense qu'un artiste puisse rêver d'obtenir aux Etats-Unis, le "National Heritage Master Artist Award" de la Dotation Nationale des Arts (National Endowment for the Arts). Elle est l'un des douze artistes américains à avoir été ainsi honoré.

Prestigieuse consécration

Alice a également participé au tournage d'un film documentaire intitulé "Lakota Quillwork - Art & Legend". Ce film retrace l'histoire du quillwork parmi les Lakota, depuis ses origines mythiques et la légende de la Femme Double jusqu'à aujourd'hui où l'on peut voir la famille Blue Legs chasser le porc-épic, recueillir les piquants, les nettoyer, les teindre et les broder sur des costumes et des parures de danse, utilisant aussi chaque partie du porc-épic.

Alice Blue Legs est une source de fierté pour son peuple, et son art met en exergue les valeurs traditionnelles lakota : industrie, générosité, honnêteté et sagesse.

Interview de

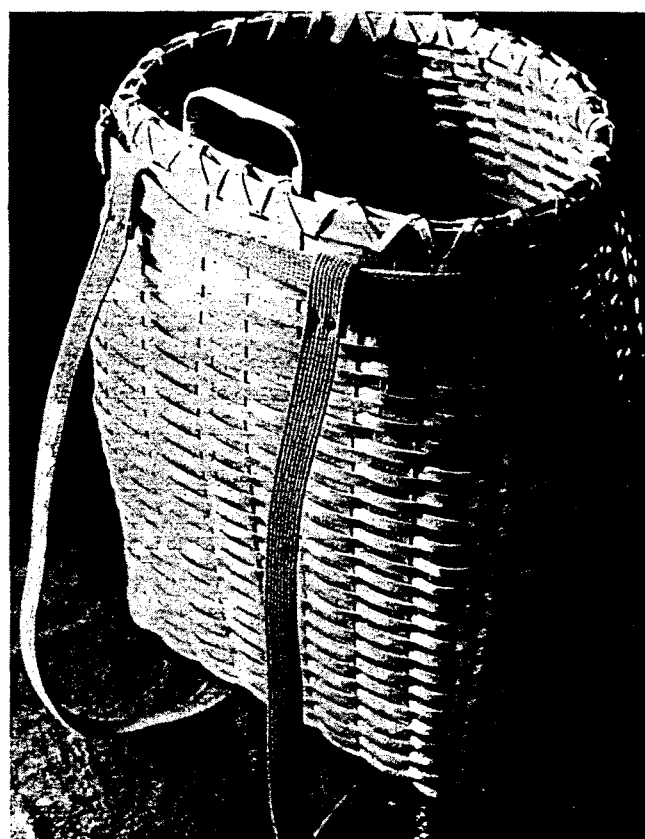
SARAH LAZORE

(Vannière Mohawk)

Les paniers fabriqués par les Mohawk sont fort réputés, autant pour leur solidité que pour leur beauté. Faits d'éclisses tressées, ils sont décorés d'herbe douce, une herbe des régions nord, qui répand un parfum doux et agréable. De nombreuses artisanes travaillent aujourd'hui encore à Akwesasne, le territoire mohawk, et transmettent leur savoir aux jeunes générations. Sarah Lazore est l'une d'elles.

INTRODUCTION

Ce qui suit est un extrait d'une interview enregistrée à la maison de la vanneuse Sarah Lazore à Chenial, au Québec. La plus grande partie du dialogue a été enregistrée en Mohawk, d'abord parce que c'est le langage employé dans sa maison, et ensuite parce que c'est la langue dans laquelle elle a le plus d'aisance (bien qu'elle s'exprime assez couramment en anglais également). J'ai donc inséré le dialogue en Mohawk pour nos lecteurs mohawk, accompagnée de sa traduction. Sarah, comme de nombreux vann Mohawk, suit une tradition ancestrale qu'elle transmet à ses disciples. Depuis plusieurs dizaines d'années, la demande constante qui existe sur le marché pour les paniers mohawk a affiné une invention utilitaire pour en faire une forme d'art. Pour ceux qui chérissent les odeurs d'un atelier de peintre ou d'une imprimerie, les senteurs que l'on trouve dans la maison d'un vanneur sont un parfum tenace... et un bruissement familier.



Frênes rouge, blanc, brun, noir

Rokwaho : Sekon ken niwentore ne ashe-nonnatssenti ne aktonkie ?

(Est-il toujours aussi difficile de trouver le matériel pour faire des éclisses de panier dans la région ?)

Sarah : Hen, wentore. Maniwaki nikionon ki akernona.

(Oui, c'est difficile. Les éclisses que j'utilise viennent de Maniwaki)

R : Tanon nikaskawa ki Brashier forest (Et à côté, dans la forêt de Brashier ?)

S : Iah ki onka khiehakwathos, tanon iah kiwahi kwa tekanonniio ne ehnonwe nikionenon, iah kwi ne Ehsha teken. Kaneronhen ne kwa tewatonnis ne Brashier Falls. Iah Ehsha teken.

(Personne n'y va, et le bois qu'on y trouve n'est pas bon pour faire des éclisses).

R : Onkati ne niio tsitekiattihen ? (Quelle est la différence ?)

S : Ne kwi ne Ehsha ki katsta. Watonnis ne Ehsha ne Brashier Forest nektisi enhoteraswioste, ne ahatsenri. Iotonni ne Red Ash (Kameronhen), White Ash, tanon ne Brown Ash. Thoha neshaka ne Red

Ash tanon ne Black Ash. Okshak ki nii enkattoke n onka enthaionte ne Ehsha tsiniwenseroten. Tsi tensenonnanentashi enshattoke, iote, kna ne Kaneronhen iah ki ne ehteweseroten.

(Ce que j'utilise maintenant, c'est du Frêne Noir. Le Frêne Noir pousse dans la Forêt de Brashier, mais on a vraiment de la chance si on en trouve un qui soit utilisable. Le Frêne Rouge, le Frêne Blanc et le Frêne Brun poussent ici, mais c'est le Frêne Rouge qui ressemble le plus au Frêne Noir. Je me rends tout de suite compte si quelqu'un brûle du Frêne Noir à cause de son odeur. Quand on fait les éclisses, cela dégage une odeur amère.

R : Tsinahe onkiakioha iakenirontakohes Kaneronhen ken thi iakeniiahs ?

(Est-ce que c'était du Frêne Rouge que nous avons l'habitude de couper avec mon beau-frère ?)

S : Hen, nekwi thi ne Kaneronhen seni-iakskwe. Enwaton ne enshatste tsi iah ne teionnonniron. Kna ne kwatekenen Kaneren nek ne ostonha enshatenniskwate kna kwa ne ne ohshonkare enwaton. Tsiniioseres roronkiakhonne ki nonwa katsta, akennhakwekon ne enkatste. Iah ne ehteoronhiakent ne ashatenonnaseronni.

(Oui, c'était du Frêne Rouge. On peut l'utiliser parce que les éclisses ne sont pas dures. Mais avec les variétés plus dures, si on attend un peu, ça devient comme des planches. Mon fils a été me couper ceci l'hiver dernier, ça me durera tout l'été. A l'automne, je l'enverrai m'en couper encore. Ces éclisses-là sont faciles à travailler.

Pas besoin de fendre l'arbre pour savoir

R : Nahoten kati ne enshesaske ne aserontaienter ne Ehsha ?

(Qu'est-ce qui permet de reconnaître le Frêne Noir ?)

S : Ratiienteris ki. Iah ki ni tekienteri. Tsiniionawatsistoten enhaientere ne roterientare. Iah ki nakiron kwa ken tsik aharoke ne ahotokense. Kwa kwi ne akwekon ahsakorio.

(Eux, ils savent. Moi, je ne sais pas les distinguer. Ceux qui savent les différencient par l'écorce. Ils n'ont pas besoin de fendre l'arbre pour savoir, sinon ils tueraient tous les arbres...)

R : Eso ken teiottention tsinahe shishatatheronni ?

(Est-ce que les choses ont beaucoup changé depuis que tu as commencé à faire des paniers ?)

S : Hen, eso teiottention. Ne ne tsinahe wahe ne eniontatheronni enwaton ne ot-sitsia eniontste ne enionshowe. Kna nonwa iah thaonton ne ashataste, iah thaontashowe. Neki ni kerawi ki pollution tsi ia ki thaontashowe.

(Oui, les choses ont beaucoup changé. Autrefois quand on faisait des paniers, on pouvait utiliser des fleurs comme colorant. Aujourd'hui ce n'est plus possible, on n'arrive plus à colorer les éclisses. Moi, je pense que c'est à cause de la pollution qu'on ne peut plus utiliser les colorants naturels pour les éclisses.)

R : Newi nonwa rontheranonwes ne iah tewashohon ?

(Est-ce qu'aujourd'hui il n'y a pas une préférence pour les paniers non teintés ?)

S : Hen, nekwinenonwa, natural. Tanon are ne tahontashawen toka akwekon natural satheraien, ne ne washohon enhatirivanonton.

(Oui, c'est comme ça aujourd'hui, naturel (non teinté). Mais maintenant ils recommencent à demander des paniers teintés alors que je n'ai que des paniers en teinte naturelle.)

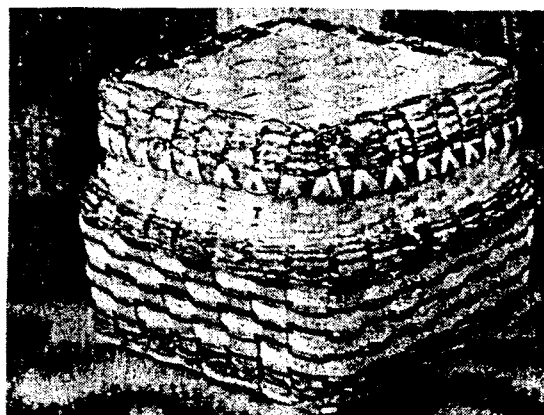
Herbe Douce

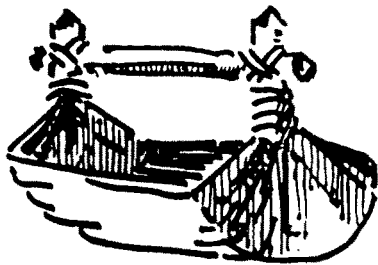
R : Aktonkie ken watonnis ne Ohonte ?

(Est-ce qu'on trouve de l'Herbe Douce par ici ?)

S : Hen, tsik ne nonwe iotonni. Ne thi ne kanonwe entkanion enkentkonten ne kanen. Tanon ne ne tkaiatakweniio tsiniwakenhoten ne tsiniiohontes. Nonwa, waotiianerasten.Kahontiio. Toka iah thaitiianerasten kenk niiawenekeres.

(Oui, elle pousse partout. Une fois qu'elle a commencé à pousser quelque part, la graine reste. Mais la qualité de l'Herbe Douce dépend des saisons. Cette saison-ci a été bonne, l'Herbe Douce est bonne. Mais les mauvaises saisons donnent de l'Herbe Douce qui est trop courte.)





R : Iah ne ki ehtekanonnaraken ?
 (On dirait que les éclisses ne sont pas tout à fait blanches ?)
 S : Onenk ne tsi ehneniawen. Ne kanonnaraken ne koserake nikahawi kaiakon. Apri ionsaotiwhaeste tsiniore August tsinatekiatere iah tekanonniio.
 (C'est toujours comme ça. Les éclisses sont blanches quand le bois est coupé l'hiver, et ne sont pas bonnes entre les mois d'avril et d'août.)

Ça fait quarante ans

R : Tonahe onen shishatatheronni ?
 (Depuis combien de temps fais-tu des paniers ?)

S : Tanonwa kaiere niwasen niioserake ne akonhaak shikatatheronni. Kna ne tsikiokierento kheienawase kwi ne.
 (Ca fait quarante ans que je fabrique mes propres paniers. Avant ça, j'aidais les autres.)

R : Onka iesarihonnienni ne ashatattheronni ?
 (Qui t'a enseigné à faire des paniers ?)

S : iahonka teiokerihonnienni. Thakkeia-teroroke akshottha tsiotatheronni. Tsi onen onkeniake wakatenkiate wakatattheronni. Ne ehnonwe shontakahawi iah eso tehatikariakskwe.

(Personne ne m'a appris. Je regardais ma grand-mère faire des paniers. Et quand je me suis mariée, j'ai commencé à faire des paniers. Ca ne rapportait pas beaucoup à l'époque.)

R : Kna nonwa, eso ken nonwa ratikariaks ?
 (Et maintenant, est-ce que ça rapporte plus ?)

S : Ne ehnonwe shontakahawi iah thotehatikariakskwe ne sewatosentsera ne tsinihatikariaks nonwa ne sewathera. Ne nonwa sateio sawistaien toka satheraien.

(A l'époque, une dizaine de paniers était moins bien payée qu'un seul panier aujourd'hui. Aujourd'hui, avoir des paniers, c'est comme avoir de l'argent.)

R : "Kakariaks kati nonwa ne aiostattheronni ?

(Alors, est-ce que ça vaut le coup de faire des paniers aujourd'hui ?)

S : Hen, watheranoron nonwa. Nektsi kanoron nonwa tsiknahoten. Nonwa ne ashenonnaniron iotkatakie shatekon nikawistake skenthokwa, tsinahe terentso, tanon ne ashatenha onkak aharon-taiake wisk sents skenthokwa.

(Oui, les paniers coûtent plus cher aujourd'hui. Mais tout coûte plus cher. Un paquet d'éclisses revient à sept dollars aujourd'hui, et autrefois ça ne coûtait que vingt-cinq cents, et on pouvait même avoir un paquet pour cinq cents si vous trouviez quelqu'un pour fendre le bois.)

R : Tsinikarontake rontsta ne athere rononniatha. Ehsha ken aonhaa wakatste ?

(De tous les arbres que l'on peut utiliser pour faire des paniers, le Frêne Noir est-il le plus durable ?)

S : Ne ki ne aonhaa. Ne ne tsiknonwe ienhense kioroshakake iotkate enhonni-ron eso niioserake siwakatheraien tanon shekon niwenserakon. Wenserakon nonnen iontries, tsiokennoresera onen senha enwenserakonne. Wakheroris ne kwa nek ne ostonha aienanawenste kna senha enwenserakonn. Tosa ki ne awenke ienshowe, nek ne tensatstarokwate ohnekanos.
 (C'est le meilleur. Souvent quand je rends visite à des vanniers, ils me disent que ça fait des années qu'ils ont un panier et il sent toujours bon. C'est l'humidité qui fait ressortir le parfum, surtout quand il va pleuvoir. Je leur dis d'humidifier l'Herbe Douce pour qu'elle se mette à sentir. Pas en la trempant, mais en l'aspergeant avec un peu d'eau.)



"Ils sont GARANTIS tant que le soleil brillera et que les rivières couleront"

Aux expositions d'artisanat

R : Onniwatheroten sonweskwani ne asha-theronni ?

(Quel style de paniers aimes-tu fabriquer, toi personnellement ?)

S : Ontaon akwekon satenkatenkiate. Iah se tekere akakiesate ne akenonna. Book markers, thimbles, buttons, tsikinikon eniotatenre tenskiestashi tanon enskateweienton. Kna kwi ne enskonniate. Akwekon ne owatsiste niwashokoten rati-nonwes nonwa. Walnut stain wahatinaton-kwe.

(J'aime faire plusieurs objets en même temps. Je n'aime pas gâcher de l'éclisse. Des marque-pages, des dés à coudre, des boutons. Je trie ce qui reste et je le mets de côté. Aujourd'hui, ils aiment aussi ce qui est fait avec l'envers de l'éclisse : ils appellent ça couleur chêne.)

R : Kanenonwe nitisaha tsi tesheron-nionhatons ne sathere ?

(Où trouves-tu l'inspiration pour les motifs sur les paniers ?)

S : S : Oh, ii ki ne onwak enkaterienta-senri.

(Je les invente moi-même).

R : est-ce que tu participes à des expositions d'artisanat ?

S : j'ai participé à celle de Saranac Lake. J'ai fabriqué une corbeille à papiers, et il y avait un homme là qui me regardait faire. J'y ai mis tous les motifs et il est resté là à me regarder faire jusqu'à ce que j'aie fini. Je lui montrais comment faire. Il a immédiatement acheté la corbeille.

R : tu as souvent aux foires et aux expositions d'artisanat ?

S : oui, si j'ai assez de paniers, j'y vais.

R : Nes tsinahe iahs wi kwa tehonthera-ninons ne Onkwehonwe ?

(Dans le temps, les Mohawks n'achetaient pas beaucoup de paniers, si ?)

S : hen, onen nonwa tho ronaskehen ahatininon. Okiake tho tenieta enioteharate tsinenksa onen enionkninon. Iakoterientare kwi ne tsi it is hand made. (Oui, aujourd'hui ils sont très désireux d'en acheter. Il y en a qui restent à vous regarder le fabriquer, et l'achètent dès que vous avez fini. Comme ça, ils sont sûrs que c'est fait à la main.)

R : Kaien ken ne mchine ne aontatheronni ?

(Est-ce qu'il existe une machine pour faire les paniers ?)

S : Ne iaken sotsi akwekon ne shaka tanon shatewa. Ne kwi ne tsi onerokwa iakwatsta.

(Nous utilisons des fonds et des montants pour leur donner des tailles et des formes identiques.)

R : Aseriwanontonse ki wahi ne aieson-nien ne machine ne akakweni aontatheronni.

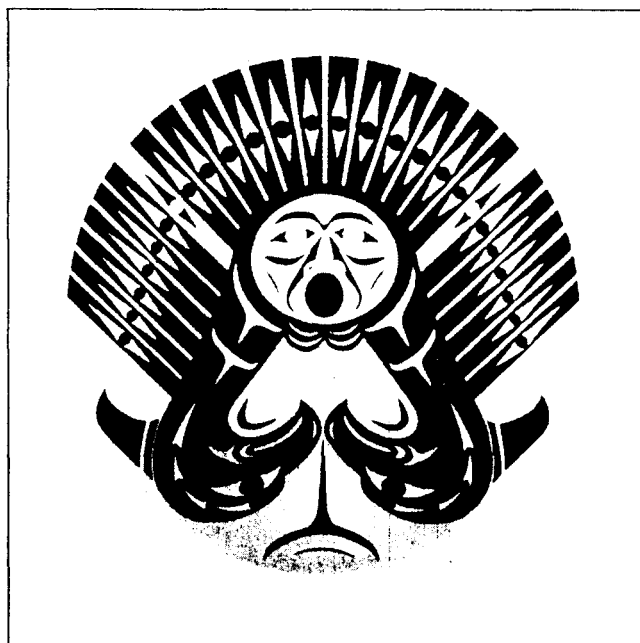
(Tu devrais leur demander de te faire une machine à fabriquer des paniers.)

S : Arane nekne karontaiaks !

(En tout cas une machine à fendre les bûches !)

In Akwesasne Notes, trad

de Nathalie Novik



LE FIL DE MA GRAND-MERE

- Vignette personnelle -, par Katsi Cook (*Mohawk*)

Je suis née à la maison en 1952, dans la chambre de ma grand-mère. J'étais le quatrième enfant d'une femme à laquelle les docteurs avaient dit de ne pas en avoir en raison d'une insuffisance cardiaque due à une fièvre rhumatismale, contractée dans sa jeunesse. C'est Grand-mère qui m'a mise au monde ainsi que de nombreux enfants de ma génération sur la réserve à Akwesasne. On m'a dit qu'après ma naissance, j'ai été placée dans une corbeille près de ma mère. Peu après en passant près de moi, ma grand-mère remarqua du sang sur la couverture. Elle rabattit la couverture et vit que mon cordon ombilical saignait. Ayant élevé elle-même 13 enfants à elle et bien d'autres au temps de la Dépression, Grand-mère était une excellente couturière.

"... sinon Grand-mère reprendra son fil"

Elle prit donc du fil et une aiguille qu'elle stérilisa, et me recousit le nombril. Ce qui fait que dans mon enfance, mes frères et sœurs me taquinaient en disant : "Tu n'as pas intérêt à chercher Grand-mère ou elle reprendra son fil !".

La grande ferme de ma grand-mère abritait toute sa grande famille et a vu les grands moments de notre vie. Ma grand-mère y a mis des bébés au monde, y a tenu des réceptions de mariage et des enterrements, y a pris soin des invalides de la famille. Elle était une institution à elle toute seule. Son nom mohawk, Kana tires, veut dire "elle dirige le village". Elle faisait des quilts magnifiques à partir des vêtements usés de ses nombreux enfants et petits-enfants. À la manière des anciennes, Grand-mère ne tolérerait pas le gaspillage et trouvait de l'usage pour tout.

Katsi Cook, Mohawk d'Akwesasne, est sage-femme et spécialiste des questions de santé féminine.

Le soir, elle se reposait en lisant, assise dans son fauteuil à bascule. "Oh, chéri", soupirait-elle, et puis elle se dirigeait vers son grand lit en fer, séparé du mien seulement par un rideau de chintz. Je me souviens que cette exclamation, "Oh, chéri", me paraissait étrange, venant d'une femme dont la seule



histoire d'amour était morte avec mon grand-père de nombreuses années auparavant (quoique ma soeur et moi la taquinions à propos des visites occasionnelles du Capitaine DeHollander). Je garde le souvenir d'un soir où, près de son lit, elle se déshabillait pour mettre sa longue chemise de nuit en flanelle.

Mon regard d'enfant sur elle.

J'entrai dans la pièce et la vit, assise au bord du lit, nue jusqu'à la taille, en train de se déshabiller. Ses seins bruns, fripés, pendaient jusqu'à sa taille. J'étais toute jeune alors, et n'avais jamais vu la poitrine d'une vieille femme avant. Grand-mère avait senti mon regard d'enfant sur elle, mais elle ne fit aucun effort pour se cacher, et ne montra aucune confusion, simplement qu'elle savait que j'étais là. C'est à ce moment que j'ai ressenti un immense respect pour cette femme. J'ai passé une grande partie de mon enfance avec ma grand-mère à cause des problèmes cardiaques de ma mère. Je me souviens que lorsque le coeur fatigué de ma mère la trahit pour la dernière fois, elle fut veillée dans le salon, à côté de la chambre de ma grand-mère où elle m'avait donné naissance avec si peu de souci pour sa propre santé. Couchée dans mon petit lit, je pouvais entendre dans la pièce à côté les anciens chanter toute la nuit pour ma mère avant de l'enterrer. J'avais alors douze ans. Ce même printemps, je devins une femme, ou, comme nous disons en Mohawk, "sa grand-mère lui a rendu visite".* Le souhait de ma mère de vivre assez longtemps pour voir sa cadette devenir une femme s'était réalisé. "Reste bien propre là, me disait-elle en me lavant. Un jour un bébé sortira de là."

" Si seulement je pouvais vivre assez longtemps pour voir mon bébé devenir une femme."

Mes premières règles sont arrivées dans des circonstances frappantes. Ista (maman) parlait au téléphone avec une de ses tantes à propos de son opération à coeur ouvert qui était prévue, et en allant aux toilettes, je l'entendais dire : "Si seulement je pouvais vivre assez longtemps pour voir mon bébé devenir une femme." C'est alors que c'est arrivé.

Et les pensées de Grand-mère allèrent vers une nouvelle vie.

C'est l'amour de ma propre mère qui me donne la force d'être mère moi-même.

Grand-mère délivra son dernier bébé en 1953, son petit-fils Donald Louis. Mais, jusqu'à sa mort en 1968, elle avait toujours avec elle son sac noir avec les instruments. Je me souviens comment après une série d'attaques, la mort la prit lentement. Respirant avec difficulté, elle était allongée sur un lit d'hôpital sous une tente à oxygène reliée à un écheveau de tuyaux. Elle était entourée par les visages de ses enfants et de ses petits-enfants. Je tenais ses mains ridées qui avaient travaillé si dur pour tant de gens pendant 83 ans.

Grand-mère flottait dans un état de semi-conscience. Soudain, elle appela son mari, décédé depuis longtemps. "Où est Louis ?" demanda-t-elle. "Le bébé est presque là".

"Mon Dieu, elle croit qu'elle va avoir un bébé... nous sommes ici, mère", la rassura mon oncle Noah.

A son dernier instant, comme sa famille l'aidait à naître à un autre monde, les pensées de Grand-mère allaient vers une nouvelle vie.

Ce sont ces femmes dont je descend^s, et l'esprit de leurs traditions est vivant en moi. Je suis heureuse d'avoir cette occasion de parler d'elles. Le coeur indestructible de ma mère (elle vécut bien plus longtemps que l'on ne s'y attendait, grâce à son amour de mère pour ses enfants), son coeur m'est apparu en rêve, m'apportant ma fille, Wahiahawi, trois mois avant sa naissance. Je savais que j'aurais une fille, et aujourd'hui quand je la lave, je lui dis : "Reste bien propre, un jour un bébé sortira de toi".

In DAYBREAK, autumn 1987, traduction

de Nathalie Novik



* La lune est vue comme une grand-mère dans la tradition iroquoise.

Notre dette envers les

"FEMMES-GUERRIERS"

par Janet McCloud (*Puyallup*)

Qu'est-ce qu'un "guerrier" ?

Un guerrier est quelqu'un qui défend sa famille, son foyer et sa terre contre toutes les menaces réelles visant sa sécurité ou ses biens. Il ne faut pas le confondre avec les armées des nations modernes dont les dirigeants créent des menaces artificielles pour justifier leurs actions agressives. (Leur véritable motivation est de s'approprier nos terres, nos biens, et de nous réduire en esclavage politique.)

Un guerrier peut être UN HOMME OU UNE FEMME, UN ANCIEN OU UN JEUNE. Les stratégies peuvent différer —un guerrier peut être désespéré au point de prendre les armes, un homme ou une femme s'armer de la vérité et d'une plume d'aigle, devenir médecin ou infirmière pour combattre la maladie, ou encore avocat pour lutter contre les injustices, enseignant pour faire reculer l'ignorance ou être un frère en prison qui se bat pour obtenir l'ouverture d'infranchissables portes. Un guerrier peut-être un homme-médecin qui combat la fascination morbide tourmentant les nôtres et s'acharne à faire renaître l'instinct de vie. Un guerrier revêt maints habits différents et présente de nombreux visages —beaucoup de ces visages sont ceux de femmes indiennes.

Historiquement, les femmes indiennes ont toujours lutté aux côtés de leurs hommes. Les atrocités commises par les états-Unis, leurs tentatives d'élimination de tout indien afin de mieux satisfaire leur appétit de conquête de nos territoires, ont poussé à l'euthanasie les femmes-guerrier creek et séminoles. Empreintes de miséricorde, ces femmes déposaient entre les bras de la Mère-Terre les corps de leurs enfants pour leur éviter d'être capturés par la cavalerie américaine, pour les soustraire aux viols et aux tortures. Ceci fait, elles rejoignaient les rangs des hommes.



Qui sont-elles ?

Loyen, femme-guerrier apache très respectée, combattit longtemps et avec courage parmi les rangs des résistants dont le chef était Geronimo. Les grands-mères les plus âgées de Nisqually racontent à leurs petits-enfants la tristesse de leur condition de jeune fille. Lorsqu'elles entendaient se rapprocher de leurs maisons le martèlement des sabots des chevaux en provenance d'Olympia toutes les femmes entre trois et quatre vingt dix ans couraient vers la rivière ramasser du sable qu'elles plaçaient entre leurs jambes, car le sport favori des blancs ivres étaient le viol et la torture sadique des femmes et des enfants. Très souvent, les femmes étaient enchaînées et contraintes d'assister au spectacle.

La force des puissances déployées contre les nations indiennes emportèrent finalement la victoire et seule la mort pouvait procurer l'apaisement.

De nos jours, les peuples opprimés de la terre, dont les Indiens d'Amérique, se lèvent tels un seul peuple pour se libérer du joug de la tyrannie et de l'oppression. La force de l'instinct de vie qui inspira nos grands-mères de jadis pour résister aux coups mortels

portés par l'armée américaine, peut renaître. Les Indiens peuvent être fiers des actions courageuses de leurs femmes-guerrier d'aujourd'hui : Ellen Movies Camp, Suzette Bridges Mills, Ramona Binkley, Gladys Bissonette, Mary Crow Dog, Ramona Bennett, pour ne nommer que quelques unes des plus éminentes d'entre elles. Elles sont d'authentiques leaders des mouvements de renaissance et de résistance des nations indiennes.

Tout aussi remarquables sont les héroïnes anonymes qui continuent la lutte, les Mères de Clan iroquoises, les leaders spirituelles (femmes) sioux et hopi qui ont ouvert les portes de leur cœur et de leur maison à leurs soeurs indiennes découragées. Elles ont parcouru de longues distances pour rendre visite à leurs soeurs, leur rendre courage leur faire partager leur sagesse, les guider de leurs paroles et, par leur attitude bienveillante, leur insuffler la volonté de renaître à la vie.

Les mères, les soeurs, les grand-mères

Les grands-mères qui guident et protègent les jeunes, les instruisent et façonnent les caractères des générations futures. Les grands-mères qui se sont fermement accrochées à leurs valeurs, au mode de vie de leurs ancêtres pour que nous n'oublions jamais la véritable signification du mot LIBERTE, pour que nous ne le confondions jamais avec celui de SERVITUDE -comme beaucoup ont été endoctrinés à le croire aujourd'hui.

(Rappelons que) Janet McCloud est une Indienne Tulalip de l'état de Washington, mère de huit enfants. Son nom et celui de son mari, Don, Indien Puyallup, sont associés à la lutte pour LE RESPECT DES DROITS DE PECHE ainsi qu'à l'ASSOCIATION POUR LA SURVIE DES INDIENS D'AMERIQUE (Survival of American Indians Association Inc.) dont ils ont été les membres fondateurs.

Tous deux furent arrêtés en compagnie de 4 autres personnes le 13 octobre 1965 lors d'une partie de pêche de protestation (fish-in) organisée à Frank's Landing sur la rivière Nisqually. Ils furent rapidement libérés sous caution, mais leur procès n'eut lieu... que 4 ans plus tard, le 15 janvier 1969. Il retint l'attention autant des Indiens, venus de loin pour y assister, que des non-Indiens, car Janet McCloud était connue dans tous les Etats-Unis pour son courage et son attachement aux valeurs traditionnelles indiennes. Ils furent défendus par Al Ziontz, un avocat volontaire de l'American Civil Liberties Union, qui obtint la relaxe des inculpés poursuivis pour "obstruction à l'action d'un officier de police en service".

(D'après un article de Laura McCloud, fille de Janet, intitulé "Is the trend changing?" publié partiellement dans "Red Power" d'Alvin M. Josephy, Jr. (Publication University of Nebraska Press Lincoln and London). Traduction d'Anne Wély

Et n'oublions pas les mères qui s'acharnent à préserver l'unité familiale en défiant tous ceux qui voudraient détruire l'unité des nations indiennes, cette unité enracinée dans la famille. Les mères indiennes qui exigent à présent une éducation pour leurs enfants en relation avec les valeurs et les modes de vie indiens. Et toutes ces soeurs nombreuses et belles dont la marche silencieuse est empreinte de dignité. Elles luttent pour GAGNER LA PAIX. Elles parcourent le chemin de la vie dans la beauté et toutes leurs actions trouvent leur raison d'être dans l'amour de leur peuple, de leur terre et de TOUTE VIE.

Je suis une "femme-guerrier"

Dans leur cœur, il n'y a pas de place pour la haine. Elles cherchent à assurer un avenir à tous ceux qui, dans le futur viendront encore vers nous.

Dans notre mouvement de renaissance spirituelle, il n'y a pas de rivalités entre les femmes, ni entre les femmes et les hommes, comme cela est le cas dans tellement de mouvements politiques. Un vrai guerrier indien respecte les femmes-leader et les femmes-guerrier ; il est aussi aimé et respecté d'elles. Les femmes-guerrier conservent sa force à notre mouvement.

Je suis aussi une femme-guerrier, et je n'abandonnerai jamais le combat contre la tyrannie et la mort.

Janet McCloud

(in Akwesasne Notes-July 1977, page 27)

-Traduit par Anne Wély -

LES MAINS COUPEES D'ANNA MAE

"La descendance en ligne directe du Peuple des Cinq Nations se fera de façon matrilineaire. Les femmes seront considérées comme les Ancêtres de la Nation. Elles seront les propriétaires de la Terre et du Sol. Les hommes et les femmes auront le rang social de leur mère."

Voici ce que nous dit Kaianerekowa, la Grande Loi de la Paix donnée aux Iroquois. ON EST CE QU'EST SA MERE. La façon qu'on a de voir le monde et tout ce qui s'y trouve, on l'acquiert par sa mère.

Ce qu'on apprend de son père, et qui est d'une autre nature ne vient que plus tard. La transmission de LA CULTURE se fait par LES FEMMES, qui relient le passé à l'avenir.

Le Peuple Iroquois de la Longue Maison connaît bien ces Premières Instructions qui lui ont été données aux Origines :

"Tournons-nous vers les femmes âgées, les Mères de Clan. Chaque Nation leur attribue certaines responsabilités. Chez le Peuple de la Longue Maison, les Mères de Clan et leurs soeurs CHOISISSENT LES CHEFS, et les congédient quand ils manquent à leurs engagements. Les Mères de Clan sont les gardiennes de la Terre et n'oublient jamais les Générations futures. Elles personnifient la Vie et la Terre. Mères de Clan ! Vous nous avez donné la Vie : gardez toujours nos pas dans le droit chemin.

Présente au second Wounded Knee

Anna Mae Pictou Aquash est née et a grandi à Shubenacadie, réserve Micmac de Nouvelle Ecosse. Sa soeur dit que la vie à Shubenacadie est bien meilleure que dans les réserves de l'Ouest du Canada et des Etats-Unis : à Shubenacadie, absolument tout le monde vit d'aides sociales. Comme personne n'a de travail, si ce n'est une poignée d'individus que l'on gratifie de petits boulots dans le secteur public quelques mois dans l'année, le fait que tout le monde soit inscrit et reçoive ces allocations est une réussite, sur le plan social pour l'administration.

A la Seconde Bataille de Wounded Knee, Anna Mae se trouvait parmi les nombreuses femmes, jeunes ou vieilles,



qui, toutes, avaient perdu patience. Voici ce qu'en a dit Regina Brave :

"ASSEZ !

Nous en avons assez de voir nos hommes désespérés, de les voir se tourner vers l'alcool, se suicider ou finir en prison.

Nous n'avons élevé nos enfants que pour les voir décervelés par un système étranger, qui applique une politique de génocide, détruit notre langue, nos coutumes, notre héritage.

Nous en avons assez de voir nos frères et nos fils envoyés à la guerre, si c'est pour que les troupes du gouvernement des Etats-Unis (US Army, US Marshalls, Civil Guards, FBI) les massacrent à leur retour.

Ca fait 483 ans que ça dure, et nous en avons assez. Nous en avons assez et plus qu'assez !

C'est pourquoi nous sommes aux côtés de nos hommes : nous sommes à leurs côtés et nous rejoignons le combat ici et maintenant pour protéger nos enfants, pour que les enfants de nos enfants puissent être libres comme l'étaient nos grands-parents.

L'avenir des jeunes et des générations à venir est enfoui dans notre passé. Nous sommes, aujourd'hui, celles qui amèneront la renaissance de la spiritualité, de la dignité, de la souveraineté.

Nous sommes les Femmes Autochtones Américaines !"

Après le siège militaire, intimidations, "accidents" et assassinats

Dino Butler qui attend /en 1976/ d'être jugé pour l'assassinat de l'un des agents du FBI, raconte un autre chapitre de la vie d'Anna Mae :

"Anna Mae Aquash a été arrêtée dans la réserve indienne de Rosebud dans le Sud Dakota, le 5 septembre 1975. 100 à 150 agents ont envahi simultanément Crow Dog's Paradise et la maison d'Al Running. Les agents du FBI l'ont identifiée sur le champ, et, quoiqu'ils n'aient pas eu de mandat d'arrêt contre elle, ils lui ont mis les menottes et l'ont arrêtée. On l'a immédiatement emmenée à Pierre (S.D.), où on lui a fait subir un interrogatoire serré de 6 à 7 heures sur la fusillade du 26 juin 1975, en territoire Oglala, entre des Américains indigènes et des Américains étrangers. Elle n'a rien pu leur dire, puisqu'elle se trouvait ce jour-là à Council Bluffs, dans l'Iowa. Les agents du FBI lui ont fait la même proposition qu'à moi, le même jour, à Pierre, après mon arrestation, comme elle, chez Al Running :

"Montre-toi coopératif et tu vivras; refuse, et tu mourras."

Arrêtée sans mandat...

Menacée...

Assassinée.

Le 24 février 1976, le corps d'une jeune femme fut trouvé plusieurs jours après sa mort, près de la route qui passe au nord de Wanblee, dans la réserve de Pine Ridge. Le coroner employé par le Bureau des Affaires Indiennes déclara qu'elle était morte de froid : c'est à dire qu'il s'agissait d'une cause naturelle.

Les agents du FBI lui coupèrent les deux mains, car, dirent-ils, ils devaient les envoyer à leur bureau de Washington pour identification. Une semaine plus tard, on inhuma le corps dans une sépulture anonyme à la Mission du Sacré Rosaire. A ce moment-là, pourtant,

on connaissait déjà l'identité de la jeune femme et on en avait informé sa famille et ses amis. Ceux-ci voulurent absolument qu'on exhume le corps et qu'on procède à une seconde autopsie. Cette fois-ci, l'autopsie, indépendante, conclut à d'autres causes ; cette langue froidement précise n'enlève rien à l'horreur de la révélation :

"Sur la partie postérieure du cou, 4 cm au-dessus de la base de l'occiput, et 5 cm à droite de la ligne médiane du crâne, il y a dans la peau une perforation de 4 mm, bordée d'une écorchure de 2 mm, et entourée d'une zone noirâtre de 1,5 sur 2,2 mm. Tout autour on constate la présence d'une zone rougeâtre de 5 cm sur 5. Il est possible que ce soit la trace laissée par une blessure par balle.(...) On a extrait (du cerveau) un grain de métal gris foncé qui pourrait être du plomb."

On lui rendit ses mains

A l'aube du 14 mars 1976, la neige, fouettée par le vent, tombait sur les gens réunis pour l'enterrement d'Anna Mae Pictou Aquash.

"La création tout entière était triste", dit une femme.

Bien que ce fût très dangereux, des femmes étaient venues de Pine Ridge en voiture la veille au soir, "pour faire ce qu'il y avait à faire."

Des jeunes femmes creusèrent la tombe. On dressa un tipi de cérémonie. On retira le corps du sac de la morgue, on lui rendit ses mains, où le bout des doigts aussi avait été coupé. Les femmes la vêtirent d'une chemise traditionnelle à rubans, d'une paire de jeans et d'une veste de jean portant le symbole de l'AIM et un drapeau américain cousu la tête en bas sur la manche. On lui mit des mocassins brodés de perles. Une femme enceinte de 7 mois cueillit de la sauge et du cèdre pour les brûler dans le tipi.



Digne de la tradition Dakota, "Brave-Hearted Woman"

Tout au long du siège de Wounded Knee en 1973, ce sont les femmes qui ont organisé et mis en place l'approvisionnement en vivres et en matériel, et, en fait, ont permis à l'entreprise de durer. Elles n'ont cessé d'aller et venir, dans les rangs des combattants, en portant sur leur dos la nourriture destinée aux Oglala et aux défenseurs de l'A.I.M. (American Indian Movement).

Dans la tradition des Dakota, on les appelait les "BRAVE-HEARTED WOMEN". Les medias n'ont prêté aucune attention à ces femmes. Les appareils photos étaient braqués sur les visages des hommes de l'AIM. Et après la bataille, ce sont ces hommes-là qui furent arrêtés, neutralisés ou éliminés d'une façon ou d'une autre. Les agents de la force publique, les hommes blancs, étaient aveuglés par leur propre sexisme, et ils n'ont pas su reconnaître le pouvoir des femmes ; ils n'ont pas vu non plus que c'étaient les femmes qui donneraient au mouvement son âme et la force d'avancer.

AIM, une organisation dirigée par les femmes

Il y avait tellement d'hommes qui n'étaient plus capables d'agir, que l'AIM est devenue plus que jamais une organisation dirigée par les femmes. Comme l'a remarqué une femme âgée :

"C'est triste de voir combien il y a peu d'hommes dans l'AIM. Nous avons bien du mal, nous autres pauvres petites vieilles, avec nos bouteilles de soda, à le faire vivre et continuer. Comme au début, c'étaient des femmes qui assuraient des fonctions dans l'AIM."



Ellen Moves Camp, Gladys Bissonette*



Grace Black Elk *

Et l'une d'elles ajouta : "Nous sommes là parce qu'il y a du travail à faire."

On ressent encore aujourd'hui le contre-coup de Wounded Knee comme un tremblement de terre dévastateur, avec son cortège de violence et de mort. En juillet 1975, au cours d'un siège à Oglala, dans la réserve de Pine Ridge, un Indien et deux agents du FBI furent tués. On lança une véritable OPERATION MILITAIRE qui transforma Pine Ridge en enfer terrestre : 150 agents du FBI mirent les maisons à sac et s'organisèrent en groupes pour lancer des battues à travers bois et champs.

Avril 1976; il y a eu 35 morts dans ce coin morne et misérable du Sud Dakota, le coin de Wounded Knee. La faction politique soutenue par le gouvernement -c'est elle qui a déclenché le second Wounded Knee- a concrétisé son implacable hostilité envers l'AIM et le Peuple Oglala qui le soutient par une série de passages à tabac, d'assassinats, d'"accidents" de voiture, et autres crimes...

*photos extraites de "Voices of Wounded Knee", publié par Akwesane Notes en 73, et traduit par le cisia en 80.



De jeunes membres de l'AIM tenaient les cordons du poêle. Ils l'étendirent sur des rameaux de pin tandis que le leader spirituel prononçait les mots sacrés et accomplissait les rites anciens. On apporta des cadeaux qu'Anna Mae emporterait avec elle dans le Monde des Esprits et d'autres, que ses deux soeurs donneraient à ses filles orphelines, restées en Nouvelle Ecosse.

LES HOMMES QUI ONT ABATTU ANNA MAE N'ONT PAS SUPPRIME UNE "FEMME TROP CURIEUSE". ILS L'ONT A JAMAIS ELEVEE AU RANG DE "BRAVE HEARTED WOMAN".

Dès avant la deuxième autopsie, les chefs traditionnels des Oglala ont fait la déclaration suivante sur la mort de la jeune femme :

"Anna Mae a travaillé dur pour son peuple indien, et nous a aidés dans nos efforts pour nous débarrasser des entraves du paternalisme gouvernemental. Elle est avec nous. Dans son sang, à Oglala. Nous la considérons comme une amie. Voilà pourquoi sa mort nous atteint : parce que nous avons le sentiment que c'est son engagement à nos côtés qui a probablement été la cause de sa mort. Nous voulons connaître la vérité sur cette mort, et savoir si le gouvernement y a été mêlé. Les Oglala aimaient et respec-

taient Anna Mae. Nous la pleurons et nous demandons instamment à tous les citoyens respectueux de la loi d'exiger que toute la vérité soit faite sur sa disparition."

Une tombe gelée sur une colline sioux

Les Brave Hearted Women qui continuent à affronter les dangers du monde des Indiens se sont vu tristement gratifiées d'un martyre, Anna Mae de Shubena-cadie, Boston, Washington, ST Paul, Wounded Knee, Los Angeles, Oregon, et, au bout du compte, d'une tombe gelée sur une colline d'Oglala...



Face au premier rayon du soleil

Chez les Iroquois, ce sont les femmes qui décident quand on fera la guerre, parce qu'après la guerre, ce sont les femmes qui pleurent. Est-ce qu'avec la mort d'Anna Mae les Brave Hearted Women décideront que la guerre est finie ? Ou bien seront-elles de l'avis de Lorelei Means, qui dit : "Bon sang, nous nous battons pour ne pas mourir. Nous nous battons pour survivre en tant que Peuple."

Anna Mae Pictou Aquash fait face au premier rayon du soleil ; aux quatre coins de sa tombe il y a quatre mâts ornés de banderolles, une blanche, une noire, une rouge, une jaune, qui flottent au-dessus d'elle et indiquent les quatre directions sacrées. Les Brave Hearted Women ont décidé qu'il y aurait la guerre.

Dr. Witt, une Mohawk d'Akwesasne, alors Directrice Régionale de la Commission des Droits Civiques à Denver - In Akwesasne Notes, Early Summer 1976 - Traduction de

Simone Pellerin

Est-elle morte pour rien ?

Le BULLETIN du BOSTON INDIAN COUNCIL (BIC) relata l'enterrement d'Anna Mae ainsi que sa vie à BOSTON au sein du BIC :

"La tristesse et le deuil accompagnaient la disparition d'une amie, mais il régnait aussi un sentiment de fierté et d'honneur pour une femme qui avait donné sa vie pour son peuple, et un sentiment de colère dû à l'ignorance du pourquoi de sa mort.

Pine Ridge est éloignée de Shubenacadie. Mais ces deux réserves constituent les pôles de la vie d'Anna Mae. Elle était différente. Elle était unique. A 25 ans, Anna Mae commençait à assister à des meetings dans le but d'aider à l'organisation d'un centre communautaire indien. Les gens qui se souviennent de cette époque, de la petite chambre au 150 de la rue Tremont avec ses chaises pliantes et son mauvais café, peuvent encore entendre la voix d'Anna Mae. Elle parlait des droits des Indiens, de fierté, d'autodétermination. La pauvreté, l'alcoolisme, le chômage et le désespoir étaient pour elle les ennemis des Indiens. Grâce à son courage, elle contribua à la naissance du BIC dont la raison d'être était la lutte contre ces problèmes.

Ce ne fut pas une naissance facile. Il fallut des années de souffrances croissantes pour que le BIC puisse voler de ses propres ailes ; sans des femmes telles telles qu'Anna Mae, cela n'aurait jamais été possible.

Et pourtant, les rues de Boston étaient trop étroites pour elle. En l'espace de deux ans, Anna Mae portait ce même message de fierté indienne à travers le pays. Elle devint membre de l'American Indian Movement (AIM). A partir de ce moment, l'histoire de sa vie allait se lire au travers des grands titres des journaux : l'occupation de Wounded Knee dans le Sud Dakota, l'occupation du monastère des Frères Alexéiens dans le Wisconsin. Avec des hommes comme Russel Means, Dennis Banks et Clyde Bellecourt, Anna Mae contribua à attirer l'attention du monde entier sur les peuples indiens de ce pays. Ce fut une vie placée sous le feu des projecteurs mais en même temps remplie par la solitude des autoroutes sans fin.

Anna Mae voyageait. Elle organisait. Elle luttait contre le racisme, l'intimidation et la haine. Elle suivait sa vision et interpellait les autres peuples indiens pour qu'ils en fassent autant. Quelle que soit l'opinion que les gens aient pu avoir sur son travail, une chose est certaine : Anna Mae était une femme de conviction..."

Revenir

Anna Mae a vécu et est morte pour nous tous. Aujourd'hui, sa vision nous a été confiée.

Elle n'est plus là pour continuer l'oeuvre qu'elle accomplissait si bien. Mais nous, nous le sommes.

Anna Mae était une femme courageuse, digne et fière. Allons-nous l'oublier ? Allons-nous permettre qu'elle soit morte en vain ?

Il existe une tombe solitaire (à Oglala) pour nous apporter la réponse à ces questions.

(In "AKWESASNE NOTES", Early Summer 1976, p.17)

Traduction d'Anne Wély



LES FORMES INVISIBLES

DU GENOCIDE

Cet article, tiré d'AKWESASNE NOTES, a été publié en 1977. Si l'attention des autorités fut sollicitée quant au fait qu'une proportion anormalement élevée de femmes indiennes était stérilisée, si le chiffre a baissé depuis, il n'en demeure pas moins que cela a eu de dramatiques conséquences sur le taux de natalité. Par ailleurs, le placement forcé des enfants dans des foyers blancs -sous divers prétextes- fait disparaître, aujourd'hui encore, un grand nombre d'individus des communautés indiennes, ces enfants ignorant alors leur identité. Depuis 10 ou 15 ans, maintes nations indiennes oeuvrent à faire connaître, outre ces deux problèmes, les conséquences dramatiques de la pollution sur leurs territoires -rejets chimiques nucléaires-, notamment les malformations génétiques et les avortements spontanés. Les réserves de Pine Ridge (Lakota) et Akwesasne (Mohawk) sont les plus touchées, mais toutes les réserves étant "mal" situées, cette menace s'applique à l'ensemble de la population indienne.

Hystérectomies systématiques

Un jour de novembre 1972, une femme indienne de 26 ans se présenta chez un médecin de Los Angeles et lui demanda de lui pratiquer une greffe d'utérus. "Surprenante requête", se dit le docteur... Mais pas vraiment aussi choquante que l'histoire qui était à l'origine de cette requête...

Cette femme lui raconta qu'elle avait entendu parler de greffes de rein, et qu'elle avait désespérément besoin d'un utérus, car elle et son futur mari désiraient avoir des enfants. Or elle avait été stérilisée six ans auparavant, une hystérectomie totale, à des fins de contrôle des naissances. A l'époque, elle était alcoolique, et ses deux enfants avaient été placés dans des foyers adoptifs. Un médecin la persuada que, pour retrouver le contrôle de sa vie, elle devait se faire stériliser, et elle avait suivi son conseil. Mais à présent, à 26 ans, elle n'était plus alcoolique. Elle était tombée amoureuse d'un homme, et ils avaient l'intention de se marier. Elle s'effondra lorsqu'elle apprit que les transplantations d'utérus étaient impossibles à réaliser. Et la détresse que cela provoqua chez elle et son mari, du fait de ne pas pouvoir avoir d'enfants, les amena plus tard à divorcer.

Cette histoire fut rapportée dans le "National Catholic Reporter" par un docteur de Los Angeles, Connie Uri, une femme d'ascendance choktaw et cherokee. "J'ai d'abord cru que j'étais tombée sur un cas d'abus médical", écrivait-elle, "Il n'y a aucune raison qu'un médecin pratique une hystérectomie totale au lieu d'une ligature des trompes sur une femme de 20 ans en bonne santé".



Par la suite, Uri apprit que ce n'était pas un cas isolé. Elle continua à recevoir les plaintes de femmes qui avaient accepté de se faire stériliser sous la contrainte ou sans recevoir d'information sur le caractère irréversible de l'opération. "J'ai commencé par accuser le gouvernement de génocide, dit-elle, et j'ai insisté pour obtenir une enquête du Congrès." Le Sénateur James Abouzeck demanda une étude sur la politique de stérilisation de la part des Services de Santé fédéraux pour les Indiens (IHS), et cette étude a malheureusement prouvé que j'avais raison".

L'étude, réalisée par la Cour des Comptes américaines, fut publiée en novembre 1976. Elle ne montrait pas que les femmes étaient contraintes à la stérilisation, mais révélait que des femmes indiennes avaient pu penser qu'elles devaient donner leur accord pour subir cette opération. En violation des règlements fédéraux, les formulaires les plus utilisés n'informaient pas les femmes indiennes de leur droit à refuser l'opération.

L'étude en question couvrait 4 des 16 zones administrées par les services de Santé du BIA : Albuquerque (Nouveau-Mexique), Phoenix (Arizona), Aberdeen (Dakota du Sud) et Oklahoma City (Oklahoma) et montrait qu'un nombre considérable de femmes indiennes, par rapport à la part qu'elles représentent dans la population totale, avaient été stérilisées. Entre 1973 et 1976, 3406 femmes l'avaient été. Parmi elles, il y avait 36 femmes de moins de 21 ans, qui avaient été stérilisées en violation d'une décision judiciaire exigeant un moratoire pour ces opérations.

Plus d'un quart des femmes

L'étude s'est limitée à une enquête dans les dossiers des Services de Santé du BIA, et ne s'est pas attachée à retracer le déroulement des différents cas ni à étudier les relations entre patientes et praticiens, ou à interviewer les femmes qui avaient été stérilisées.

Mais Uri, aidée en cela par un groupe de femmes indiennes (dont plusieurs employées du gouvernement) conduisit sa propre enquête "parallèle". Celle-ci les amena à suivre de près le fonctionnement des Services de Santé et à interviewer les femmes concernées. Cette enquête, ainsi que celle de la Cour des Comptes, ont amenée Uri à penser que PLUS DU QUART DES FEMMES INDIENNES ont été stérilisées, ce qui laisse seulement 100.000 femmes en âge de procréer capables d'avoir des enfants.

"C'est un problème crucial parce qu'il reste si peu d'Indiens en vie ; moins d'un million", dit-elle. "Nous ne sommes pas comme les autres minorités. Nous n'avons pas de capital génétique en Afrique ou en Asie. Lorsque nous aurons disparu, ce sera fini." (...)

(...) En fait, un grand nombre de femmes acceptent de se faire stériliser de crainte qu'un jour, si elles refusent, on leur retire leurs enfants. Beaucoup d'entre elles pensent également que les allocations familiales ou l'aide sociale pourraient leur être supprimées, dit Uri. Pour éviter ce malentendu, les Services de Santé sont tenus d'informer les femmes du fait que les allocations ne leur seront pas retirées, et que de nombreuses autres mesures de contraception sont à leur disposition. Mais l'étude de la Cour des Comptes montrait que les dossiers des Services de Santé ne fournissaient aucune preuve que les femmes avaient reçu cette information avant d'accepter l'opération. Un porte-parole de la Cour des Comptes déclare aujourd'hui que les Services de Santé sont en règles quant à ces exigences.

Moratoire ignoré

Uri soutient que beaucoup de femmes sont stérilisées au moment d'un accouchement et que leur consentement est souvent obtenu alors qu'elles sont sous l'influence de sédatifs puissants. "Pratiquement toute femme qui accouche par césarienne va se retrouver stérilisée". Un accord obtenu dans ces circonstances est en violation de la loi fédérale qui fait obligation de donner une période de réflexion de 72 heures aux femmes entre le moment de leur consentement et celui de leur opération. Uri ajoute que beaucoup de femmes indiennes ne comprennent pas les effets définitifs de l'opération lorsqu'elles donnent leur accord.

"Et lorsqu'elles réalisent qu'elles ne peuvent plus donner la vie, elles se sentent "castrées", et il en résulte des drames psychologiques. D'une femme à une autre, le temps nécessaire à cette prise de conscience varie. Certaines ne comprennent qu'au bout de plusieurs années, mais quand ça arrive, elles font une grave dépression nerveuse, essaient de se suicider, se prostituent ou deviennent alcooliques".

Les familles sont déchirées par la détresse de la femme, et les désapprouvent pour une opération faite sans leur accord. Mais la stérilisation n'est pas le seul traumatisme qui détruit les familles amérindiennes. A chaque enfant qui naît, les parents ont une chance sur quatre de le perdre.



Placements forcés

Une étude réalisée par l'AAIA (Association des Affaires Indiennes) montre qu'entre 25 et 35% des enfants indiens sont enlevés à leur famille et placés dans des familles adoptives, des foyers ou des institutions en vue de l'adoption et que ce pourcentage est en augmentation dans certains états.

Des procédés illégaux et abusifs sont souvent utilisés pour retirer des enfants indiens à de bons parents ou une bonne famille, ainsi que des preuves en ont été rapportées à une sous-commission spéciale du Sénat. Les agences d'aide sociale publiques ou privées présument apparemment que la plupart des enfants indiens "s'en tireraient mieux" s'ils étaient élevés sans savoir qu'ils sont indiens.

"Il semblerait que les milieux officiels préfèrent placer les enfants indiens dans de milieux non-indiens où leur culture indienne, leurs traditions indiennes, et en général tout leur mode de vie indien sont étouffés", a déclaré à la sous-commission le Sénateur Abou-zreken 1973. A cette date, le Congrès n'a toujours passé aucune loi pour prévenir ce genre "d'abus".

rezk en 1973. A cette date, le Congrès n'a toujours passé aucune loi pour prévenir ce genre d'abus.

"Le gouvernement fédéral s'est distingué par son manque d'initiative, déclarait Abourezk en 1976. "Il a laissé ces agences frapper au coeur des communautés indiennes en kidnappant littéralement les enfants, une attitude qui ne peut qu'affaiblir au lieu de les aider, l'enfant, la famille, la communauté indiennes. On a appelé ça un génocide culturel".

La sous-commission a été informée par William Byler, directeur général de l'AAIA, que l'effet le plus néfaste sur la vie émotionnelle des Indiens aujourd'hui est "la menace de se voir retirer leurs enfants". Les parents craignent de perdre leurs enfants en arrivant à perdre tellement leur confiance en eux-mêmes que leur aptitude à "fonctionner" comme de bons parents en est traumatisée", dit-il. "Quand le bureau d'aide sociale enlève les enfants, il retire du même coup une grande partie de ce qui pousse les parents à lutter contre les conditions dans lesquelles ils vivent".



Aucun recours

Le psychiatre James Shore partage cet avis : "Quand les parents indiens apprennent que leurs enfants vont leur être retirés, un sentiment de désespoir et d'inutilité naît chez eux", ajoute-t-il. "Les parents deviennent souvent renfermés et déprimés, et se mettent à boire de façon excessive. Les assistantes sociales interprètent cela comme une manifestation supplémentaire d'un manque d'intérêt pour les enfants, et donc comme une justification de plus permettant de leur retirer ceux-ci".

Mais certains parents indiens affirment que leurs enfants leur ont été enlevés sans préavis. Des Indiens ont fait savoir à la sous-commission qu'ils avaient laissé les enfants à la garde d'un parent ou d'une baby-sitter, et avaient découvert en rentrant chez eux qu'une assistante sociale les avait enlevés. Certains d'entre eux n'ont jamais pu savoir où leurs enfants avaient été placés. Les Indiens se voient souvent refuser tout recours à la justice ou toute assistance judiciaire, de manière tout à fait illégale, comme ils en témoignèrent devant la sous-commission.

In AKWESASNE NOTES *** Septembre 1977

Traduction d'Henri Manguy

C'EST LE BLANC QUI L'EMPORTE

ou comment la loi détermine la couleur en Nitassinan

Avant de nous quitter, Bernard Cleary, négociateur en chef du peuple attikamek-montagnais, présent durant une semaine avec nous à la FNAC FORUM puis à la Journée Internationale de Solidarité de la mi-octobre, nous a laissé copie du manuscrit de "L'ENFANT DE 7000 ANS" à paraître en 1989 ; c'est un ouvrage primordial pour qui s'intéresse à l'identité, à l'histoire et à l'avenir -donc aux revendications- des Attikamek-Montagnais. Un roman fort plaisant à lire, tout imprégné de poésie et de philosophie, bâti sur des données fondamentales. En voici, en avant-première, un bon extrait:

Autochtones à quai

Francine, avec ses trois enfants en bas âges, le benjamin endormi dans les bras, est sur le pont du "Fort-Mingan", le plus illustre des bateaux de passagers et de marchandises connus des gens de la Moyenne et de la Basse-Côte-Nord, et salue joyeusement de sa main libre ses frères et soeurs montagnais qui l'attendent sur le bout du quai bondé d'Autochtones.

Il est deux heures du matin.

Une très grande partie des Montagnais de la réserve, comme à chaque semaine, même si le navire accoste à une heure tardive, attend ses frères et soeurs qui reviennent de la ville et regarde descendre les quelques étrangers, habituellement des fonctionnaires fédéraux et provinciaux, qui se rendent les visiter par affaires, et quelques touristes égarés.

Le "Fort-Mingan" constitue le seul moyen populaire de communication sur la côte du printemps à l'automne.

L'autre, l'avion de ligne, utilisé à certains moments, pour les plus pressés -les plus fortunés-, n'est pas à la portée de la bourse des Autochtones qui voyagent isolément ou des autres habitants des villages côtiers de pêcheurs blancs, pas plus riches qu'eux d'ailleurs.

Beaux tous les jours

Quelques vieilles grand-mères retirées par timidité dans un coin sombre et vêtues du costume traditionnel des Montagnaises, composé de magnifiques bonnets d'étoffe rouges et noirs, de



longues jupes à carreaux aux teintes écossaises ou irlandaises qui descendent presque à la cheville, recouvertes de grands tabliers blancs immaculés et de châles qui protègent leurs épaules de la fraîcheur de la nuit, attendent pour vendre les fruits de leur travail d'artisanat. Elles trimballent dans leurs mains de magnifiques mocassins, blancs pour les femmes et de couleur naturelle pour les hommes, fabriqués dans des peaux de caribous et décorés d'un motif distinctif de fleurs à trèfles en perles colorées sur le dessus de chaque pied, de longs bas de laine fournie aux tons flamboyants qui montent aux genoux et des pendentifs de perles multicolores de tous modèles.

Quelques-unes sont accompagnées de leur mari qui a revêtu la veste traditionnelle de toile blanche brodée de riches fils multicolores, rouges, jaunes or et verts. Cet habillement du dimanche a l'allure d'un complet léger.

Hommes et femmes sont chaussés de mocassins et de longs bas de laine épaisse, serrée, qui mettent en évidence leurs jambes arquées, signe de leur façon de s'asseoir par terre les jambes croisées sous eux, dans les tentes et dans les canots. Ce n'est pas pour attirer l'attention des clients en faisant plus folkloriques par cet accoutrement, que les mémés sont ainsi habillées. Non! Elles portent cette tenue tous les jours dans leur maison ou dans leur tente si elles sont à la chasse sur le territoire et vous pouvez les rencontrer ainsi "endimanchées" en arpentant les artères de la réserve ou en magasinant à la Baie d'Hudson.

Parmi ces vieilles femmes, se trouve la mère de Francine.

En quittant la passerelle, la Montagnaise en exil la devine à peine, étant encore trop éloignée d'elle. Elle l'imagine comme elle le fait depuis quelques années au téléphone.

Comme des caribous longtemps traqués

Les Montagnais de cette communauté sont tenus à l'écart de l'endroit où descendent les passagers sur le quai, sous prétexte d'accidents survenus dans le passé en déchargeant les marchandises du bateau, par une barrière métallique qui les empêche de s'approcher plus près.

Elle trotte, laissant ainsi plus de temps à ses deux jeunes enfants pour la suivre, comme des petits canards qui nagent derrière leur mère dans les eaux calmes et limpides d'un lac splendide, pour parcourir ce trop grand espace qui l'isole encore de sa famille. Son cœur se serre soudain en les voyant tous penchés sur la barrière. Elle les imagine un instant en animaux de la forêt comme les caribous habitués à la grande liberté, qu'on a enfin réussi à capturer après les avoir longuement traqués, puis à enfermer dans une cage exigüe d'un jardin zoologique. Cette image la rend temporairement triste.



Tout retrouver

Francine distingue enfin sa mère dans un coin derrière la barrière, loin de la sortie des passagers et du passage des tracteurs qui transportent les marchandises lourdes du bateau à l'entrepôt dans des chariots à bagages. Elle bifurque brusquement vers elle, trop pressée pour franchir la clôture, comme un joueur de foot-ball qui veut éviter d'être plaqué par un adversaire, et se jette dans ses bras.

Comblée, la fille prodigue

Même si la palissade est un obstacle elle ne les empêche pas de s'embrasser et de se caresser mutuellement le visage démonstration de l'amour filial de Francine envers sa mère et de l'affection maternelle.

"Maman, tu n'as pas changé depuis cinq ans, lui murmure-t-elle les yeux remplis de larmes.

-Tu es toujours aussi belle et aussi vraie..."

Cette effusion de tendresse entre la mère et la fille retrouvées aurait duré une éternité si le plus vieux des fils de Francine, un beau grand garçon de quatre ans lui ressemblant comme deux gouttes d'eau, n'avait pas réussi à couper le charme en tirant fortement et avec acharnement sur le bas de la robe de sa mère.(...)

Francine, à la course comme une gamine, éclairée par une pleine lune magnifique, fait le tour de la maison. Elle veut tout voir, autant à l'extérieur qu'à l'intérieur, et vérifier tous ses souvenirs de jeunesse. Elle cherche à savoir si des choses importantes ont disparu, si elles ont changé, si elles sont encore telles qu'elle se les était si souvent imaginées dans ses rêves éveillés, loin de ces lieux chéris.

Après avoir goûté, sans trop d'exagération, à cause de l'heure tardive, au saumon frais, au castor, à la "banik" (pain indien), au caribou -un vrai festin du réveillon de Noël- et, surtout, parlé abondamment en savourant plusieurs tasses de thé, ils décident d'aller se coucher parce que le jour commence déjà à se lever et qu'ils souhaitent pouvoir jouir ensemble de la belle journée qui s'annonce.



Avec sa mère qui la suit comme une ombre pour faire tous ses caprices, comme avec une invitée de marque, et pour préparer son lit, Francine regagne sa chambre, celle qu'elle avait quittée, sans y être revenue une seule fois depuis, il y a cinq ans. Finissant de la border avec des couvertures de laine chaudes tel qu'elle le faisait lorsque Francine avait l'âge de son fils Luc, sa mère l'embrasse et quitte la chambre pour aller elle aussi se reposer quelques heures en rêvant à sa fille prodigue retrouvée.

Manipulation

Trop énervée pour dormir après cette nuit remplie d'émotions de toutes sortes dues à ces inoubliables retrouvailles et ...aux nombreuses tasses de thé, Francine visionne dans son subconscient mais sans aucune amertume, les séquences tumultueuses de sa vie de jeune adulte qui l'avaient tragiquement obligée à s'éloigner temporairement des siens et l'avaient marquée si profondément...

Elle se revoit le jour où, après une discussion virulente avec son frère aîné Antoine sur sa contestation du Conseil de Bande, son agitation auprès des femmes autochtones et sur son mariage avec un professeur blanc de l'école primaire du village, elle avait décidé de quitter définitivement la maison familiale et la réserve à cause du peu de compréhension de la part des siens face à un avenir qu'elle se devait de choisir elle-même.

Elle ressent une fois encore les frissons qui avaient parcouru tout son être lorsque des représentants du Conseil de Bande, inspirés sans aucun doute par des fonctionnaires du ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien, les fossoyeurs qui avaient comme mission de convaincre et ensuite de faire appliquer par les dirigeants des communautés cette LOI DES INDIENS INJUSTE ET DISCRIMINATOIRE ENVERS LES FEMMES, avaient avec dédain REFUSE QU'ELLE S'ETABLISSE SUR LA RESERVE AUPRES DE SA FAMILLE AVEC SON MARI.

Perdre tous ses droits ancestraux

Puisque seuls les Amérindiens avec statut pouvaient habiter le territoire de la communauté, il était évident qu'en perdant son numéro de bande, identité légale pour les gouvernants blancs, du fait de son mariage avec un Non-Autochtone, Francine ne pouvait pas demeurer avec les siens.

Il fallait qu'elle s'expatrie hors des lieux de son enfance.

Cela était d'autant plus frustrant pour elle que le conseiller du Conseil de Bande, qui semblait s'acharner avec le plus de mépris contre elle, avait marié une Blanche!

Par son alliance avec un Autochtone, cette étrangère avait gagné son statut et tous les Droits de Premiers Occupants qui y sont rattachés, tandis qu'elle; sachant parler la langue, pratiquer les coutumes et transmettre par l'enseignement à ses enfants la culture de ses ancêtres, à cause d'un même mariage mixte, PERDAIT TOUS SES DROITS ANCESTRAUX -même la considération des siens, et se voyait rejetée hors des lieux comme une lèpreuse qu'il faut isoler ou une pêcheuse que l'on s'apprêterait à lapider.

Contre les autorités et les "pommes"

Humiliée, elle avait voulu se défendre, se battre avec les représentants du Conseil de Bande pour qu'ils pas une telle loi qui va à l'encontre de tout bon sens et qui détruit les fondements mêmes de L'AVENIR DES MONTAGNAIS, et qu'ils contestent sa légitimité devant les tribunaux blancs.

Elle avait soulevé quelques Montagnaises pour qu'elles manifestent en guise d'appui contre les membres du Conseil, les leaders politiques, les autorités gouvernementales canadiennes et leurs valets qui permettaient, sinon favorisaient, une telle loi, ethnocidaire pour les nations autochtones.



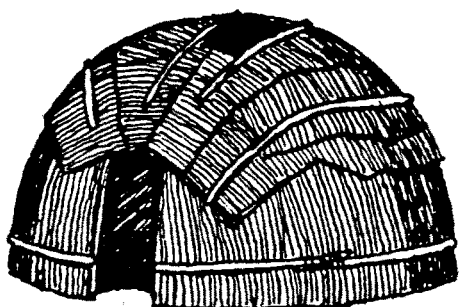
Elle avait alerté ces quelques femmes plus visionnaires en leur soulignant qu'on détruisait ainsi des familles, rejetait des éléments dynamiques qui pourraient jouer un rôle social important dans l'avenir des communautés, et anéantissait des êtres humains en leur enlevant toutes possibilités de choisir leur avenir et en les déracinant du sol qui les avait vu grandir pour les transplanter ailleurs, dans une terre inconnue.

Femmes indigènes, quel avenir ?

Francine, qui venait alors de terminer un cours universitaire, la première dans cette communauté, donc mieux préparée pour débattre de ce genre de questions, avait soulevé en vain des tas de points sur L'AVENIR DES FEMMES AUTOCHTONES. Elle avait allumé une faible flamme qui ne s'éteindrait jamais, même si la victoire était loin d'être évidente. Elle avait fait comprendre à certaines qu'elles ne devaient plus accepter sans dire un mot tout ce qu'on leur proposait. Elle avait discuté avec elles du rejet de cette soumission qui caractérisait les femmes autochtones depuis

Elle leur avait démontré que pour obtenir qu'on les respecte et qu'on les consulte sur le devenir des sociétés montagnaises, il fallait qu'elles s'imposent. Elle leur avait fourni de la matière à discussions et à réflexions pour un long bout de temps. Elle avait donc semé une graine vivifiante qui germerait dans l'esprit des femmes autochtones, se propagerait à d'autres et produirait un jour un nouveau fruit délicieux que savoureraient les générations futures.

Tout ce branle-bas n'a pas réussi à secouer l'encroûtement profond que causait une telle loi discriminatoire dans cette communauté. Le travail de mise en marché des DEMOLISSEURS BLANCS



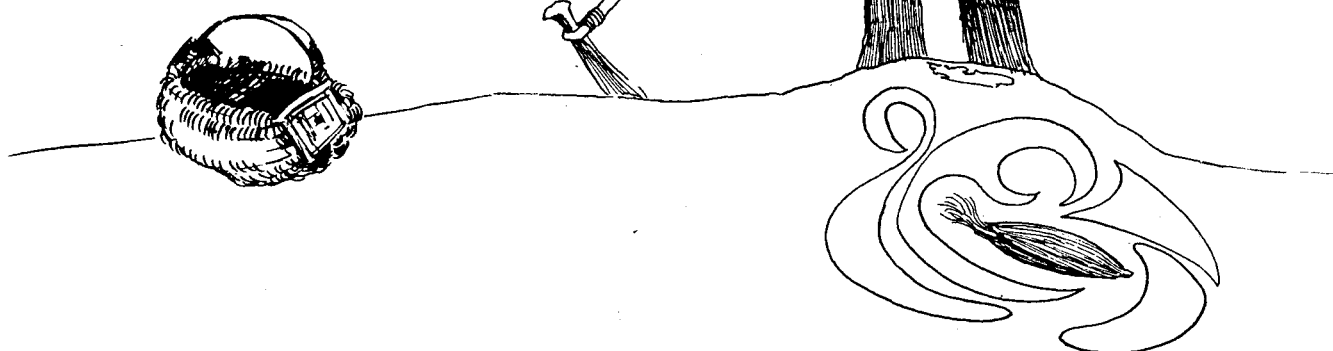
avait tellement été bien fait que certains Montagnais s'approprièrent des arguments avancés par les fonctionnaires pour défendre cette loi! On leur avait fait croire que permettre à des Autochtones mariés à des Amérindiennes de vivre dans la communauté était une menace pour eux parce que, tôt ou tard, ces derniers "prendraient leur place, auraient de l'emprise sur le groupe et nuiraient ainsi au développement des Autochtones".

Le piège de l'assistance sociale

Ce danger de MANIPULATION de la part des membres des familles montagnaises à part entière, pense Francine, était-il aussi grand qu'on le prétendait? On peut en douter fortement, croit-elle, surtout dans le cas de ceux qui, comme son mari Michel étaient prêts, par amour sincère, à délaissier les avantages, certains pour eux-mêmes, de vivre dans les grandes villes pour suivre leur épouse et s'établir dans des réserves lointaines. Il aurait été bien surprenant que les intérêts personnels de Michel n'aillent pas dans le sens de ceux des membres de sa famille par alliance.(...)

On a mis dans la tête des nôtres tellement de préjugés que certains ne sont plus capables de démêler le bon grain de l'ivraie. Avec, comme résultat, que comme les huîtres, ils se sont renfermés sur eux-mêmes SANS DISCERNEMENT pour tenter de se défendre et empêcher ainsi les gens bien intentionnés de pénétrer pour les aider REELLEMENT. Après avoir été si souvent trompés, croit-elle ils ne sont plus en mesure de distinguer leurs véritables amis de leurs ennemis acharnés. De peur de se tromper une nouvelle fois, ils ont préféré faire le grand vide autour d'eux, à la satisfaction de ceux qui avaient intérêt à ce que l'évolution des Autochtones se réalise le plus lentement et le plus tard possible. Les Aborigènes revendiqueraient alors avec acuité tout ce dont on les avait préalablement dépouillés.

Les Autochtones sont demeurés dans une situation de dépendance la plus totale entretenue par les moyens toujours dégradants de l'ASSISTANCE SOCIALE. Ils furent décimés par les fléaux des civilisations modernes comme l'alcool et les drogues, véritables "GUERRES BACTERIOLOGIQUES" déclanchées par les sociétés blanches. Les Autochtones ont été écrasés par le RACISME qui les empêchait d'avoir une place au soleil des voisins blancs qui se sont rapidement accaparés de tous les postes importants et qui sont évidemment mieux préparés à ce genre de compétition.



Ils furent foulés aux pieds par des détracteurs qui n'ont jamais cessé de leur répéter malicieusement qu'ils étaient incapables, pas plus qu'ils n'étaient prêts, à SE PRENDRE EN MAIN ET A SE DIRIGER.(...)

Recouvrer le territoire ancestral

Si ce territoire ancestral leur était restitué en toute JUSTICE, tel que les premiers colonisateurs français -et plus tard les colonialistes anglais- se le sont approprié, il n'y aurait pas de problème à recevoir les pères de leurs descendants. On y retrouverait alors de la place pour tous, est convaincue Francine, et plus le nombre de personnes intéressées et bien intentionnées pour faire prospérer ce territoire d'une façon VERITABLEMENT CIVILISEE serait élevé -en prenant en considération sa capacité de se régénérer comme l'ont toujours fait les chasseurs autochtones pour leurs territoires de chasse et de pêche, plus les résultats seraient probants. La part des Montagnais serait ainsi agrandie A VOLONTE et tous pourraient s'y rassasier dans un esprit de PARTAGE qui est l'un des principes autochtones fondamentaux.(...)

Son visage était radieux

Avec la force des faibles, les conseillers de la Bande avaient "tué une mouche avec un bazooka"... Regardant le cadran à chiffres lumineux placé sur une table de nuit près du lit, Francine pu constater qu'il était déjà huit heures du matin, qu'elle n'avait pas encore fermé l'oeil de ce qu'il était resté de la nuit, et qu'elle ne réussirait certainement pas à le faire. Elle décida alors de se lever, même si tout le monde semblait encore dormir dans la maison, et de s'habiller pour aller faire une marche dans la réserve et sur le bord de la mer, endroit privilégié de ses jeux d'enfant.

Arrivée dans la cuisine, elle constata que sa mère était assise près de la fenêtre et regardait vaguement au large du golfe Saint-Laurent. Son visage était radieux, et l'on sentait qu'elle baignait dans le bonheur d'avoir retrouvé sa fille bien-aimée qui lui avait tellement manqué.(...)

Extraits de "L'Enfant de 7000 ans"

de Bernard Cleary (à paraître, à commander
au CAM, ctre Adm. 80, bd Bastien, Village
des Hurons, Qué. GOA 4V0 Canada

Interview de **ROBERTA BLACKGOAT** (Diné)

La résistance de Big Mountain

Roberta BLACKGOAT est l'une des quelques 10.000 Dine (ou Navajo) qui vivent dans ce que l'on appelle la "Zone d'Utilisation Commune de la réserve Navajo". A la suite d'un "conflit imposé par l'étranger" -causé par la présence d'un gisement de 220 millions de tonnes de charbon (désigné sous le nom de gisement de Black Mesa)- un soit-disant "Conflit Hopi-Navajo" a dégénéré en mesures fédérales destructrices. A savoir qu'en 1974, le gouvernement des Etats-Unis a passé la loi PL 93-531. A la suite de celle-ci, les terres ont été divisées par une gigantesque clôture de barbelés ! Cette clôture déchira littéralement les terres des gens, séparant les enclos des maisons ; les bulldozers et les équipes chargées de la démarcation défoncèrent des sites religieux, des tombes, arrachèrent des arbres et tout ce qui était dans la terre. La mise en place de la clôture fut menée dans la violence. Et pour ceux qui vivent du "mauvais côté" des barbelés -10.000 Navajo et 1.000 Hopi- cela signifie être relogés de force.

Quitter la terre, quitter nos morts, quitter nos corps

Roberta habite une communauté non loin de Big Mountain. Jusqu'à maintenant c'est eux qui ont le plus protesté contre le relogement et la clôture, qui ont été les piliers de la résistance. L'immense clôture a balaféré sur des kilomètres le reste de la région, mais il n'y a toujours pas de clôture à Big Mountain. Et les gens n'ont pas l'intention de partir.

Cet interview a eu lieu début février 86 à Big Mountain et à Albuquerque, après un meeting avec les gens de Big Mountain.

WINONA LADUKE : que signifie ce relogement pour votre peuple ?

ROBERTA BLACKGOAT : nos ancêtres ont cultivé cette terre. Nous ne pouvons échanger cette terre. Cela reviendrait à renoncer à nos ancêtres. Quand une personne meurt, nous versons des larmes et enterrons son corps dans la terre. Il retourne en poussière. Nous ne pouvons quitter la terre, ce serait comme si nous quitions nos morts, nos corps.

WL : que se passe-t-il avec le relogement : est-ce qu'ils vous envoient des lettres, vous harcèlent, etc... ?



RG : je reçois tout le temps des lettres d'eux. Je les jette au feu. La commission au relogement m'envoie ces lettres et moi, je les mets au feu. Il y en a qui me disent que je devrais garder ces lettres pour les montrer à un avocat. Mais je ne les garde pas. Je pense qu'un avocat me dirait que je dois partir ou quelque chose dans ce sens-là.

Vieilles racines sur un sol étranger

WL : que se passe-t-il avec les gens quand ils se relogent ?

RB : les gens ne parlent pas anglais. Je me fais beaucoup de souci pour eux. C'est pas une bonne chose, ce relogement, c'est triste d'y penser, et ça ne fait pas de bien. Mes enfants sont tous relogés, ils cherchent à revenir maintenant : ils ont perdu leurs maisons, perdu leurs affaires, leur vie est complètement fichue en l'air.

Ce sont les vieux qui me causent le plus de souci. On ne devrait pas pouvoir arracher ces gens à leur terre. Des gens qui ne parlent pas anglais, et qui sont si souvent en larmes. Ils se détruisent eux-mêmes en tombant malades et puis ils meurent - tout ça parce qu'ils se font du souci à propos du relogement.

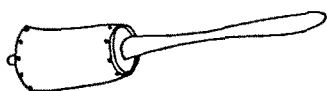
On essaie de déchirer ces anciens en deux en espérant les transplanter. Des vieilles racines - elles ne repoussent pas. Ils sont sur un sol étranger. Et ils déclinent, déclinent et puis ils meurent.

Pourquoi n'envoie-t-on pas un gros hélicoptère pour jeter des bombes sur nous autres ? Ca nous éviterait de souffrir comme ça. Cette souffrance et cette anxiété nous tuent comme des mouches. Nous rendent la vie difficile. Ce serait plus facile s'ils envoyaient un gros hélicoptère pour nous bombarder.

Derrière un bureau, le Créateur?

WL : qui sont les gens de la Commission Hopi-Navajo de Relogement ?

RB : ils sont comme des dieux, ils se prennent pour le créateur. Il y en a un que j'ai été voir pour lui parler du fait que la terre se fissure à cause de toutes ces exploitations (de charbon à Black Mesa). Il m'a dit que je ne savais rien. Je lui ai dit : "Vous êtes assis là, derrière votre bureau, comme si vous saviez tout. Comment se fait-il que vous ne soyez pas au courant. Vous vous prenez pour le Créateur." Le Créateur est le seul qui puisse me reloger.



WL : que se passe-t-il quand la police vient essayer de mettre une clôture sur votre terre ou de vous reloger ?

RB : j'ai dit à un policier qui me parlait : "Je me fiche de savoir qui sont vos policiers. Ils ne sont pas nés ici, moi je suis née ici". "OK, je vais aller chercher le chef," m'a dit alors le flic. "Je m'en fiche, lui ai-je dit, il n'est pas né ici lui non plus. Moi je suis née ici".

WL : et vos enfants ?

RB : tous mes enfants sont nés sur une peau de mouton. Pour la dernière, Vickie, j'ai dû avoir une césarienne. Elle n'a pas laissé ses empreintes sur la terre. Mais je lui ferai faire ça quand elle reviendra.

J'ai six gosses. Sheila est née en 1942, puis une autre fille, Bessie, et puis Betty. J'en ai perdu un ici. Et puis Danny, Harry et Vickie. Vickie est à l'Université de Dartmouth maintenant.

Sheila vit à Flagstaff, elle a été relogée. Et elle a aussi des problèmes. Elle a perdu sa maison - une maison de la Commission de Relogement. Et maintenant, elle doit travailler pour payer la location. Ils lui ont vraiment forcé la main, et maintenant elle doit continuer à payer. Elle n'a reçu que 40.000 \$ pour sa terre, et elle a reçu une maison de la Commission dont ils lui ont dit qu'elle valait 82.000 \$. Et puis elle a trouvé du travail. Finalement, elle a également perdu la maison. Elle veut revenir maintenant.



Bessie aussi est partie se reloger. Elle travaille maintenant dans un hôpital à Flagstaff juste pour pouvoir payer ses factures.

J'aimerais que mes enfants reviennent, et laisser mes petits-enfants jouir de cette terre après moi. J'aimerais que mes enfants rentrent.

De la centrale nucléaire au Comité de Soutien à Big Mountain

WL : que deviennent vos fils ?

RB : mon plus jeune fils, Harry, a été appelé par l'armée. J'ai dû employer tous mes avocats pour empêcher qu'il ne soit pris dans l'armée. Je leur ai dit, je serai toute seule alors si vous prenez tous mes enfants pour les envoyer se battre contre nos frères là-bas. Nous avons besoin d'eux ici. C'est comme ça que je l'ai empêché d'être incorporé. Maintenant il travaille à la centrale nucléaire de Page (Arizona). Il y travaille maintenant, mais il m'aide beaucoup. Il m'envoie de l'argent pour m'aider.

Danny, il vit ici avec moi maintenant. Ce relogement a été difficile pour lui, très difficile. Je n'avais même pas signé pour qu'il soit relogé. Il est venu me voir et m'a dit : "je suis relogé maintenant. J'ai un endroit où vivre." Un mois après, il est revenu me voir pour me dire qu'il se mariait.

Et puis, juste après ça, il a divorcé. Il a beaucoup de problèmes. Enormément de problèmes. Il s'est même mis à boire, sous l'emprise de l'alcool. Ce qui lui arrivait lui était égal.

Nous avons fait beaucoup de cérémonies pour lui. Trois fois, avec des prières très fortes. Ces gens lui ont vraiment parlé. Et il a vraiment fait un effort lui aussi. Il a laissé tomber l'alcool et il va mieux. Il travaille maintenant au bureau du Comité pour le Soutien à Big Mountain à Flagstaff.

Elevage interdit!

WL : on entend parler du fait que la Commission au Relogement a ordonné la saisie de beaucoup de vos troupeaux. Ça s'appelle la tactique "mourir de faim ou partir", du fait que ces troupeaux sont à la base de votre mode de vie. Et d'ailleurs, quand, au début du siècle, le gouvernement fédéral avait essayé de s'emparer de la réserve Navajo, la même tactique avait été employée ; la réduction des troupeaux. En 1887, plus de 75% des Navajo avaient des moutons et du bétail, et il y avait plus d'un million de têtes sur la réserve. Le gouvernement

fédéral est intervenu et a littéralement "détruit", en les laissant mourir ou en les emmenant ailleurs, environ un tiers du bétail dans les années 30. Avec comme résultat que moins de Navajo avaient des moutons, mais ceux qui en avaient, avaient des troupeaux plus importants, autrement dit les troupeaux étaient concentrés entre les mains de quelques uns. C'est juste après ça que le gouvernement fédéral a commencé l'exploitation minière et d'autres choses du même genre. Quoiqu'il en soit, cela a forcé les Navajo à aller chercher du travail auprès du gouvernement ou des sociétés minières de telle sorte que, dans les années 60, moins de 10 % des Navajo tiraient la majorité de leurs ressources de l'élevage. Comment cela vous a-t-il affecté ?

RB : j'ai environ 52 moutons, et environ 6 chèvres avec quelques petits. Je suis sortie avec les moutons la semaine dernière, et six agneaux sont nés pendant que j'étais là-haut. J'en ai enveloppé quatre dans ma jupe, deux dans ma chemise et j'ai marché jusqu'à la maison comme ça. J'étais fatiguée en arrivant à la maison. Autrefois, il y a longtemps, nous avions 220 moutons. Maintenant, j'en ai 52. En 1940, ils ont abattu quelques chevaux aussi.

Nos enfants, piégés

WL : comment cela affecte-t-il votre famille - la garder unie, et trouver suffisamment d'argent pour permettre à la famille de rester sur les terres ?

RB : ils envoient des papiers dans lesquels ils disent que si vous signez, vous aurez une maison avec l'électricité. Ça dit aussi que vous pouvez aller au comptoir pour obtenir de la nourriture. Mais nous voulons la faire pousser nous-mêmes. Nous avons des yeux, des oreilles et des mains dont nous nous servons pour assurer notre subsistance et cultiver nos aliments.



Nos enfants vont à l'école. Ils y sont piégés, on leur dit d'acheter des maisons et de la nourriture. Ils s'écartent de la tradition. Mes enfants vont à l'université. Ils reviennent à la maison pour un mois, et puis ils doivent partir et gagner de l'argent. Nous voulons qu'ils restent et qu'ils le fassent pour la prochaine génération et pas seulement pour nous - mais pour tout le peuple indien.

WL : de quel clan êtes-vous ?

RB : je suis du clan de l'Eau Amère par ma mère, et de celui du Sel par mon père. Mon mari était du clan Beaucoup-de-Chèvres et du côté de son père du clan Coyote. Mes enfants sont donc du clan de l'Eau-Amère et de celui de Beaucoup-de-Chèvres.

WL : à quoi ressemblait votre mari ? Avez-vous été longtemps ensemble ?

RB : il s'appelle Benny Blackgoat. Nous sommes mariés en 1941. Il était né et avait été élevé ici aussi. Il n'avait pas été à l'école et donc ne parlait pas anglais. Il a été tué par une voiture en 1966.

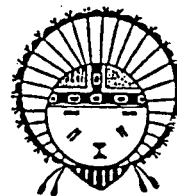
A l'intérieur de ces montagnes

WL : quand nous, Indiens, disons que la Terre est notre mère, c'est très important pour nous. Et la terre dont nous venons, c'est très important aussi. Pouvez-vous dire quelque chose à ce sujet pour nos lecteurs ?

RB : nous avons quatre montagnes sacrées. A l'intérieur de ces montagnes se trouve une chambre, c'est un hogan Navajo. Nous avons des sachets de médecine, et toutes ces choses, l'uranium, les mines de charbon, les puits de pétrole ne doivent pas être placés dans ces sachets sacrés. Nous avons la prière, le pollen de maïs, et nous prions pour lui. Nous prions pour que tout cela reste ensemble.

Le pic San Francisco a une grande cicatrice sur son dos, une "piste de ski". Cela nous fait mal.

Une marque rouge indique un de nos sites de médecine sacrée. L'homme-médecine s'asseyait à l'ouest, son patient à l'est. C'est là qu'ils ont des mines de charbon. Si cela arrive, nous n'avons plus d'endroit ni à l'est ni à l'ouest



pour nos pratiques sacrées. Cet endroit marqué de rouge, c'est notre autel. Nous ne nous plaignons pas, tout ce que nous voulons, c'est qu'il soit protégé.

La terre a un corps

WL : est-ce vrai partout, sur toute la terre ?

RB : le foie de la terre est le charbon, le poumon en est l'uranium. C'est ainsi que la terre a un corps avec des organes. Tout comme nous. Nous ne pouvons pas partir, nous ne pouvons les laisser s'emparer de nos corps.

Quand nous naissons, nous déposons une empreinte sur la terre. Nous sommes assis sur la terre mère et elle nous tient. Mais nous ne devons pas oublier à quel point c'est terrible quand elle se met à souffrir, comme si l'on enfonçait un pieu dans quelqu'un. Ça fait mal. Et c'est ce que nous faisons à la terre. Et elle a mal.

Vous pouvez entendre

Les tremblements de terre et les tornades sont sa respiration. Elle a du mal à respirer. Elle souffre, et nous devons protéger notre mère. Lutter pour la libérer. Elle mourra si elle se désèche. Et quand nous prenons son pétrole et ses organes, elle en meurt. Le gouvernement a besoin de ce qu'il y a dans son corps. Le gouvernement veut faire de l'argent, il se soucie peu des créatures - les créatures à quatre pattes, les créatures qui rampent. Ce sont nos frères et nos soeurs, ils sont la vie. Ils parlent tous, même l'herbe, vous pouvez l'entendre quand le vent souffle. Vous pouvez leur parler...

In Akwesasne Notes, traduction
d'Elisabeth Vesperini

FEMININ POEME

LITTLE SIOUX WOMAN

so it is winter again dakota woman

old memories linger beyond snow crested
prairies falcons sharp eye
knotted deep in your throat a death song
speaks of the eternal going in a land where
spring has kept her creation young and strong

faces of elders and warriors who have gone onto
that hanging road remember us in voice of wind

I touch you now on innocent lace of curtain
drawn vacant to xpose whiteness of
bone moon

whisper your name pretty moccasins accross my naked
shoulders
taste your breath in stillness of december sky

kiss my child with the knowledge of a day

when you sang songs to me

- Walking Behind - copyright 1975



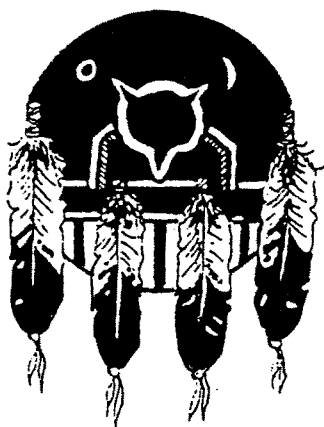
Petite femme sioux

c'est à nouveau l'hiver femme dakota/les souvenirs anciens traînent
au-delà de l'oeil aigü/cerclé de neige des faucons des prairies/en
boule au plus profond de ta gorge un chant de mort/parle du départ
éternel pour un pays/où le printemps a gardé la création jeune et
forte/les visages des anciens et des guerriers qui sont partis/par
cette route se souviennent de nous dans la voix du vent/ Je te touche
maintenant sur un rideau de dentelle innocent/ouvert à toute la blan-
cheur de la lune d'os/ murmure ton nom jolis moccasins sur mes épaules
nues/ goûte ton haleine dans le calme du ciel de décembre/ embrasse
mon enfant avec la conscience du jour/où tu me chantaies des chansons

A CIRCLING OF NIGHT

I built this place, a round tree place
away from the highways and eyes
far from the sky
inside I listen
inside I see through the web of branches
I catch falling stars out of the ebony light
I wander and climb up the shadowy side of mountain
that lives in a distant lonely place
dream woman walks and sees through lightening eyes
into the dimensions of the night.

Then close to midnight
rising out of a circle place
a weak soft voice sings
a song scattered by wind and
almost lost in the trees
although there are no words to be found
no thought tracks to trail
a vision lies on the dark surface of water
faintly reflecting the moon
who holds their mystery.



It is a caring sorrowful song
seeking strength from the unknown - the invisible
then quietly gathering the eagle
feather and small tobacco pouch
with a crocus flower growing in the snow
carefully stepping around the dying ashes
red and orange scattered on the earth
between the parallel of water and forest
she returns through a memory.

The silence is listening
for the songs to come back from the past
for the ance, the drumsteps to echoe at midnight
to run with the clouds across the moon.

ENCERCLER LA NUIT

Jeanne McDonald

J'ai construit cet endroit, hutte ronde de branchages/loin des routes
et des yeux/loin du ciel/ à l'intérieur j'écoute/ à l'intérieur je
vois au travers des mailles des branches/ j'attrape des étoiles filantes
dans la lumière d'ébène/ j'erre et escalade l'abret de la montagne/
qui vit dans un endroit éloigné et perdu/ la femme-rêve marche et
voit avec ses yeux d'éclairs/ à travers les dimensions de la nuit.
Puis vers minuit,/ s'élevant d'un cromlec'h/ une voix diaphane et
douce se met à chanter/ un chant dispersé par le vent et/ presque
perdu dans les arbres/ bien qu'il n'y ait pas de paroles/ ni de traces
de pensée à suivre/ une vision s'étale sur la surface sombre de l'eau/
reflétant faiblement la lune/ qui détient leur mystère.
C'est un chant triste et tendre,/ qui quête sa force auprès de l'inconnu
- de l'invisible/ puis recueille tranquillement la plume/ d'aigle
et le petit sac à tabac/ avec un crocus fleuri dans la neige/ et
marchant avec précaution autour des cendres mourantes/ rouge et orange
éparpillés sur la neige/ entre les parallèles de la forêt et de l'eau/
elle s'en retourne par un souvenir.

ET L'OUEST ABOLI, ILS GAGNERENT LE GRAND NORD

NOTES POUR "THE SILENT ENEMY"

« L'exotisme n'est pas seulement dans l'espace, mais également en fonction du temps. (...) et le pouvoir d'exotisme, qui n'est que le pouvoir de concevoir autre. »

Victor Segalen

Amiens 1987, grande rétrospective

L'un des grands mérites du 7^e Festival Cinématographique d'Amiens en novembre 1987 aura été de permettre au public d'explorer au plus près des pistes indiennes aujourd'hui délaissées. La projection de films de réalisateurs Indiens, venus des U.S.A. à cette occasion, allait de pair avec la redécouverte de nombreux westerns. Mais l'essentiel ce fut l'accès enfin libre à des « incunables » du muet. Qu'on en juge ! Outre des bandes projetées à intervalles irréguliers, comme *The Paleface* (B. Keaton, 1921) ou *Le dernier des Mohicans* (M. Tourneur, 1922), et après quelques D.W. Griffith et Th.-H. Ince, déjà plus secrets, furent proposés *The Indian* (1914), *The Vanishing American* (G.B. Seitz, 1925) et *Redskin* (V. Schertzinger, 1928), puis des bandes filmées par les cameramen d'Edison ou de la Biograph. entre 1898 et 1903, chez les Pueblos ou à la Carlisle School, ainsi qu'un des tout premiers *Kit Carson* (Biograph, 1903) ou *David Boone* (Edison, 1904).

A l'intérieur de ce réseau déjà serré, qui favorisait une approche nuancée de l'image de l'Indien dans le western, deux films posaient de manière différente la question de la représentation de l'Autre, en ce que les Blancs étaient écartés de l'écran. Du premier, *The Land of the War Canoes*, réalisé par le photographe E.S. Curtis en 1914, quelques bribes étaient connues grâce à Terry Mac Luhan qui les citait dans *The Shadow Catcher* le moyen métrage qu'elle lui consacra en 1975. Du second, hormis les organisateurs, nul n'avait entendu parler. *The Silent Enemy* surprit. Pris dans la perspective de la programmation, ce film apparut comme un « trésor », point nodal des interrogations soulevées par l'image de l'Autre. Afin que l'oubli ne le recouvre pas de nouveau, il y a urgence à parler de *The Silent Enemy*.

"The Silent Enemy", naissance et survie

Sorti le 19 mai 1930 au Criterion de New-York, *The Silent Enemy* disparut rapidement des écrans et le projet suivant de ses producteurs, W.D. Burden et W.C. Chanler, tourna court après cet échec. Distribué par la Para-

mount, le film aurait bénéficié d'un exceptionnel investissement publicitaire, mais rien n'y fit. Il fut cependant projeté en Europe : en témoignent des encarts dans *La Cinématographie Française*, un résumé romancé dans *Ciné-Miroir*, quelques lignes de P. Leprohon (1). La cinémathèque Griffith de Gênes a de son côté réuni des documents qui authentifient cette sortie (2). Ensuite, le silence... et s'il est parfois fait mention de *The Silent Enemy*, ainsi le plus récemment par Jean-Louis Leutrat dans *L'Alliance* (3), le propos n'excède pas la référence.

Kevin Brownlow, dans son livre *The War, The West, and The Wilderness* (4) a raconté comment, mis en alerte par W.D. Burden, il avait remué fonds et entrepôts pour retrouver une version intégrale du film, qui, des neuf bobines initiales, était souvent réduit à trois, avec pour seul axe narratif les séquences animalières. Grâce à David Shepard de l'American Film Institute (A.F.I.), il mit la main sur une copie au nitrate, en voie d'auto-destruction, dans un vieux fonds Paramount. En 1973, le film retomba dans l'oubli.



Thomas H. Ince et sa vedette indienne William Eagleshirt

Ebranlé par la projection de *Chang* (Cooper et Schoedsack, 1927), Burden avait décidé d'appliquer aux Ojibwa des forêts canadiennes les mêmes normes narratives pour recueillir un ultime témoignage sur cette culture indienne qu'il jugeait en voie de disparition. Fils d'une famille fortunée new-yorkaise, il avait fréquenté ces régions dès l'âge de 9 ans ; de là son goût pour les explorations, dont une à Komodo, où il serait parvenu à filmer les légendaires dragons. Membre associé de l'American Museum of Natural History, il en obtint un crédit qui favorisa la réalisation de son projet. Il s'associa à un ex-condisciple de Harvard : W.C. Chanler, et ils créèrent la Burden-Chanler Production (25 W.-43 d. ST.)



"The Vanishing American"

De l'équipe réunie par Burden et Chanler émergent peu de personnalités du cinéma américain. Qui consulte l'index de l'A.F.I. constate que la plupart des techniciens ne sont crédités en 1930 que du seul *The Silent Enemy*. Ainsi en est-il du réalisateur H.P. Carver et du co-scénariste R. Carver, son fils. Burden les aurait contactés pour leur travail sur *Chang* au générique duquel ils ne figurent pas. Seules sont repérables les carrières du directeur de la photographie, M. Le Picard, et d'un des assistants-conseillers, le Comte Ilya Tolstoï. Engagé au titre de conseiller ès-toundra, ce dernier est crédité en tant qu'adaptateur pour *Resurrection* (E. Carewe, 1927), inspiré du livre de son oncle. Quand à Le Picard, unique technicien confirmé de l'équipe, il avait collaboré à 18 films entre 1921 et 1928, dont *America* de D.W. Griffith (1924). Burden semble s'être beaucoup reposé sur lui. La distribution était totalement indienne, mais aucun des acteurs réunis par Burden n'apparaît dans la liste des Indiens professionnels du cinéma, du temps du muet. Tous sont des amateurs découverts au gré de recherches dans les réserves ou par hasard, ainsi Yellow Robe, interprète du Chef Chetoga, qui arpentaient les salles de l'American Museum of Natural History, lorsque Burden l'aborda pour solliciter sa collaboration.

Seule la jeune actrice Spotted Elk, qui joue la fille de Chetoga, ambitionnait peut-être de mener une carrière. P. Leprohen évoque une interview qu'elle accorda en France après la sortie du film, mais c'est la seule trace anecdotique relevable. Quant à la figuration, elle fut assurée par des Ojibwa, des Temiskaming, Ottawa, Sioux et Abity, soucieux de regagner au plus vite leurs réserves avec quelque argent en poche, au témoignage de Burden lui-même.

Une neutralité de l'écriture

Initiateur de l'entreprise, auteur de la première ébauche du scénario, Burden ne précise jamais clairement quel rôle fut le sien durant le tournage. La recherche de capitaux dévolue à Chanler, la réalisation à Carver, l'intendance à son propre cousin qui se chargea aussi du montage avec le co-scénariste, il ne lui restait guère de fonctions à assumer. Il semble tout à la fois avoir occupé le centre du projet et s'être délibérément placé en retrait. Et ce qui frappe à la première vision, c'est la neutralité même du style de *The Silent Enemy*, neutralité repérable à la lecture du scénario, une histoire de pure convention. Une rivalité amoureuse oppose le grand chasseur d'une tribu Ojibwa, Baluk, et le médecin-man, Dagwan. L'élue de leur cœur, la fille du chef Chetoga, agira sans cesse pour contrecarrer les ambitions du second. Ce drame passionnel, ponctué de traits de fantaisie (deux oursins recueillis par le frère de l'héroïne sèment la pagaille pendant toute la première moitié du film) se déroule sur fond de crise ; tous les 7 ans, la famine menace la tribu. L'heure est venue. Le gibier manque ; il faudra gagner le Nord pour surprendre la migration des caribous. En route Chetoga mourra ; les manœuvres de Dagwan pour éliminer Baluk échoueront. L'ennemi silencieux, la faim, sera vaincue, une fois encore.



"The Land of the War Canoes", même trame

Rien de bien original, on le voit, mais ce qui est intéressant c'est que *The Land of the War Canoes* s'inspire d'une trame quasi-identique, à ces différences près que, chez Curtis, le sorcier est un vieil homme repoussant et qu'à la famine est substituée une guerre tribale. Mais il me semblerait maladroit d'opposer aux images « fastueuses » de Curtis, celles des cérémonies Kwakiutl, dont la célébration exige une accumulation de masques et de parures, la « discrétion » de *The Silent Enemy*, si retenu dans son écriture. Considérons plutôt que l'un et l'autre s'accordent au plus près avec l'univers — au sens large du terme — des tribus visitées et que c'est ce qui justifie en tout premier lieu leur confrontation.

La Légende filmée

E.S.Curtis, grand photographe et arpenteur des réserves indiennes à la charnière du XIX^e et du XX^e siècles, a fourni dans *The Land of the War Canoes*, un témoignage essentiel sur la culture kwakiutl, car cette « légende filmée » lui a donné l'opportunité de filmer des cérémonies progressivement interdites par les autorités et désormais disparues. Partagé entre le souci de n'en rien perdre et de s'introduire au plus près de ces rituels, il recourt aux plans généraux coupés de plans rapprochés qui valorisent tel ou tel détail, tel ou tel motif. À l'évidence Curtis a travaillé avec les Kwakiutl. Il semble même avoir adopté, comme en toute hâte, un récit convenu pour mieux être à même de filmer ceux qui l'accueillaient, sans être harcelé par des contraintes narratives.

césure entre Même et Autre



"The Silent Enemy"

Nous sommes loin des enregistrements élémentaires des pionniers de l'Edison ou de la Biograph qui observaient de loin cérémonies et rituels, et dont les bandes, également projetées à Amiens, présentent un indéniable intérêt ethnologique et historique. Curtis, introduit (on ne peut dire initié, quoi que l'autorisation qu'il obtint de filmer chez les Hopi dénote le degré de reconnaissance dont il jouissait auprès des indiens dans une culture et une société autres, y pénètre en personne en usant des moyens d'expression qui lui sont propres, à savoir essentiellement la photographie et épisodiquement le cinéma. Pour ne pas renoncer à être lui-même, il tente de se concevoir autre. En s'affirmant dans la quête de l'autre, il acquiert une identité et cette « chaleur » de la vie naissante, jaillissant du « frottement » avec l'étranger, c'est ce qui fait le charme de *The Land of the War Canoes*, mais aussi de *The Silent Enemy*.

En schématisant, car le film de Curtis mériterait une analyse plus approfondie, le récit, dans sa fragilité fictionnelle, ne s'intensifie que parce qu'il est le prétexte à la luxuriance des cérémonies ou de certains rituels kwakiutl, telle la séquence des canoës remontant vers le rivage avec à leur proue des guerriers mimant les gestes des animaux tutélaires de la tribu, et que, saisi par cette confrontation, Curtis, parfois, invente une écriture cinématographique inattendue tout en mouvement (traveling à partir d'une embarcation, panoramiques...), comme s'il cherchait à dire à l'aide de sa caméra son désir personnel de fracturer la Frontière, cet espace mouvant, réel et imaginaire, qui fait césure entre les territoires du Même et de l'Autre.

Rien de tel dans *The Silent Enemy*. L'Étrange spectaculaire qui hante les cérémonies Kwakiutl ne connaît pas d'équivalent chez les Ojibwa. La magie des images va sourdre d'un autre mystère, celui vécu par Burden lorsqu'il sillonne de nouveau les pistes du Nord, où il lui semble retrouver un fragment de sa vie. Mais jamais cette écriture de la nostalgie n'emploie le je. Le film obéit à une partition répétitive dont les variations n'excèdent guère l'alternance plans généraux, plans plus ou moins rapprochés. La caméra à hauteur d'homme est la règle en matière de cadrage ; plongées-

Réalisateur : H.P. CARVER

Scénario : Richard CARVER,
d'après une idée de William
DOUGLAS BURDEN

Directeur de la photographie :
Marchel LE PICARD

Musique : Massard Kur ZHENE

Intertitres : Julian JOHNSON

Production : William D. BURDEN
et William C. CHANLER

Distribution :
PARAMOUNT en 1930
Copie restaurée en 1973
par l'A.F.I.

Année : 1930

Pays : U.S.A.
Sonore - noir et blanc

Durée : 1 h 30

Tournage dans l'Ontario
septentrional à la limite du cercle
polaire arctique. La figuration et
les principaux interprètes sont
des indiens ojibway (Chef
Longue Lance, Chef Akawanah,
Alce Pezzata, Cheeka...)

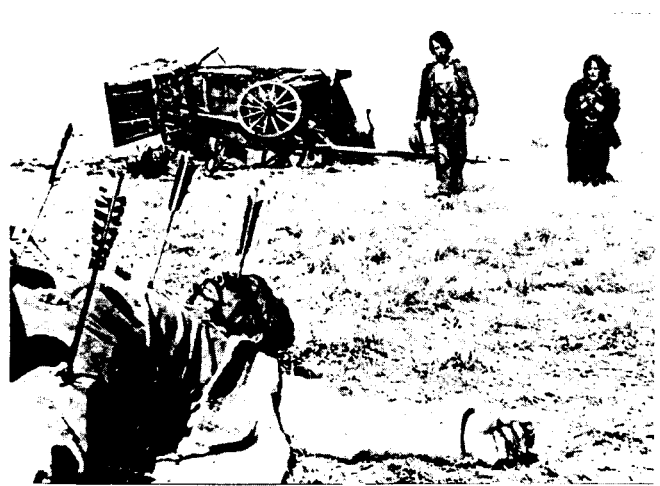
contreplongées, isolant des individus, travelling ou panoramiques suscitant une identification affective à l'action, dans la mesure ou de tels plans et mouvements la créent et ne s'en tiennent pas à l'enregistrer à distance, constituent des exceptions. Le plus possible, le regard du cinéaste est neutre, tenu à distance, comme la caméra qui s'aventure si peu à l'intérieur de la mince file des Ojibwa en route vers le Nord, fil noir tendu sur la neige obscurcie par les vents de la toundra. H.A. Potamkin (5) s'est fondé sur de telles images pour balayer d'un trait de plume la qualité de la photographie : absence de contrastes, entre clairs et obscurs, « balance » des gris manquant de nuances... Mais que n'a-t-il cité certaines des vues de la forêt canadienne durant l'été indien (les premières prises de vue eurent lieu en septembre 1928) ou celles enregistrées à l'intérieur des tipis qui jouent avec habileté de l'entrelacs des flammes et des fumées de fourrure blanche, assis immobile au sommet d'une éminence dans l'attente d'une vision ; peu à peu la neige le dissimule, la brume le happe ; ne subsistent que les hachures sombres des saillies rocailleuses, suggérant une « présence » immédiate comme dans ces lavis chinois où de la rencontre de quelques traits surgit tout un paysage.

The Silent Enemy conjugue alors deux tensions : l'une du Même vers l'Autre, fascination que dut vivre concrètement Burden ; et l'autre restrictive : l'Autre est insaisissable ; son univers impénétrable. Mais cette incapacité majeure n'interdit nullement de témoigner en sa faveur dès lors qu'il est menacé. Seulement comment parler en son nom ? Comment gommer le Même et ne pas anihiler l'Autre ? La discrétion et la mise à distance qui commande la neutralité de l'écriture, ont peut-être guidé Burden dans ses choix. En toute hypothèse !

"Tout ce que vous allez voir est réel et a toujours été"

L'Autre ne se construit jamais qu'à l'image du Même. Ainsi s'élaborent dans les récits des stratégies narratives, au terme desquelles se dessinent des généalogies imaginaires qui authentifient des filiations aborigènes-conquérants, purement fantasmatiques, mais qui justifient l'appropriation des terres des premiers par les seconds. Ceux qui sont voués à disparaître remettent entre les mains des plus forts les biens qu'ils détenaient. Une civilisation a fait son temps. Une autre la remplace.

Dans le western indissociables sont cette nécessité pour les conquérants de se doter d'une « origine » justificatrice et le thème de la « race » indienne qui disparaît. J.L. Leutrat a bien montré comment s'articulent ces deux motifs dans des films comme *The Vanishing American*, *Red Skin*, ou *Brave Heart*. Mais *The Silent Enemy* ignore les Blancs, puisque situé à l'époque pré-colombienne. Ce choix rend caduc l'héritage par manque d'héritiers, sauf à considérer le prologue sonore dans lequel le chef et acteur Yellow Robe justifie en son nom (les documents publicitaires de la Paramount lui attribuent la paternité du texte) la nécessité d'un tel film. Et il ne dit rien d'autre que la fatalité historique de cette transmission : « *Maintenant que l'homme blanc est venu, que sa civilisation a détruit ma race, nous serons bientôt oubliés. (...) Cette même civilisation veut préserver nos traditions du néant, avant qu'il ne soit trop tard. Vous saurez maintenant que nous avons vraiment existé. (...) Remercions au nom de mon peuple, l'homme blanc pour avoir réalisé ce film. (...) Nous sommes des Indiens et nous revivons, pour une fois, notre existence passée.* »



Little Big Man

Nulle ambiguïté dans cette déclaration ! Les indiens sont voués à disparaître, victimes de l'expansionnisme « blanc », mais ils doivent aussi à ce dernier d'avoir existé « pour une fois » — sûrement l'ultime — en tant qu'Indiens, car ils ont joué authentiquement ce que fut la vie de leurs ancêtres, *The Silent Enemy* fonde son authenticité non seulement sur des scènes de nature (paysages ou séquences animalières), mais aussi sur la volonté des auteurs de ne recourir qu'à des pièces de musée ou à des objets reconstitués selon les traditions, qui symbolisent en quelque sorte un héritage à rebours : récipiendaires des traditions Ojibwa, Burden et son équipe restituent à un certain nombre d'Indiens des fragments de cet héritage pour qu'ils en usent. La réappropriation de leur passé par les Indiens dépend dans tous les cas des conquérants et de leurs descendants qui détiennent les témoignages visibles de leur culture, mais entendent en maîtriser la mise en œuvre par un simulateur sur un écran. Dans le même prologue, Yellow Robe dit : « *Tout ce que vous allez voir est réel et a toujours été* ». Destiné à justifier à tout prix l'authenticité archéologique et factuelle du film, cet excès de réel conjugué à l'intemporel réfléchit bel et bien l'imaginaire de celui qui a conçu *The Silent Enemy*. L'héritage revendiqué pour acquérir une origine dissimule mal le désir de transgression de l'univers « blanc » pour pénétrer de l'autre côté au présent, tout en codifiant a-priori ce que serait le visible de cette Terra Incognita enfouie dans la durée du continent américain. Que le cinéma soit alors le médium le plus approprié à rendre concrète l'illusion d'un réel autre exploré, qui en douterait ?

La faim, fléau post-colombien

Alors que *The Vanishing American* ou *Redskin* évoquaient les années même où ils furent filmés, *The Silent Enemy* échappe à l'histoire. Il raconte un récit qui se déroule en deçà de la date à laquelle l'Amérique fut incorporée dans la mémoire archivée de l'Occident européen, mais se fonde sur des sources postérieures à 1492, et non sur les seules données de l'archéologie américaine qui connaissait au début du XX^e siècle un essor considérable. Conçu en fonction de témoignages précis, tout particulièrement les *Relations* des Jésuites, le scénario les précipite hors-historicité et les moule dans une trame narrative si convenue que toute culture y reconnaîtrait les siens.

A lire les *Relations*, qu'elles soient l'œuvre des missionnaires ou des explorateurs, on mesure combien l'harmonie tribale dans la région des grands lacs fut mise à mal par l'arrivée des Européens. Ceux-ci imposèrent une économie concurrentielle entre les divers groupes indiens afin d'activer le marché de la fourrure. Conséquence inéluctable, les espèces animales se rarifièrent, les rivalités tribales s'amplifièrent, le « domaine public » de la grande forêt se transforma en territoires de chasse aux limites bien définies. C'est alors que la faim devint le fléau majeur qui menaçait les tribus. John Tanner qui vécut trente ans chez les Ojibwa, décrit l'équilibre précaire de la vie à l'intérieur des grandes forêts, continuellement remis en cause par la famine. Mais tout ceci date d'après 1492 et ce que nous savons de la préhistoire des tribus n'autorise pas une telle projection rétrospective.

Ce porte-à-faux dans l'utilisation des sources n'est pas le seul à suggérer des pistes pour analyser *The Silent Enemy*. Ainsi il semble pour le moins étrange que cette tribu Ojibwa puisse vivre totalement à l'écart d'autres groupes humains dont la présence est attestée cependant par la séquence au cours de laquelle le *medicine-man*, Dagwan, découvre la réserve de viande d'une autre tribu ; il envisage de se l'approprier, prétendant que le Grand Esprit lui a envoyé une vision pour le guider en ces lieux. Mais de ces autres Indiens, nous ne saurons rien. Il convient donc de considérer cette tribu Ojibwa comme un groupe clos qui parcourt un espace strictement délimité à l'intérieur de la forêt. Remonter vers le Nord constitue-t-il une transgression des frontières ? Il ne le paraît pas. Lorsque Baluk annonce son projet de partir à la rencontre des caribous, Chetoga, qui détient la mémoire de la tribu avec les anciens du conseil, acquiesce. D'autres avant eux ont dû parcourir ce chemin initiatique.

C'est au-delà du lieu où les Ojibwa rencontreront les caribous que commence l'ailleurs. La toundra est l'espace à ne pas franchir ; tout ailleurs hors eux-mêmes s'apparente à un endroit maléfique. C'est vers ces espaces de l'inconnu qu'est exilé le *medicine-man* qui a abusé la tribu en inventant des supposés « conseils » du Grand Esprit pour déconsidérer Baluk, rompant ainsi l'harmonie que les Ojibwa entretenaient avec les forces qui gouvernent leur univers. Les caribous, qui apportent la vie, pourraient suggérer une vision bénéfique de cet inconnu, mais lorsqu'ils surgissent sur l'écran et que la chasse commence, ils tournoient sur eux-mêmes sans chercher à fuir ce terrain où les chasseurs les guettent ; ils ne semblent même pas y avoir pénétré, comme si leur présence en ce lieu était de tout temps, niant ainsi l'idée de migration. Pris au piège d'un espace sans issue, ils tracent la frontière qui isole les Ojibwa et en fait un groupe idéal replié à l'intérieur du cercle sacré de son territoire.

Hors les lois d'un temps linéaire

La tribu ne vit pas non plus le temps comme linéaire, fuite éperdue en avant. Elle obéit aux lois d'un temps cyclique, qui évoque naturellement le rythme saisonnier. Mais les dimensions de ce temps sont multiples, du soleil quotidien à la faim qui ressurgit, menaçante, tous les 7 ans. Cette conception cyclique implique l'éternel retour d'heurs et malheurs, œuvres de la Nature à laquelle l'Indien est intimement lié. Le cycle inclut des épreuves que la tribu peut conjurer dès lors qu'elle maintient l'harmonie avec son environnement et qu'elle ne transgresse pas la part qui lui est dévolue dans l'univers duquel elle participe, non en tant que dominateur mais comme un élément parmi d'autres.

A cet égard combien est révélatrice l'ultime séquence où les Ojibwa festoient, rient et dansent. L'épreuve affrontée, une nouvelle phase du cycle commence. Alors que les U.S.A. étaient frappés de plein fouet par une crise insaisissable qui obscurcissait l'avenir, *The Silent Enemy* décrivait une société autre, tout aussi fragile dans le déroulement de son existence, mais qui échappait à la conception occidentale d'une histoire linéaire dont l'énoncé se substituait peu à peu aux autres mythologies, en tout premier lieu à une éternité — et non un éden — qui serait bel et bien de ce monde.

" The silent Enemy ", document archéologique incitateur ?

En 1930, de telles perspectives étaient-elles acceptables pour un public atteint par la dépression ? On peut en douter. Aujourd'hui, alors que le western constitue un genre cinématographique quasiment clos, *The Silent Enemy* apparaît comme un document archéologique à double titre : par son propos, à l'évidence, mais aussi à l'intérieur du genre, dont il participe tout en ne cessant d'en dévier, attiré sans cesse par la préhension du Divers. Car l'essentiel réside dans cet effort vers l'Autre. Que son univers soit impénétrable, aussi minutieuse en soit la description, est un constat sans cesse renouvelé. Mais l'expression de cette rencontre enregistre et restitue l'épreuve subie par la pensée dès lors qu'elle refuse de s'anéantir dans un perpétuel repli sur elle-même. Mise en jeu dans l'expérience de la rencontre, elle se découvre. Et avec *The Silent Enemy*, le cinéma agit comme un charme qui suggère des chemins de traverses, des gués qu'on franchirait pour aller voir. Comment alors ne pas ressentir le désir de s'y aventurer ?

—pour Nitassinan—

Georges-Henri Morin
(février 1988)
(droits réservés)



NOTES

(1) Voir la *Cinématographie française* n° 621 et 627, respectivement du 27-09-1930 et du 8-11-1930 ; *Ciné-Miroirs* n° 301 du 9 janvier 1931, et enfin Pierre Leprohon : *L'Exotisme et le Cinéma*, pp. 253 à 255.

(2) La cinémathèque Griffith de Gênes a édité une importante brochure sur *The Silent Enemy* qui réunit tout à la fois des articles critiques, des documents publicitaires de la Paramount et un extrait du livre de Kevin Brownlow (cf. note 4). Cette cinémathèque est la seule à disposer en Europe d'une copie du film de Burden et à avoir engagé une recherche à son sujet. Qu'elle soit ici remerciée.

(3) Jean-Louis Leutrat : *L'Alliance brisée*, collection Lumière, Presses Universitaires de Lyon, 1985. Toutes les références renvoient aux pages 180-198.

(4) On doit à Kevin Brownlow la découverte de *The Silent Enemy*, cf. son livre : *The War, the West, and the Wilderness*, New York, Knopf, 1979.

(5) Harry Alan Potamkin (1900-1933) rejeta brutalement *The Silent Enemy*. Ce critique cinématographique essaya de susciter aux U.S.A. la naissance d'un réel courant critique qui ne s'en tiendrait plus aux anecdotes hollywoodiennes. Très marqué par les courants avant-gardistes français, il s'intéressa tout particulièrement aux recherches des cinéastes soviétiques. On comprend mieux alors pourquoi une forme classique, un propos non-contestataire lui firent considérer le film de Burden comme une œuvre du passé, dans la forme comme dans le fond.

"A LA CROISEE DES CONTINENTS"

Première exposition sur les peuples du Pacifique Nord

Le 22 septembre dernier, une remarquable exposition a été inaugurée au Smithsonian Institute à Washington, où elle restera jusqu'à la mi-1989: "A la croisée des continents", consacrée aux peuples du bassin nord du Pacifique, de l'Alaska au Kamtchatka, en passant par le Détroit de Behring.

Par Nathalie Novik, envoyée spéciale de Nitassinan

La caractéristique la plus frappante de cette exposition est le fait qu'elle est le fruit d'une étroite coopération entre Américains et Soviétiques pour montrer au public l'extraordinaire richesse des civilisations du Pacifique nord: certaines pièces sont sorties pour la première fois des collections soviétiques, et leur présence explicite le propos des organisateurs. Nous sommes bien devant un bassin de cultures proches, qui ont pratiqué de nombreux échanges avant l'arrivée des Blancs, et dont le degré de technicité et d'adaptation à l'environnement laisse pantois.

Pour le non-initié, cartes et diagrammes aident à situer les Tlingit, Haida, Tsimshian, Athapascan, Nootka, Salish et autres populations dites "indiennes" du côté américain, et les Tchoukche, Koriak, Neghidaltsy, Yukaghir, Itelmen et autres "sibériens" du côté asiatique du Pacifique. Avec, bien sûr, au beau milieu, les Inuit ou Esquimaux, séparés aujourd'hui par la frontière soviéto-américaine en travers du Détroit de Behring, mais qui, jusqu'à la dernière guerre, vivaient sur ces îles et ces deux continents sans imaginer que l'on puisse un jour les arracher les uns aux autres pour les isoler dans deux blocs antagonistes.

Une beauté déconcertante

L'un des clous de l'exposition est certainement la tunique de shaman Koriak, en peau de renne brune, décorée de constellations blanches. Ou bien est-ce cette couverture chilkat des Tlingit, tissée de fine laine de mouflon blanc, décorée de motifs complexes, jaunes et bruns ? Mais il y a aussi cette collection étonnante de chapeaux aux formes inattendues, lon-



gues visières en bois, peintes et décorées de perles, de plumes, d'aigrettes, un monde féérique sans rapport avec ce que l'on veut imaginer d'une région où l'hiver dure neuf mois. Et les outils de chasse, harpons, lances, flèches, d'une incroyable finesse, et qui se ressemblent tant de part et d'autre du Détroit. Et puis les kayaks, les canoës, les traîneaux, les berceaux, les maisons... On y passerait des heures, chaque objet est d'une beauté déconcertante.

Symposium des plus éminents chercheurs

C'est bien sûr une exposition ethnologique: tout est dans les vitrines, sur les murs, on ne touche à rien, on regarde. Et on regarde ce qui est la tradition des populations en question, mais pas forcément le reflet de leur vie d'aujourd'hui.

D'où le mérite du symposium organisé pour lancer l'exposition: deux journées réunissant les experts occidentaux et soviétiques en la matière. Il avait été mis au point par l'IREX (International Research and Exchanges Board), présidé par Allen Kassof, en collaboration avec

le Smithsonian en la personne de William Fitzhugh, et l'Institut d'Ethnographie de l'Académie des Sciences de l'URSS, représenté par son directeur, Rudolf Its.



Un précieux ouvrage

L'ambiance était cordiale et décontractée, les uns et les autres ayant déjà eu l'occasion de se rencontrer et de travailler ensemble. Une vingtaine d'interventions permit à des conférenciers de toutes origines d'exposer leur recherche, souvent avec des diapositives, et donna donc l'occasion à leurs confrères de discuter ces conclusions, mais aussi d'évoquer la situation actuelle sur place, puisque tous ces spécialistes se rendent régulièrement dans le Pacifique nord.

Les plus éminents chercheurs ont donc pris la parole: Michael Krauss sur l'histoire des contacts dans le Détroit de Behring, Sergueï Arutiunov sur le bilinguisme des indigènes de Sibérie, Ilya Gurvich sur les contacts aux 17e et 18e siècles, Richard Jordan sur les Koniag, Rosita Worl sur les Yupik, Tchouner Tak-sami sur les peuples du Pacifique du côté soviétique...

En conclusion, les participants sont tombés d'accord sur le principe d'une nouvelle mission soviéto-américaine, sur le modèle de l'expérience Jesup de 1900, pour approfondir la recherche dans la zone du Détroit de Behring, dont les études archéologiques, géologiques, anthropologiques et autres doivent être menées de concert pour arriver à un résultat plausible.

Il est déjà à noter que le travail accompli ces dernières années et en particulier en vue de cette exposition et de ce symposium fait l'objet d'un livre tout à fait unique en son genre, publié en anglais par le Smithsonian Institute, sous la direction de William Fitzhugh et Aron Crowell, intitulé "Crossroads of continents - Cultures of Siberia and Alaska". Abondamment illustré, il reprend sur plus de 400 pages les articles et les exposés des spécialistes mentionnés plus haut, ainsi que d'autres. De nombreux articles ont été écrits en collaboration, et font ainsi de cet ouvrage l'un des plus remarquables efforts entrepris ces derniers temps pour amener Soviétiques et Américains à travailler ensemble. Il est disponible à la librairie du Smithsonian (prix: \$ 24 en couverture souple, et près de \$ 60 en reliure rigide).

En conclusion, on peut dire qu'une telle manifestation ouvre le chemin d'une étude plus objective et plus spécialisée des populations et de l'écosystème du Pacifique nord, et, on peut l'espérer, à long terme, des solutions pour préserver l'équilibre particulièrement fragile de cette partie de la planète.

Comme cet ouvrage n'a pas d'équivalent dans la recherche sur l'Alaska et la Sibérie, nous donnons ci-dessous le contenu de la table des matières pour guider les spécialistes que cette question intéresserait.

LES CONCLUSIONS DE LA RENCONTRE DES GROUPES DE SOUTIEN à Malmö en mai 1988

par Nathalie Novik

Nous avons reçu en octobre le rapport concernant les directives et les conclusions de la réunion des groupes de soutien européens, réunion qui s'était tenue à Malmö, en Suède, du 20 au 23 mai dernier. (Y était présente, pour Nitassinan, Nathalie Novik). Sur un certains nombres de point, la commission plénière a émis des recommandations, et, en particulier:

Big Mountain

Continuer à attirer l'attention du public sur les projets de relogement forcé du gouvernement américain, accompagné ces derniers mois, de REDUCTION FORCEE DU NOMBRE DES TETES DE BETAIL. Le juge a entendu les différentes parties dans le procès que les Hopi et les Diné font au gouvernement sur la base de leur liberté de culte, et une décision doit intervenir début janvier 1989.

Cree du Lubicon

Les groupes de soutien avaient recommandé l'envoi de délégations en cas d'occupation du territoire, ce qui a été largement suivi par les groupes allemands et scandinaves lors du blocus d'octobre (voir notre article).

Leonard Peltier

Ecrire au représentant au congrès Don Edwards (Chairman, Subcommittee of Civil and Constitutional Rights of the Judiciary Committee, 2307 Rayburn Bldg, Washington DC 20515) pour demander qu'une enquête du Congrès soit ouverte sur la façon dont Leonard Peltier a été jugé, et en particulier demander que les 6 000 pages appartenant au FBI soient présentées comme "evidence".

Survols du Nitassinan

La commission est tombée d'accord pour n'intervenir en aucune façon dans les discussions territoriales entre Montagnais et gouvernement canadien, mais pour faire porter tous les efforts sur L'ARRET DES VOLS MILITAIRES A TRES BASSE ALTITUDE en intervenant auprès de l'OTAN. (voir notre journée publique à Paris le 14 janvier 1989, à 20 h, Bd du Montparnasse)

Résolutions

Enfin, les délégués assemblés ont envoyé de nombreuses pétitions et lettres, demandant notamment la possibilité pour les enfants indiens d'être éduqués dans leur langue, l'arrêt des essais nucléaires en TERRITOIRE SHOSHONE (voir dossier Nitassinan n° 19, fin juin 89), l'arrêt de l'exploitation d'URANIUM A CIEL OUVERT. Des actions sont prévues pour obtenir la reconnaissance des passeports indiens et apporter une information plus récente sur tous les problèmes mentionnés ci-dessus.

La prochaine réunion de ces délégations aura lieu du 7 au 9 août 1989, en Suisse, à côté de Zürich, et sera organisée par "INCOMINDIOS".

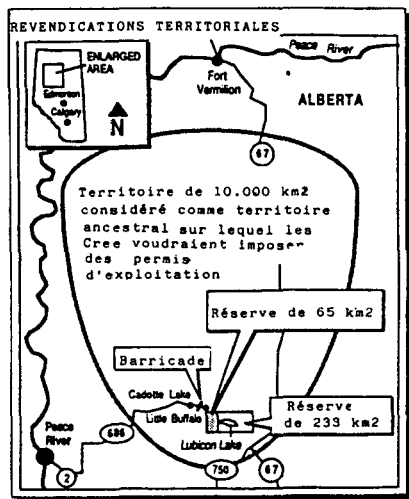
Lubicon

Comme il l'avait annoncé lors de la réunion des groupes de soutien à Malmö (Suède, mai dernier), le chef des Cree du Lubicon, Bernard Ominayak, a déclenché le 8 octobre dernier une opération de blocage de l'accès par route à leur territoire, afin d'obtenir que le gouvernement entame des négociations sérieuses au sujet de celui-ci sur lequel la forêt, le pétrole et le gaz sont exploités depuis de nombreuses années SANS LE MOINDRE CONTROLE et, surtout, SANS L'AUTORISATION DES CREE (voir NITASSINAN N°10/11 et 15 pour l'historique de la situation).

A la suite de ce blocus, le gouvernement de la Province d'Alberta a négocié le 22 octobre une ENTENTE PREALABLE avec Ominayak, incluant UNE RESERVE de 233 km² et l'achat par le gouvernement fédéral canadien de 41 km² supplémentaires pour les Cree. Or, CONTRAIREMENT A CE QUI A ETE ANNONCE DANS LA PRESSE (voir, par exemple, l'article de Pierre Laforêt dans Le Figaro Magazine du 12 novembre, "Les Cree ont gagné la bataille de l'or noir"), le gouvernement fédéral n'a pas perdu de temps pour dénoncer l'accord, et a fait savoir le 26 octobre, qu'il remettait encore une fois en question la superficie totale du territoire qui serait laissé aux Cree.

En effet, pour déterminer la surface d'une réserve, le gouvernement fédéral prend en compte le chiffre de la population, suivant des critères qui lui appartiennent et qui sont contestés par les nations indiennes. La proposition initiale du gouvernement, faite en 1940, concerne donc 65 km² au lieu de 200, et ne peut être acceptée par les Cree.





La situation est donc revenue au point de départ, et Bernard Ominayak demande aux groupes de soutien d'écrire au Premier Ministre du Canada, Brian MULRONEY, pour lui faire savoir l'importance que nous attachons à la ratification de l'accord de principe du 22 octobre. Il est également important de souligner qu'il conviendrait d'appliquer les critères indiens pour décider de l'appartenance à une nation donnée. Qu'enfin il serait injuste que les Cree, durement affectés par l'exploitation sauvage des ressources sur leur territoire, ne perçoivent pas d'indemnisations compensatoires.

AMERICAN INDIAN DANCE THEATRE



Nathalie Novik

Le soleil se dégage lentement de la brume matinale, la lumière monte, les criquets deviennent silencieux... une lente mélodie s'élance vers le soleil, la silhouette d'un homme se précise au fur et à mesure que la brume se dissipe. Le chant prend de l'ampleur, emplit tout l'espace, et puis se calme, remplacé par la rumeur sourde d'un tambour. Des nuages glissent rapidement, et, au-dessus, les hommes-aigles arrivent, de plus en plus nombreux, flottants au-dessus des nuées, planant sans fin sur le rythme sourd du tambour...

Le spectacle a seulement commencé, et nous sommes déjà invités à nous transporter en d'autres mondes, d'autres temps, par la seule magie d'un tambour, d'une voix, de quelques lumières mais surtout des danseurs. Pas n'importe quels danseurs: les meilleurs du monde indien, les gagnants des pow wows, ces grandes réunions où toutes les nations indiennes se retrouvent pour danser et chanter, et vivre quelques jours les traditions de la convivialité et de l'hospitalité.

Fondée il y a deux ans, la compagnie réunit une vingtaine de danseurs appartenant à une quinzaine de nations différentes, mais surtout des Plaines (Assiniboine, Bannock, Cheyenne, Arapaho, Comanche, Kiowa, Mandan et sioux), du Nord-Ouest (Yakima, Cree, Ojibway) et du Sud-Ouest (Shoshoni, Apache, Zuni, Navajo et Ute). La troupe a déjà effectué une tournée couronnée de succès à travers toute l'Amérique, et Paris est donc le point de départ de sa tournée européenne.



Jamais de danses rituelles

Le succès qu'elle rencontre provient largement du fait que les danses sont présentées comme UN SPECTACLE, et que la chorégraphie a été montée par deux maîtres, indigènes eux-mêmes, Hanay Geiogamah et Raoul Trujillo, un ancien des ballets Nikolais et Carolyn Carlson. Les danses qui sont insérées dans le spectacle ne sont JAMAIS DES DANSES RITUELLES OU SACREES. Ce sont ce que l'on ap-

pelle des danses SOCIALES et des danses propres aux pow wows, des DANSES DE CONCOURS qui permettent aux danseurs de démontrer leurs talents particuliers, comme la Danse des Cerceaux. Les danses sociales sont très variées, mais une tendance depuis quelques décennies fait que les Indiens de toute l'Amérique apprennent les danses les uns des autres, ce qui permet à tout le monde de participer ensemble aux pow wows, mais aussi à des soirées où l'on exécute ces danses pour le plaisir des participants.

Le danseur transfiguré

Les danses de concours, elles, empruntent naturellement des éléments aux danses sociales et aux danses rituelles, mais s'en distinguent par l'extrême virtuosité dont les danseurs doivent faire preuve. C'est là que le costume prend toute son importance, car le danseur doit non seulement connaître tous les pas et déplacements, et pouvoir suivre le rythme de plus en plus rapide qui lui est imposé, mais en outre savoir tirer le meilleur parti des éléments de son costume : cela signifie que la danse doit lui permettre de donner une vie aux franges, aux plumes, aux divers ornements qu'il utilise, et presque une vie indépendante à chacun de ces éléments. Les franges suivront un mouvement, les plumes sur ses épaules en auront un autre, sa coiffure un troisième, et, dans la vitesse, on oublie tout à fait qu'il s'agit d'un être humain ; le danseur est transfiguré, devient chatolement, reflet, vol, saut, proie et prédateur.

Une tradition tournée vers le futur

Hauts en couleur, les costumes des danseurs sont avant tout le résultat de la tradition des pow wows. L'essentiel est d'attirer l'oeil, de provoquer le regard, et il n'est pas rare aujourd'hui d'utiliser dans un même costume des éléments traditionnels, passés de génération en génération, et des éléments contemporains avec des couleurs vives, synthétiques, parfois même des paillettes, du strass, tout ce qui peut accrocher la lumière, et surmultiplier les effets. Alors, je sais, les esprits chagrins vont dire que les traditions se perdent, que tout ça, c'est du toc. Je leur dirai simplement de se souvenir qu'une TRADITION POPULAIRE, ça doit bouger et non se figer, et que ceux d'entre nous qui ont des grands-mères en Bretagne ou en Auvergne, etc..., savent fort bien à quel point les dites grands-mères furent heureuses de pouvoir broder leurs tabliers avec les paillettes à la mode dans les années 20, broderies qui nous apparaissent aujourd'hui tout à fait traditionnelles...

La magie du spectacle

Le spectacle fait alterner les danses proprement dites avec des moments plus tranquilles, de méditation ou de célébration, comme la prière de remerciement du premier tableau, sur un fond d'aube naissante, ou la prière du souvenir au début de la seconde partie durant laquelle une mélodie jouée à la flûte par Andy Vasquez sert de support à un temps de recueillement. Les décors sont toujours limités au strict minimum, des projections sur un écran au fond de la scène, un ou deux accessoires, et des effets de lumières. La magie du spectacle repose entièrement sur son rythme, sans temps mort, et sur l'extraordinaire présence des danseurs.

Mais, somme toute, c'est un SPECTACLE UNIQUE, sans commune mesure avec les manifestations folkloriques habituelles, car, au travers des chants et des danses, il fait passer UN MESSAGE, celui de la pérennité des nations indiennes, de l'universalité de leur philosophie, et témoigne également de la vitalité des traditions chez les jeunes. Comme le souligne le directeur, Hanay Geigamah, il n'y a aucun texte dit ou récité de tout le spectacle, et pourtant, aussi ésotériques que puissent être les traditions indiennes, le public perçoit clairement l'appel lancé par les mouvements des danseurs et le chant des musiciens. Le Géant Rouge s'est relevé, et maintenant il danse de toutes ses forces.

Interview de Hanay Geigamah, Directeur de l'American Indian Dance Theatre

NN : Je vais passer directement à la question que l'on pose généralement en dernier : comment voyez-vous l'avenir de cette compagnie, car il s'agit d'une troupe très jeune, formée il y a seulement deux ans...

HG : Mais pour une troupe indienne, c'est très vieux, deux c'est beaucoup. Je la vois se consolider, devenir une compagnie de danse indienne bien établie, professionnelle, peut-être un peu comme le Ballet Folclorico de Mexico, qui est devenu une VERITABLE INSTITUTION nationale au Mexique. Et nous avons nous-mêmes démontré jusqu'à maintenant que nous avons la capacité d'en faire autant, et c'est pourquoi j'espère que nous allons aller dans ce sens. J'aimerais que nous présentions non seulement des spectacles comme celui que nous donnons ici à Paris et dans le monde entier, mais également que nous innovions, avec de nouvelles danses, de nouvelles musiques, de nouvelles formes d'art, de nouveaux styles. Plus seulement du pow wow, plus seulement du traditionnel, mais juxtaposer d'autres éléments et créer un nouveau style de danse indienne. Ça ne se reproduira pas immédiatement, et cela n'a rien de subversif, rien que l'on doit craindre, car c'est ainsi que l'art évolue POUR TOUS LES PEUPLES. Et c'est ce que je vois se produire.

NN : Quel est l'impact de la compagnie aujourd'hui? Peut-on dire que pour des jeunes qui participent, qui dansent dans des pow wows, l'idéal c'est faire un jour partie de L'American Indian Dance Theater ?

HG : Définitivement. C'est tout à fait ça. C'est à quoi les jeunes aspirent, car nous représentons en quelque sorte un sommet à atteindre pour représenter les Peuples indiens dans le monde entier. C'est donc un honneur, un devoir, une responsabilité, et ceci devrait inspirer les jeunes danseurs, les amener à travailler, à améliorer leurs capacités. Ceci représente un modèle extraordinaire.

NN : Lorsqu'on parle de création, je sais que Raoul Trujillo, qui travaille avec vous, vient des ballets Carolyn Carlson. Vous-même, quelle est votre formation?

HG : Je suis un homme de théâtre. A la base, je suis metteur en scène de théâtre, mais j'ai fait aussi de la danse. Quant à Trujillo, il travaille désormais avec une autre troupe au Canada, et la raison pour laquelle son nom figure sur le programme, c'est qu'il a mis en scène certaines danses de ce spectacle. Ce qu'il a apporté est très fort, des concepts absolument nouveaux pour les danseurs, l'introduction de la danse moderne et de la danse sur scène. Cette dimension est importante, il faut redonner un contexte aux danses ; on ne peut pas faire indéfiniment du pow wow, des danses traditionnelles, du folklore. Alors, je sais, il y a des Indiens traditionnels qui disent qu'on ne peut pas faire ça, que les Indiens n'ont jamais fait ça, que ça ne fait pas partie de la tradition. Mais comment peut-on espérer aller de l'avant, et créer, si tout est gelé et réduit. Nous ne touchons jamais au sacré, au rituel, et nous faisons beaucoup de recherche pour nous assurer que nos danses restent du domaine du cérémoniel, du pow wow, comme par exemple pour la Danse de la Couronne apache, où les Apaches de la troupe eux-mêmes se sont assurés qu'elle n'avait aucun caractère sacré.

NN : On pourrait voir les danses elles-mêmes dans n'importe quel pow wow aux USA ou au Canada, mais ce qui frappe ici, c'est que le spectacle va bien au-delà de la danse, qu'il est porteur d'un message. Comment le public français vous reçoit-il ?

HG : On dirait qu'ils voient un mythe, un mythe dont ils ont même oublié qu'il existait, qui revit là, sous leurs yeux, et ils en sont ahuris. Ils sont d'autant plus abasourdis qu'ils voient quelque chose qu'ils croyaient mort revenir à la vie, comme si la lumière s'était éteinte, et que brusquement la vie revient sur terre... La réaction est très positive.

NN : Y a-t-il une différence avec la réaction du public américain ?

HG : Oui, euh non. C'est la même chose, dans le sens où le public américain lui aussi pense que nous avons disparu. Mais ici, il y a en plus tout un océan qui les sépare de l'Amérique. En Amérique, on sait qu'il y a des Indiens quelque part, mais on ne s'intéresse pas à eux. Tandis qu'ici, en Europe, on croit vraiment que les Indiens ont disparu pour toujours, et c'est vraiment comme un mythe ancien qui ressurgit et bondit sur scène. C'est comme une secousse électrique... Et puis, comme en Amérique, les gens ont tendance à FOURRER LES INDIENS DANS UNE SEULE CATEGORIE, et ici, ils découvrent les différentes tribus, les différentes traditions de chacune. Alors, soudain, ils se disent qu'après tout, non seulement ça existe, mais en plus c'est beau, c'est intéressant. Je souhaite que ce soit un moyen de susciter l'intérêt des gens non seulement pour les traditions et la culture des Indiens, mais POUR CE QUI NOUS ARRIVE. Et qu'ils trouvent un moyen de nous TRAITER CORRECTEMENT, cette fois-ci.

OCTOBRE 88 : UN "GROS" SUCCES

"L'AMERIQUE INDIENNE, MYTHES ET REALITES", semaine organisée en collaboration avec la FNAC à l'Auditorium, a certainement dû, au total, attirer l'intérêt de plusieurs milliers de personnes. L'exposition des photographies de Michelle Vigne ainsi que les nombreux films rares ou inédits, loués ou prêtés -Musée de l'Homme, Centre Culturel québécois, Institut Lumière de Lyon- ont mobilisé un public dont la constance a vivement touché nos invités indiens, Ron LaFrance (Mohawk), Directeur du Programme Indien à Cornell University et Bernard Cleary (Attikamek-Montagnais), négociateur en chef avec les autorités canadiennes.

LA JOURNEE INTERNATIONALE DE SOLIDARITE AVEC LES PEUPLES INDIENS, qui a ponctué cette semaine, a, elle aussi, été une grande réussite : aussi bien pour le nombre d'entrées qui va croissant chaque année -grand merci à nos amis venus souvent de bien loin!- que pour la présence déterminante, outre celle de Ron et Bernard, de Dave Monture (Trésorier de Indigenous Survival International) et de Georges Erasmus (Président de l'Assemblée des Premières Nations). En attendant de se retrouver à la mi-octobre 89, voici déjà deux autres invitations :

ET PROCHAINEMENT

Nitassinan organise

Le 14 janvier 1989 : **vols militaires à basse** **altitude en Nitassinan**

"INDIENS INNU" (Montagnais, Québec, territoire du Nitassinan)

1) "Mémoire battante" : film documentaire d'Arthur Lamothe ;

2) Information sur l'impact des vols militaires.

CE SERA au 92 bis, Bd MONTPARNASSE (PARIS) A 20 H.

*

L'Amérique des Etres **Humains à Angoulême** **en février**

Conjointement avec LA MAISON DES PEUPLES ET DE LA PAIX
- TOUT UN MOIS D'INFORMATION proposée aux scolaires
et autres collectivités,

- UNE GRANDE SOIREE AUDIO-VISUELLE PUBLIQUE, le 25 fév.

abonnement



commande

NOM-Prénom:..... RUE:.....

VILLE:..... CODE POSTAL:.....

-S'abonne à "Nitassinan" pour les 4 numéros suivants:n°...,n°...,

-Abonnement ordinaire: 100F n°...,n°....

de soutien: à partir de 150F

Etranger: 150F

-Participe à la diffusion en commandant ... exemplaires (25F pièce à partir de 5 exemplaires et 22F à partir de 10 exemplaires).

-Ci-joint: un chèque de ...F (libellé à l'ordre de CSIA et envoyé à NITASSINAN - CSIA - BP101 75623 PARIS CEDEX 13.)

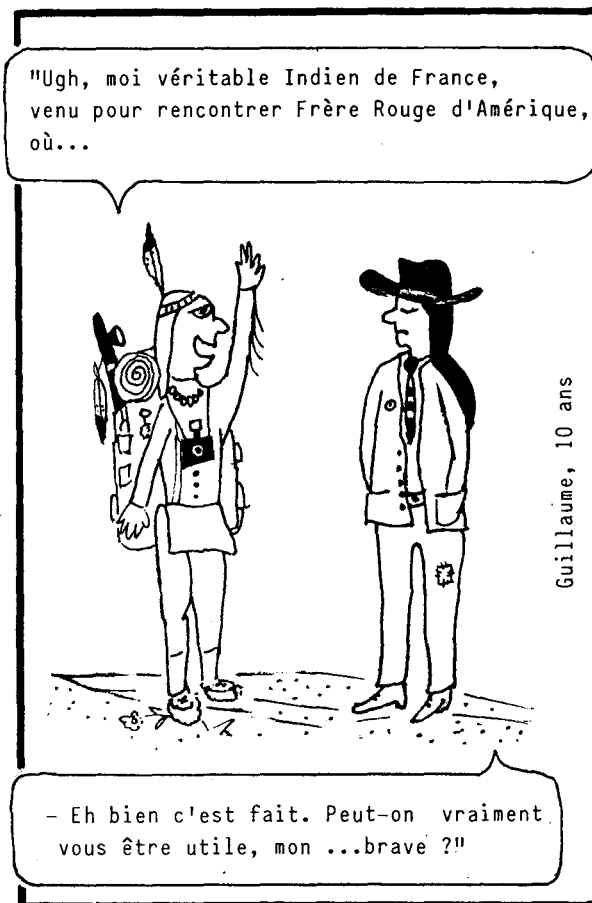
Nous remercions

- Joëlle Robert Lamblin, Directeur de Recherches de 2^e classe au CNRS, pour sa si belle photographie de "jeune fille en costume de fête" que nous avons pu, par l'intermédiaire du Musée de l'Homme, imprimer en couverture couleur de notre dossier n°10/11 sur le Grand Nord ;

- Daniel Dubois, dont l'énorme travail de recherche -et notamment de croquis et de cartographie- qui n'a pas son égal, paru dans l'excellent album "Les Indiens des Plaines" (chez Dargaud), nous fut précieux pour tenter d'illustrer avec justesse notre premier livre, "Le Pouvoir des Ombres", discours du Chef Seattle.

Nous remercions aussi, non sans une certaine émotion, Lucille Terrin de la Fnac FORUM, Michel Martig -responsable du spectacle au Casino de Paris de l'american Indian Dance Theater-, Christian Sorg de Téléràma, Annette Pavy de FR3, Gérard Noël de La LIBERTÉ de L'Est, Mmes Vitart et Fardoulis du Musée de l'Homme, d'avoir bien voulu, de diverses manières, noter l'EXISTENCE de notre travail.

M.C



Pour aider Nitassinan

Il existe une insoupçonnable démesure entre, d'une part, la qualité honorable et le succès de notre revue et, d'autre part, les moyens -financiers et humains- mis en oeuvre. Votre aide, quantitativement limitée, mais fiable et de qualité, serait pour nous déterminante dans le domaine de la dactylographie justifiée à droite et de la traduction -avis aux collègues professeurs d'Anglais!- Comme pour nous-mêmes, ces travaux ne sont point rémunérés. Nous sommes par ailleurs à la recherche d'un "Mac +" avec logiciel "Page Maker", et d'un tout petit local de travail (minuscule pièce indépendante) dans notre arrondissement, le 13^e. Pour la continuation de Nitassinan, d'avance, merci.



Outre ses bulletins de présentation/abonnement à photocopier et distribuer autour de vous, Nitassinan vous propose:

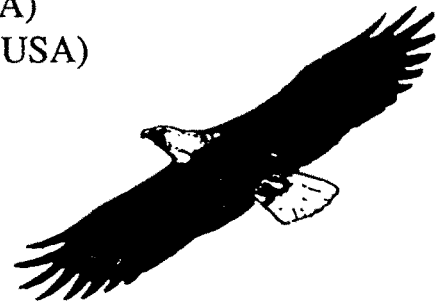
- sa série de 10 cartes postales couleur reproduisant des oeuvres de Charles Bodmer (50 F, port compris),
- ses 5 posters dont demander le descriptif,
- une médaille en bronze frappée "Nitassinan" avec lacet de cuir (50 F)
- Une médaille en bronze presse-papier à l'effigie de Sitting Bull (création Nitassinan) à 180 F
- notre premier livre : "Le POUVOIR DES OMBRES, Discours du Chef Seattle" (traduction JUSTE ET INTEGRALE de Nathalie Novik, illustration de Daniel Canton) : 70 F

NB : Dans notre dossier COLOMBIE N° 18, suite et fin de notre dossier FEMMES INDIENNES ; à ne pas manquer.

DEJA PARUS

EPUISES disponibles en *DUPLICATA* photocopié - dos collé, aux tarifs habituels

N° 1 : CANADA - USA	(général)
N° 2 : INNU, NOTRE PEUPLE	(Labrador)
N° 3 : APACHE - HOPI - NAVAJO	(Sud-Ouest USA)
N° 4 : INDIENS "FRANCAIS"	(Nord Amazonie)
N° 5 : IROQUOIS - 6 NATIONS	(Nord-Est USA)
N° 6 : SIOUX-LAKOTA	(Sud-Dakota, USA)



DISPONIBLES

N° 7 : AYMARA - QUECHUA	(Pérou-Bolivie)
N° 8 : PEUPLES DU TOTEM	(Nord-Ouest USA)
N° 9 : L'AMAZONIE EST INDIENNE	(Amazonie)
N° 10/11 : Spécial : PEUPLES INDIENS	(Inuit, Dene, Cree et Innut)
N° 12 : MAYA et MISKITO	(Guatemala, Nicaragua)
N° 13 : CHEYENNE	
N° 14 : APACHE	
N° 15 : MAPUCHE	(Chili)



PROCHAINS DOSSIERS

N° 18 : PEUPLES INDIENS DE COLOMBIE	
N° 19 : LA NATION SHOSHONE	(fin juin 89)
N° 20/21 : CHEROKEE	(automne 89)



Aujourd'hui encore,
nous nous souvenons
de Leurs Noms